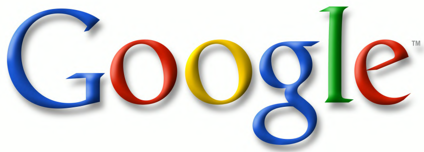
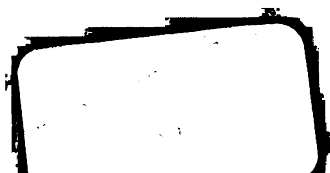

Google



LES

AVENTURES

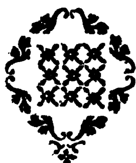
DE PERIPHAS,

DESCENDANT

DE CÉCROPS;

Par M. Puget de S. Pierre.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez Dufour, Libraire, même Boutique & Fonds de Cuissart, au milieu du Quai de Gesvres, à l'Ange-Gardien.

M. DCC. LXI.

PRÉFACE.

PEriphas Roi d'Athenes. Il ſe fit tellement aimer de ſon peuple qu'il en fut adoré comme Jupiter. Voy. le Dict. abr. de la Fab. pag. 218.

Un prince qui merita de ſes peuples un amour aſſez tendre pour exciter la jalouſie du roi des Dieux, eſt-il un heros à laiſſer dans l'oubli? Sa mémoire n'intereſſe-t-elle pas naturellement tous les âges & tous les peuples? Comment eſt-il échappé aux écrivains illuſtres de l'antiquité? Comment les hommes célebres qui ont vécu

de nos jours, ne se sont-ils pas disputé la gloire de chanter Periphas? Sans employer les ressources de l'imagination, il leur auroit suffi de porter les yeux sur le roi notre maître. Lorsque nous avons voulu lui déferer un titre distinctif, nous avons consulté nos cœurs; & LOUIS a été proclamé LE BIEN-AIMÉ. Il n'étoit donc pas possible de célebrer Periphas, sans nous offrir les allusions les plus heureuses, & les plus propres à nous affecter. Au nom seul, à la seule ressemblance d'un bon pere, les entrailles de ses enfans tressaillissent s'ils ne sont point dénaturés. Les mêmes mouvemens doivent être éprouvés sans

doute par tous les ſujets qui ont le bonheur de vivre ſous l'empire d'un roi bon par excellence. Le ſur-nom de Grand, tels autres titres faſtueux ont été merités par quelques rois. C'eſt à la honte de l'humanité, à la preuve du délire de l'eſprit humain que pareils titres ont été prodigués & le ſeront peut-être encore à la fureur impitoyable de ravager avec un art ſuperieur les campagnes, & d'en égorger les habitans. Mais dans tout cet intervalle immenſe qui éloigne Periphas du regne de notre auguſte maître, il n'eſt que ces deux rois ſi parfaitement ſemblables par la maniere préciſe dont on s'eſt expliqué ſur l'amour

qu'ils ont imprimé dans le cœur de leurs peuples. Frappé de cette ressemblance, je me suis livré à l'attrait qui m'entraînoit. Je n'ai plus balancé sur le choix de mon heros. Non, que je me sois proposé de décrire le regne de Periphas, d'imaginer ou de saisir les traits magnifiques d'une ame toute divine, & de raconter ainsi tout ce que notre maître Bien-aimé nous offre de plus touchant. La matiere est trop délicate. Entreprendre de la traiter, ce seroit vouloir porter des pas prophanes dans le sanctuaire de la haute majesté. Il est dans l'ordre de la nature que les sujets ayent les yeux fixés sur leurs princes, parce

qu'il est dans ce même ordre que le trône offre l'exemple des vertus qui élevent l'ame ; & soit une source de bien-faits propres à rendre la vie supportable. Mais lorsqu'on n'a point l'honneur d'être assis aux pieds de ce trône, comment oseroit-on se promettre d'en peindre la magnificence !

C'est aux premieres années de la vie de Periphas que je me suis borné. Il comptoit parmi ses ayeuls Cécrops fondateur de l'empire d'Athenes. Des familles étrangeres avoient usurpé ce sceptre. Les moyens que Periphas emploie pour le recouvrer font toute l'intrigue de mon ouvrage. La fiction de ces moyens n'est

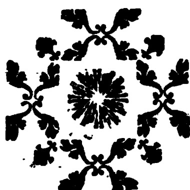
point reglée sur la politique remuante & cruelle, toujours prête à tout sacrifier à ses interêts. Elle eût été incompatible avec le caractere d'un prince destiné à faire les délices de ses peuples. Le vrai heros ne sauroit avoir qu'une horreur profonde pour une telle politique. Par des maximes toutes differentes Periphas marche vers le trône. Si quelques-unes de ces maximes peuvent ressembler à celles dont est nourri le prince auguste, qui, dans l'âge le plus tendre annonce la grandeur digne du trône, j'aurai inseré des traits sublimes & excellens. Elmedor, gouverneur de mon heros, choisi par Apollon lui-même, comblé

des respects des courtisans, de la confiance des rois & de l'amitié des Dieux, Elmedor, dis-je, interessera d'autant plus les Lecteurs, qu'ils croiront voir sur la scène le gouverneur chargé de préparer un maître à nos neveux.

Peut-être jugera-t-on dans le cours de l'ouvrage que j'aurois pu répandre plus de chaleur en mettant en action certains traits qui ne sont qu'en récit, & en multipliant les scènes. Mais peut-être aussi y auroit-il eu quelque inconvénient à les multiplier davantage. D'ailleurs l'objet de moralité m'a particulierement occupé. N'ayant point écrit en vers, je me serois envain efforcé de

ſuivre ſcrupuleuſement toutes les regles du Poëme épique. On m'en eût toujours refuſé la gloire. Il a donc fallu m'attacher ſur-tout aux regles du roman moral varié par des images poëtiques. Quoi qu'il en ſoit, je proteſte n'avoir eu d'autres vûes que la ſeule dont on doit être animé quand on oſe écrire pour le public. Si je n'ai pas bien rendu les perſonnages intereſſans par leurs grandes qualités, je merite d'autant plus de cenſure, qu'il y a de bien beaux modelles à enviſager en France. Si je n'ai point donné aſſez de jeu aux perſonnages méchans qu'il étoit néceſſaire d'introduire pour diverſifier les tableaux, & pour

augmenter l'interêt ; j'avoue néanmoins que ce ſont ceux qui m'ont le plus coûté, parce qu'il a fallu que l'invention les forme, & en verité je ne ſais ſi l'imagination peut s'étendre bien loin, lorſque l'image dont elle s'occupe fait ſur l'ame une impreſſion pénible & fatigante.



ERRATA de la premiere Partie.

PAGE 23 ligne 18, ces égards, *lisez*, les égards.
P. 33 lig. 20, nous ravirons, *lisez*, nous ravirions.
P. 110 lig. 17, si l'impatience, *lisez*, si l'impuissance.
P. 195 lig. 3, s'empressoienth, *lisez*, s'empressoient.
P. 198 lig. 6, la futalité, *lisez*, la futilité.
P. 206 lig. 10, le plus fameux capitaine des Phocéens, *lisez*, le plus fameux des capitaines Phocéens.

Errata de la seconde Partie.

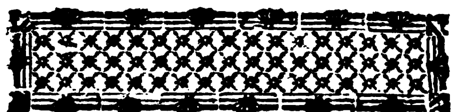
Page 4 lig. 16, & ces yeux, *lisez*, & tes yeux.
P. 11 lig. 20, qui donne, *lisez*, qui domine.
P. 14 lig. 1, le divin Hercule, *lisez*, divin Hercule.
P. 79 lig. 6, ayent concouru, *lisez*, ait concouru.
P. 81 lig. 5, la passion de votre sceptre, *lisez*, la passion de porter votre sceptre.
P. 83 lig. 22, en déliberet, *lisez*, en déliberer.
P. 146 lig. 18, des grandeuts, *lisez*, des grandeurs.
P. 177 lig. 21, le plus fameux, *lisez*, les plus fameux.
P. 180 lig. 22, utélaires, *lisez*, tutélaires.
P. 236 lig. 19, qu'ils croyent, *lisez*, qu'ils croyoient.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre, PERIPHAS, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 18 Février 1761.

LE BRET.

LES



LES AVENTURES DE PERIPHAS.

LIVRE PREMIER.

DESCENDS du haut du Parnasse, ô Apollon! Dieu tutélaire de mon Héros, de Periphas, issu du sang de Cécrops fondateur de l'Empire d'Athenes : éleve toi-même les sons de la trompette héroïque que j'ose emboucher, aux charmes de ta lyre d'or ; ouvre à mes yeux le livre du destin ; que j'y découvre comment un Prince, jeune, orphelin dès le berceau, sait mériter un

trône, d'où la fortune ennemie avoit depuis si long-tems éloigné la postérité de Cécrops. Prête-moi les accens de l'éloquence divine, cette sublimité de génie, dont Periphas fut doué par tes soins. La noblesse du discours harmonieux, la chaleur d'un cœur enflâmé par toi-même, plein de l'amour des vertus qu'il chante, peuvent rendre sans doute leur recit plus interessant.

DANS la Grece est un royaume fameux par la naissance de Deucalion & de Pyrrha, merveilleux réparateurs du genre humain ; la Phocide: la Béotie la regarde à l'orient; son couchant est borné par le pays des Locriens ; du midi s'approche le golfe de Corinthe ; vers le septentrion s'éleve la région d'Hellas. Elatée, capitale de la Phocide, est le séjour du prince : elle n'est pas moins fa-

meuſe par la proximité du Céphiſe.
Ce fleuve qui coule au nord de Delphes, deſcend auſſi vers le nord au travers des campagnes d'Elatée ; delà il va perdre ſon nom dans la mer Euboïque.

Elmedor, gouverneur de Periphas, & grand-Prêtre de Delphes, avoit conduit ce prince dans les cours de pluſieurs rois de l'Aſie. Rappellé par les devoirs de ſa place au temple d'Apollon, il y ramenoit auſſi le deſcendant de Cécrops. Déja, à la vue d'Elatée, leur vaiſſeau ſuivoit ſa courſe entre les deux rivages. Tout-à-coup une vague impétueuſe le jette ſur la côte prochaine de cette ville. En vain les rameurs, par des efforts redoublés, cherchoient-ils à regagner le fil de l'eau ; le navire réſiſtoit à la manœuvre : il étoit immobile. Tel un château qui s'éleve

ſur des fondemens ſolides, n'eſt point ébranlé par la rage des vents : il mépriſe la fureur des orages, la violence des tempêtes ; il brave les élémens.

Etonné de l'aventure, le gouverneur de Periphas parla ainſi aux gens de l'équipage : Ceſſez, leur dit-il, ceſſez des efforts inutiles. Ce vaiſſeau conſtruit d'un bois coupé dans la forêt ſacrée de Delphes, ne ſauroit être le jouet des caprices d'Eole. Le Dieu même qui regne ſur les eaux ne peut exercer ſur nous aucune violence. C'eſt Apollon, c'eſt peut-être le roi de l'Olympe lui-même qui nous arrête ſur ce bord : laiſſez-moi conſulter à l'écart les volontés des Dieux. Que chacun de vous attende ici leurs ordres.

Elmedor deſcend à terre ; il s'avance dans la campagne. A quelques pas du rivage s'élevoient ſur pluſieurs

lignes des hêtres touffus, arbres consacrés au Dieu des bergers. Sous leur ombrage Apollon daignoit autrefois s'occuper des soins champêtres de la vie pastorale. Près de-là sont des allées de chênes, où les Phocéens célebrent les Jeux Pythiens. Ici des arbres produisent l'encens, symbole des aventures de Leucothoë, & répandent au loin d'agréables parfums. Là des lauriers entrelassés forment des cabanes heureusement pratiquées par les soins de la seule nature. Une tige toujours fleurie, remarquable par le grand éclat de sa verdure, offre la métamorphose de la Nymphe insensible aux vœux même d'un Dieu. Du haut des peupliers le Cigne avec des tons plaintifs considere l'ambre formé des larmes des sœurs de Phaéton. Du milieu des roseaux que le zéphir agite, on entend résonner des sons

qui rendent les doux accens de la flute. Ailleurs, des labyrinthes de cyprès lugubres retracent la fatalité de Cyparisse, merveilleux par ses graces. Le Corbeau qui plane au travers, rappelle au Dieu de Delphes par ses croassemens l'infidelle Coronis. Parmi le gazon émaillé de fleurs toujours renaissantes, entrecoupé de ruisseaux serpentans, le Tournesol superbement épanoüi figure la constance de Clytie méprisée; & l'Hyacinthe qui s'y multiplie, attendrit encore sur l'infortune du beau jeune homme de ce nom, sacrifié à la vengeance du jaloux Zéphire. Des oiseaux, dont le ramage enseigna la musique & fut l'objet de son imitation, par leur accord avec le murmure des eaux, indiquent les rapports liés, la mesure & la cadence des concerts. L'Achante, qui croît au long des clairs ruisseaux, fut

autrefois une nymphe ainſi métamorphoſée en récompenſe de l'accueil favorable qu'elle fit à Apollon. Des troupeaux de geniſſes, diſperſés ſur l'herbe tendre, y ſuivent en paix les penchans de la ſimple nature. Tout eſt myſterieux dans la forêt; tout s'y montre intereſſant, tout y retrace aux mortels les aventures d'Apollon.

A la vue de cette forêt, Elmedor ne douta point qu'elle ne fût conſacrée à ſon Dieu : il pénétra dans l'horreur des bois. Plein de cette religion vive que la confiance anime, il invoque Apollon. Une voix partie des mêmes roſeaux qui rendent le ſon des flutes, lui répond en ces termes : Rends aux Dieux le dépôt qu'ils t'ont confié. Déſormais ſans tes ſoins le ciel veut préparer la gloire de Periphas. Qu'il s'arrête ſur ce bord, & toi retourne dans mon tem-

ple ; obéis sans crainte & sans délai ; c'est du Dieu lui-même qui t'inspire à Delphes, que tu reçois ces ordres. Telle étoit la scène qui se passoit dans la forêt. L'impatience y avoit conduit Periphas : il voloit à la rencontre de son ami ; il le joignit. Que de mouvemens se peignent aux regards curieux du prince sur le visage d'Elmedor ! Le Grand-Prêtre encore agité du trouble qui saisit les mortels avec qui les Dieux communiquent, sembloit comme hors de lui-même. Un feu surnaturel, la force invincible, la tendresse alarmée se marquent à la fois sur le front du Grand-Prêtre.

Frappé du combat de ces passions differentes, Périphas s'écria : Quels mysteres les Dieux vous ont-ils révélés ? quels qu'ils soient, ne craignez pas de m'en instruire : O Elmedor ! ma soumission profonde pour les dé-

crets éternels vous est connue. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

Qu'il faut nous séparer, répondit Elmedor; qu'un bras mortel ne doit plus raffermir vos pas; qu'il faut par vos vertus, & sans mon appui, meriter la couronne d'Athenes. Adieu, mon cher Périphas; c'est dans les mains d'Apollon lui-même que je dois vous laisser ici. Le Destin vous arrête en ces lieux. Dans une route que le ciel indique, tout doit inspirer la confiance: sur-tout, ô Periphas! aimez les Dieux; craignez de vous confier aux hommes, fuyez les plaisirs.

A ces mots, prononcés avec fermeté, Elmedor dissimulant le désordre de son ame, s'échappe aux embrassemens de Periphas qui voudroit le retenir. Le prince abandonné lève les yeux, tend les mains vers le Ciel; dans cet état il reste interdit.

La douleur vive lui rend enfin le mouvement & la parole. Du plus profond de son cœur les sanglots amers partent en foule. Les bois, les colines voisines, tout retentit du nom de son cher maître. Périphas le suit encore des yeux, il l'appelle, il le conjure de revenir, du moins pour quelques instans, lui raconter avec plus de détail quels sont les ordres d'Apollon. Mais déja le vaisseau loin du rivage, fend les ondes écumantes. Un vent favorable précipite sa course; il fuit, il disparoît.

Que de plaintes! que de murmures la douleur ne mit-elle pas dans la bouche de Périphas! L'amour de son maître, l'incertitude de son sort, l'effroi de sa propre solitude le troublent également. Tel un lion atteint de plusieurs fleches qu'il s'efforce en vain d'arracher, rugit avec fureur, & ne peut goûter aucun repos.

Cependant la triſteſſe accablante ſuccédant à des inquiétudes plus aigues, plongea Periphas dans un ſommeil qui le fuyoit. Si le Dieu qui veille pour éclairer le monde, n'envoya pas lui-même cet heureux ſommeil, du moins appella-t-il le Dieu des ſonges, Morphée ſoumis à ſes loix, qui n'exerce d'autre empire que celui qu'Apollon lui abandonne lorſqu'il s'éloigne des yeux des mortels. C'eſt de Morphée dont il ſe ſert encore lorſqu'il veut charmer leurs peines, & révéler quelque partie de cet avenir qui ſe cache à leurs regards & qui ſe dévoile aux ſiens.

O toi! lui dit Apollon, ô Morphée! prends la figure du fidele Iſi que l'aſſemblée des Dieux a choiſi parmi les génies qui entourent le trône de Jupiter pour commettre à la garde de Periphas. Prends celle d'Elmedor,

pour lui plus ſenſible que celle d'Iſi même : choiſis, & que l'une & l'autre ou ſe montrent tour à tour, ou ſe confondent aux yeux de ce jeune prince, pour le conſoler dans ſa peine & pour lui révéler la deſtinée que le ciel lui prépare. Sut-tout, par la force du diſcours, raffermis ſon ame contre les coups du ſort; qu'il connoiſſe par tes ſoins quel eſt le prix de la protection dont je l'honore.

Apollon dit : Morphée deſcend ſur la terre : Periphas éprouve ſa puiſſance : Son ſommeil plus profond & plus doux lui fait goûter une paix divine. Les aîles de Morphée ſe ſecouent légerement ſur ſa tête. La vapeur des pavots s'inſinue dans ſes veines comme un nuage de roſée. Une reſpiration légere s'éleve doucement du fond de ſon cœur, & ſemble dans ſon cours flatter tous ſes organes. Ses ſens ra-

fraîchis peignent le mouvement, la douceur, le souffle du zéphire. Son sommeil est celui d'Hébé, le même que l'on suppôse aux immortels, moins un assoupissement profond, image de la mort, qu'un repos tendrement animé & voluptueusement senti. C'est la figure d'Isi qu'a pris Morphée, figure d'une intelligence céleste qui n'existe que dans les songes; un corps de l'air le plus délié, tel que pourroit être un nuage de parfums, ou celui d'une belle soirée: des aîles étincelantes, ou les vives couleurs de la messagere Iris sont agréablement retracées; des regards subtils, perçans, pleins de flâme & de majesté, un visage de lys & de roses, embelli par l'or d'une chevelure ondoyante; tel en un mot que l'imagination nous figure les Génies Olympiens. Sous cette forme, Morphée

offre à Periphas un casque, & aussitôt une couronne plus resplendissante que la constellation du même nom.

Cette vision occupoit le Prince ; il la contemploit avec joye, il étoit ravi. Morphée se métamorphose de nouveau ; ses traits prennent insensiblement ceux d'Elmedor. Sous la fermeté d'un front auguste, il lui tient ce discours :

Tu vois un casque, ô Periphas ! tu vois une couronne. Ces attributs sont-ils ceux de l'enfance ? sont-ils faits pour un prince susceptible de la consternation qu'impriment dans des cœurs vulgaires les évenemens fâcheux ? Dans un séjour où la plus belle carriere va s'ouvrir sous tes pas, ne crains-tu point qu'on t'apperçoive anéanti par la douleur ? Laisse à ces vils mortels, que Jupiter semble accabler sans cesse du poids de sa colere, le soin

honteux de gémir, qui m'étonne dans le descendant de Cécrops. Tu perds un ami, tu perds un conseiller habile ; c'est en effet une perte irréparable. Le plus grand don du ciel, est un guide sage ; mais ses leçons peuvent manquer : ce qu'elles ont appris doit suffire pour sçavoir s'en passer, si le sort l'ordonne ainsi. Les plus sages réflexions d'autrui que sont-elles, à moins qu'adoptées par la persuasion & par le goût, elles ne se transforment en nous-mêmes pour couler dans nos mœurs, pour établir dans notre ame leur trône permanent ? Penser par soi-même, voir par ses yeux, juger par ses lumieres, gouverner par des principes propres aux circonstances, s'élever seul pour sortir du foible point où un gouverneur laisse son éleve, tel doit être le fruit de l'éducation.

Qu'eſt-ce qu'un prince, dont les pas chancelans ont beſoin ſans ceſſe d'un appui qui les raffermiſſe ? L'Aiglon doit ſortir de ſon aire pour voler de ſes aîles ; demain il doit ſoutenir ſeul cet aſpect du Soleil qu'une leçon étrangere lui a fait ſoutenir aujourd'hui. D'un œil rapide ayant parcouru l'immenſe étendue de la terre ; il doit embraſſer tout ce qui s'offre à lui de grand ſur ſa ſurface. L'enfant puſillanime pleure lorſqu'on l'abandonne à lui-même : il tient à l'exemple ou à la ſeule imitation. L'eſprit ſublime, le cœur noble ont un eſſor bien plus hardi. L'homme commence où l'enfant ceſſe ; le héros s'éleve au-deſſus des foibleſſes de l'homme ; le monarque, s'il eſt jaloux d'être grand, doit ſurpaſſer l'eſſor du héros. Tu regneras, ô Periphas ! la couronne d'Athenes t'eſt deſtinée par les Dieux,

Mais tu ne l'obtiendras qu'au prix des plus hautes vertus : pour les rendre plus ſolides, l'adverſité les éprouvera. Alors, tel que l'or pur qui réſiſte aux atteintes d'un feu violent, c'eſt à toi de prouver que ton viſage ne ſçauroit pas même pâlir, ſi l'univers entier s'ébranloit. A cette marque, le pere des immortels, le bienfaiſant Apollon jugeront le front de Periphas digne du diadême : leur bras puiſſant détruira les complots formés contre toi par des Divinités ennemies. Les ſuccès, les lauriers & la couronne ſeront le fruit de tes vertus.

Morphée ſe tut, il diſparut ; & remontant vers l'Olympe, il traça dans ſa route un ſillon de lumiere ſemblable à l'éclair ſubtil.

Tout à coup des cris affreux interrompent le ſommeil divin de Periphas. Ses yeux, à demi-ouverts, ap-

perçoivent le char d'une femme attaquée par une troupe de soldats. Chacun sembloit en vouloir à sa vie, à sa liberté, ou à son honneur. Au cortege des esclaves, Periphas reconnut une princesse dans la personne que le danger menaçoit. Un seul ami lui servoit de défenseur. La valeur, l'audace de ce héros le rendoient égal à tous, inspiroient même une sorte de respect à ces brigands. La majestueuse fierté qui rehaussoit le front de la princesse, étoit pour elle une autre défense imposante, & animoit d'une nouvelle force le bras qui résistoit aux agresseurs; mais tout respect commençoit à s'effacer dans ceux-ci. Déja leur épée ayant mis en fuite ou immolé les esclaves, le péril devenoit plus pressant pour le seul défenseur qui restoit: il étoit au moment d'être saisi & dé-

ſarmé. Je ne ſçais quel trouble, quel mouvement de crainte parurent alors alterer la fierté de la princeſſe. Témoin de ce ſpectacle, Periphas n'héſite point; il accourt au lieu du combat. L'Aigle dans ſon vol n'eſt pas plus rapide. Du premier coup il renverſe un témeraire prêt à porter ſur la princeſſe une main ſacrilége; le moment d'après, un ſecond tombe à ſes pieds ſans mouvement & ſans vie. Cependant le premier défenſeur eſt bleſſé; le ſang coule à grands flots, d'une large playe qui ouvre ſon ſein. Auſſi-tôt les agreſſeurs réuniſſent leurs armes contre l'inconnu. Ici l'adreſſe & l'intrépidité vont donner le prix au grand courage. D'un œil ſubtil, Periphas prévoit tous les coups; jamais il n'en évite dix à la fois, ſans en porter quelqu'un de mortel. Son corps, plus ſouple que

le tendre ozier, aussi agile que l'oiseau le plus léger, se dérobe toujours à la multitude qui cherche à l'entourer. Si son épée frappe à droite, sa gauche en même-tems écarte le fer prêt à le percer. Tantôt affectant de reculer, le pas inégal des poursuivans le favorise pour les abbatre; tantôt s'élevant près de la portiere du char il fond tout-à-coup sur la troupe, aussi impétueux que l'orage qui renverse les plus grands chênes. Tel l'Ours intrépide poursuivi par une meute acharnée, lui fait sentir sa dent meurtriere. Les corps morts s'entassent dans les ruisseaux de sang qui couvrent la campagne. Le plus grand nombre des agresseurs est tombé sous le glaive que les Dieux protegent; une lâche fuite est l'espoir des autres. Le triomphe de Periphas est entier; la princesse est sauvée.

Cette princeſſe étoit Ociroé, reine des Locriens détrônée, fille de Chiron le Centaure, né des amours de Saturne & de Phillire. Son premier défenſeur étoit Athamar, ancien géneral des troupes Locriennes, ami fidele qui l'avoit ſuivie dans ſon déſaſtre. Le ſang de ſa playe s'étoit étanché par les ſoins de la reine: il commençoit à recouvrer quelques forces.

Ociroé, obligée de fuir de ſon palais & de ſes états, & de céder ſon trône au tyran Hyperion qui l'avoit envahi, s'étoit réfugiée dans la Phocide pour implorer la protection du monarque: cette cour ne lui offrit d'autre appui que ces égards ſuperbes qui achevent d'humilier la fierté. Dans ſa déſolation, le tumulte d'une cour étrangere lui devenoit inſoutenable. C'étoit au milieu des campagnes

& dans l'horreur des bois qu'elle cherchoit la paix interieure qui la fuyoit par-tout. Chaque jour la forêt d'Apollon retentissoit de ses gémissemens : elle avoit paru à la troupe d'agresseurs un lieu tout-à-fait propre à remplir les vues du tyran, dont l'ordre étoit de faire perir la reine.

Pénetrée vivement du service qui l'en a garantie ; elle dit à Periphas : Approchez, jeune étranger, que j'apprenne à qui je dois la vie. Sensible à l'honneur, (& votre action le démontre assez) il doit du moins être flatteur pour vous d'avoir merité la reconnoissance de la reine des Locriens. En ignorant votre rang & votre nom, j'ignore à quels degrés je puis en pousser les marques. C'est à vous à juger ce qu'impose à une reine du sang de Saturne la gratitude qu'elle

avoue ; dites donc vous-même ce que vous en desirez. Mais en attendant, pour distinguer le bras qui m'a vengée, recevez, ajouta-t-elle, en portant la main sur son bracelet ... A ce mot, à ce geste, Periphas rougissant de cette fiere pudeur qui s'excite dans un cœur magnanime à la seule idée de récompense ; O reine ! s'écria-t-il, laissez-moi jouir du bonheur que les Dieux m'ont offert. Une faveur trop touchante n'est qu'un poids & un reproche à qui l'a trop peu merité. C'est au bras de ce héros, dit-il, en désignant Athamar, qu'elle pourroit seule convenir. S'il est une maniere de reconnoître & de distinguer le mien, ce seroit de l'employer sans cesse à votre service. O reine ! souffrez un aveu qui échappe à mon cœur. Votre ame est haute ; elle doit être au-dessus de ces vaines idées par

lesquelles on craindroit d'humilier une grandeur qui ne seroit appuyée que sur le rang & sur la fortune. Plus grande à mes yeux hors de votre trône que dans l'éclat de sa majesté; plus interessante même, permettez cette expression, plus sacrée, en quelque sorte, par le sceau de l'infortune; c'est à vos disgraces, c'est à vous seule qu'il plaît à mon cœur d'offrir des vœux que le vil troupeau des hommes ne porte au rang même suprême, que par l'espoir des bienfaits qu'il en attend.

J'admire, repliqua la reine, l'élévation de votre ame; mais j'ignore encore votre rang & votre naissance.

Hélas! repartit-il, à peine suis-je né; je sçais à peine pourquoi j'existe: je ne suis rien. C'est d'aujourd'hui seulement, c'est à votre vue que mon ame libre se déploye d'elle-

même : A la vivacité, aux délices de ses tranſports, j'ignore ſi elle parle ici ſeule, ſi quelque divinité l'inſpire, ou ſi votre préſence n'eſt pas pour moi celle de la divinité même ; mais le moment qui m'offrit à votre défenſe fut du moins la ſuite & l'interruption d'un ſonge divin. La bonté dont vous m'honorez, vos malheurs me rappellent tout l'eſpoir qu'il ſembloit me promettre ; c'étoit un caſque, ſymbole des combats, que m'offroit une nuée tranſparente : une couronne a paru enſuite. Faſſent les Dieux que ce ſoit la vôtre qu'ils me deſtinent à replacer ſur votre tête auguſte.

La reine reprit la parole : Qu'entends-je, dit-elle, une couronne vous a été préſentée dans un ſonge divin ? Après cet aveu, pourquoi craignez-vous d'ajouter que vous avez

droit par votre naiſſance aux honneurs du trône? Votre langage me l'annonce aſſez ; il ne vous eſt plus libre de me tenir encore en ſuſpens.

Le prince ne pouvoit pas ſe défendre des inſtances de la reine. Mon nom, dit-il, eſt Periphas ; mon origine remonte au légiſlateur illuſtre, qui des rives du Nil, vint fonder dans la Grece le royaume d'Attique & policer les mœurs féroces des Atheniens par les loix douces de ſa patrie. Vous ſçavez, ô reine! comment le ſceptre de cet empire, élevé par la ſageſſe de Cécrops, eſt ſorti de ſa maiſon. Auſſi infortuné que mes peres, je traîne languiſſamment une vie inutile; les occaſions d'acquerir de la gloire ſemblent même me fuir. Un ami étoit ma reſſource contre les coups de la fortune, il me ſervoit de pere; il a été

le ſoutien de mon enfance. Sous les yeux de ce guide conſommé en vertus, j'eſperois de voir accomplir l'oracle, qui a ſemblé me prédire une gloire égale à celle de mon ancêtre; mais cet ami vient de m'abandonner aujourd'hui : ſans pitié pour ma jeuneſſe, il me livre à moi-même dans une terre inconnue. Après un tel malheur, de combien d'autres ne ſuis-je pas menacé? Dieux! eſt-ce ainſi que vous vous jouez des mortels qui vous réverent?

La reine écoutoit Periphas avec la plus grande attention; ſa douleur, charmée par la rencontre du jeune Prince, lui laiſſoit goûter un plaiſir délicat. Le beau Ganimede lorſqu'il verſe à longs traits le nectar délicieux dans la coupe de Jupiter, ne répand pas plus de joie dans l'Olympe, qu'Ociroé en reſſentoit de ſon en-

tretien avec Periphas. Egalement frappée de la noblesse de son exterieur, de la dignité de son discours, du bonheur de sa rencontre: Oui, lui dit-elle, il faut soumettre le destin qui éloigna vos peres de la couronne d'Athenes, & la conquerir vous-même. En me servant à recouvrer la mienne, vous vous assurerez les moyens de parvenir à celle qui vous est dûe par les droits du sang & des vertus. La nuit qui répand ses ombres, nous rappelle à la ville; allons-y concerter des projets dignes de notre rang: venez-y auprès de moi. Redevable de la vie à votre valeur, je ne dois aussi ménager pour vous aucun des secours qui seront en ma puissance. Athamar que vous voyez, vous instruira dans l'art de la guerre où il est consommé: sa fidélité à me suivre dans mon infortune, vous annonce

assez combien il a d'autres vertus ? Puisse-t-il remplacer l'ami que vous regrèttez si justement!

Periphas, à cette invitation, suivit la reine. Les malheurs de cette princesse furent le sujet de leur entretien, jusqu'au moment qui les appella dans les bras du sommeil.



LIVRE SECOND.

L'Aurore avoit diſſipé la foible lumiere des aſtres de la nuit : le ſoleil échappé du ſein de Thétis, s'élevoit, en rallumant ſes feux, ſur l'immenſe palais des Tritons. Les heures, guides fidelles de ſon char, annonçoient aux mortels le retour des courſiers rapides qui l'entraînent : l'horiſon éclatant des couleurs les plus vives, s'enflâmoit de toutes parts. Déja le ſommet des hautes montagnes étoit embelli de l'or étincelant de ſes rayons : la nature ſembloit renaître. Tout reſſentit le pouvoir & l'éclat majeſtueux de Phébus.

La reine, quoiqu'à l'abri du jour perçant par les triples rideaux où le ſommeil s'enveloppe, ſentoit diſſiper

la fraîcheur qui produit ce sommeil & qui le rend salutaire. Aussi-tôt le desir de revoir Periphas la presse; l'heure du lever est dévancée; Ocíroé négligea même toute parure: le jeune Prince fut introduit; elle lui dit:

Je ne sçais pourquoi, ô Periphas! (mais je n'hésite point à vous l'avouer) je ne sçais pourquoi l'interêt que je prends à vous me devient personnel. Ou mon esprit est abusé par des idées trompeuses, ou les plus heureux succès seront le fruit de notre rencontre. Occupés l'un & l'autre de grands desseins, agissons de concert pour les conduire à leur terme. Ne differons pas; en perdant des jours dans l'inaction, nous ravirons des siécles à la gloire. Sans doute vous vous y portez avec assez d'ardeur pour en

tenter avec moi la noble carriere. Mais avant que j'en établiſſe le plan, inſtruiſez-moi vous-même des évenemens de votre vie.

A cette invitation, Periphas rougiſſant : Je conçois, ajouta la reine, que les aventures de l'âge d'où vous ſortez, ne vous y laiſſent voir à vous-même que des objets peu intereſſans. Mais le bouton d'une fleur annonce ce qu'elle doit être, lorſque le ſoleil en épanouira les feuilles. Les germes qui ſe montrent dans l'enfance, ne font que ſe développer dans les autres âges, ſans ceſſer d'être les mêmes. Le ſeul changement d'objets apporte quelque variété dans les paſſions de l'homme. Eſt-on jamais bien grand dans le cours des plus longues années, lorſqu'on n'a pas ſu de bonne heure faire de grandes choſes ?

Periphas répondit : Vous l'ord

nez, ô reine ! & je n'ai plus à me défendre sur ce qu'un pareil récit doit vous causer d'ennui, & sans doute de honte à moi-même. Du moins y conserverai-je ces premieres qualités de la jeunesse, la candeur & la simplicité, que certains interêts encore inconnus n'apprennent point à trahir.

Cécrops regna cinquante ans dans l'empire dont il étoit fondateur. La lumiere de la Grece pendant son regne, il devint celle du monde entier, en cessant de regner. Sorti du sein des vivans, sans rien éprouver des horreurs de la mort, les Dieux le métamorphoserent en cette constellation qui nous est connue sous le nom du Zodiaque. Atée, seul fils de Cécrops, monta sur son trône : ses enfans ne jouirent point du même honneur ; la brigue & la cabale usurperent leur

couronne. Persécutés, errans, fugitifs, ils éprouverent toutes les rigueurs de la mauvaise fortune.

Je reste seul de la postérité de Cécrops ; c'est en ma personne que se réunissent tous les droits sur Athenes. Et sans doute, je ne les connoîtrois que pour être doublement malheureux, si la protection divine d'Apollon n'exigeoit de mon cœur l'espoir que j'y nourris. C'est à Delphes, & dans le temple de ce Dieu que je suis né : lui-même y a confié à Elmedor, son grand-prêtre, mon éducation & mon enfance. Trop heureux que le ciel, en me ravissant dans la premiere année de ma vie les auteurs de mes jours, ait pris tant de pitié de mes malheurs.

Delphes est situé au bas du Parnasse, mont fameux par le séjour des neuf Muses. Cette ville tire son

nom de Delphus, son fondateur, fils d'Apollon & de la nymphe Thia: il y fit élever un temple magnifique en l'honneur de son pere, qui dès lors s'est plu d'y rendre ses oracles les plus célébres. C'est-là qu'accourent de toutes parts les mortels sages, qui, connoissant la source du feu pur & divin, viennent y puiser la véritable lumiere. Le grand-prêtre est l'interprête de son Dieu qui l'inspire dans un sanctuaire entouré de trente colomnes de marbre granite, ainsi nommé par la variété de ses couleurs, qui semblent former comme autant de grains differens, & au milieu duquel s'éleve la statue colossale d'or massif, supportée par quatre lions d'une merveilleuse sculpture, symbole de la puissance de la Divinité. Les oracles d'Apollon sont encore rendus dans ce temple par la Pytho-

nisse, prêtresse ainsi nommée, parce que l'avenir ne se dévoile à ses yeux, que lorsqu'elle se place sur le sacré trépied couvert de la peau de Python, serpent formidable, engendré du limon de la terre, & qui fut l'instrument de la colere de Junon contre Latone, ensuite le fléau des campagnes, monstre dont Apollon purgea la Grece par le pouvoir de ses fleches, & en mémoire de quoi furent institués les jeux pythiens.

Depuis bien des années, je jouissois de la protection singuliere du Dieu de Delphes, lorsque s'étant manifesté à son grand-prêtre, durant un sacrifice, il lui ordonna de me faire voyager dans les isles consacrées à son culte. Elmedor me communiqua ces ordres, il ordonna tous les préparatifs de la navigation : le départ fut indiqué au lendemain.

Dès que le jour vint entrouvrir les portes de l'orient & semer de roses le chemin du soleil, les diligens mariniers, disposés à la manœuvre, nous avertirent par leurs cris, qu'il étoit tems de gagner le rivage. Au moment où nous y fûmes rendus, on leva les ancres; nous voguâmes vers Délos.

Dans peu de jours parut à nos yeux cette isle merveilleusement formée par le trident du Dieu des mers, quand pour soustraire la mere d'Apollon & de Diane à la rage impitoyable de la reine des Dieux, il fit élever tout-à-coup du milieu des eaux une vaste étendue de terre ferme. Avant d'arriver au port, deux rades excellentes s'offrirent à nos regards : les vaisseaux y couleroient plutôt sous leurs ancres que d'y chasser. Deux caps, par leur situation & leur défense naturelle, y mettent les navigateurs

en ſûreté entiere contre les vents & l'ennemi. De ces rades on entre dans le port par une eſpece de canal qui ſe retrecit en avançant au continent. Une belle vallée le renferme : il eſt auſſi défendu contre les vents & l'ennemi par une montagne, dont la tête ſuperbe ſe porte au-de-là des nues. Toujours les plus gros navires y ſont à flot. Ses eaux étant renouvellées par le courant d'une belle riviere qui le traverſe, les Déliens ont l'avantage de porter la navigation bien avant dans l'interieur du pays. C'eſt à l'autre extrémité de l'iſle, où cette riviere prend ſa ſource ſur le penchant d'une colline, d'où elle ſe précipite par caſcades & ſe briſe impétueuſement contre des pointes de rocher. De-là on la voit courir par divers canaux, promener dans un lit de terre glaiſe une onde argentine, ſe jouer dans la

campagne, la rendre féconde, y former une multitude de petites isles, dont les bords embellis de tilleuls, de peupliers & de myrthes, invitent les troupeaux haletans à venir sous leur ombrage respirer une douce fraîcheur.

Nous sortîmes du canal qui communique des rades au bassin. Les Déliens nous apperçurent. A la vue des lauriers entrelassés de bandelettes, couleur d'azur, qui couronnoient la pouppe de notre vaisseau, ils poussèrent des cris de joye. Quelques citoyens, que la pieté avoit autrefois conduit à Delphes, reconnurent Elmedor: ils s'empresserent de prévenir le roi de l'arrivée du grand-prêtre d'Apollon. Ce prince sortoit alors de son palais pour aller dans le temple offrir des sacrifices. Déja il touchoit au portique de marbre qui regne

entre la mer & le temple, lorsque ayant apperçu Elmedor : sage prophête, lui dit-il, quel motif vous conduit dans mes états ? venez-vous y fixer votre séjour ? Apollon vous envoie-t-il au milieu de ma cour, y supporter avec moi le fardeau du gouvernement ?

Elmedor, avec la dignité qui releve ses moindres mouvemens : O Meloncius ! répondit-il, c'est la haute réputation de votre sagesse qui me conduit dans cet empire. Je viens aux pieds de votre trône présenter le jeune Periphas, que vous voyez avec moi. Ce prince voyant revivre en vous les qualités de l'auguste Cécrops, dont il descend, deviendra jaloux, sans doute, d'en égaler la gloire.

Au nom de descendant de Cécrops, le roi s'inclinant avec bonté, m'offrit

sa droite : heureux, dit-il, le mortel animé d'un sang aussi illustre! Puissiez-vous, ô Periphas! porter la couronne du sage législateur de l'Attique! Suivez-moi dans le temple; nous offrirons des sacrifices au Dieu qui vous a conduit heureusement dans mon isle. Allons ensemble supplier les immortels de répandre sur vous leurs faveurs les plus précieuses.

Aussitôt Meloncius s'avança dans le temple qu'avoit fait élever Erisicton, fils de Cécrops. J'admirois de toutes parts un marbre éclatant, dont les couleurs vives semblent presque être fraîchement distribuées par l'art de la peinture. Pendant le sacrifice, j'ornai l'autel du grand Délus de plusieurs branches de lauriers, que j'avois cueillies dans le bois sacré de Delphes. Les citoyens à l'envi s'empresserent d'en respirer les doux parfums : ils

s'étonnoient d'en voir les fleurs aussi belles que celles que le printems fait naître sur leur tige.

Après les vœux & les offrandes, nous suivîmes le roi jusques dans son palais; une foule de citoyens l'entouroit. A l'amour, au zele qui se peignoit sur leur visage, on jugeoit du bonheur que répandoit sur eux le prince. Il nous fit conduire dans un appartement commode, où pendant quelques heures, nous fûmes nous délasser des fatigues de la mer.

Cependant Elmedor m'adressa ce discours: Jusqu'à présent, ô Periphas! vous n'avez observé les hommes que d'une maniere vague & peu déterminée. Aujourd'hui il est tems de faire des réflexions plus profondes, d'envisager attentivement tous les objets, de les approfondir. Les rois tiennent directement leur puissance des Dieux.

De même qu'un homme riche confie à un pasteur la garde de ses troupeaux, ainsi les immortels ont-ils confié aux princes leur autorité sur les peuples. Cette autorité n'est point arbitraire & absolue ; la religion, les loix fondamentales en sont la regle. C'est sur ces deux objets qu'elle doit s'appuyer sans cesse. Les oublier, c'est être tyran ; on ne peut les enfreindre sans devenir sacrilége. Il est, à la vérité, des circonstances, où, loin d'avoir égard aux loix de pure discipline, la sagesse du prince consiste à les réformer ou à en faire de nouvelles. Ce n'est point contrevenir aux loix que de procurer le bien public, en vue duquel elles sont établies. Ce bien est assuré, quand les moyens qu'on met en usage affermissent en même-tems, & le bonheur des sujets, & la dignité de la couronne. O l'abominable politi-

que, que celle qui ose séparer les interêts du prince de celui des peuples! Aux yeux d'un roi juste & éclairé, ces deux interêts semblerent toujours des points inséparables. Des maximes contraires tendirent de tout tems à la ruine des empires.

Qu'il est consolant pour moi, ajouta Elmedor, d'avoir eu d'abord à vous conduire dans un royaume, où vous trouverez en vigueur les admirables principes de Cécrops! Quel motif pressant pour vous d'en remarquer toute la sagesse, & sur-tout de la graver ineffaçablement dans votre cœur! Ici regne un accord parfait, la plus heureuse harmonie entre les divers corps de l'état. Ce bonheur est dû, sans doute, à la bonté des principes de votre ancêtre, que Meloncius a adopté; mais il n'est pas moins dû à ce roi lui-même, à toutes les vertus

dont il donne l'exemple. Quand elles brillent avec éclat dans le cœur du souverain, l'apparence en est entiere dans les courtisans; le peuple les cultive avec fidélité. En vain, les plus merveilleuses loix seroient-elles publiées par un legislateur, si les maximes en étoient démenties par sa conduite: les vices des princes passent aux sujets: dans des sujets vicieux, le seul frein de l'indépendance est la crainte; cette crainte aigrit insensiblement les cœurs; & les cœurs une fois aigris, l'empire n'a plus de fondemens solides; il ne faut qu'une révolution pour les détruire.

Apprenez donc, me disoit-il, les sages institutions du gouvernement de Délos. Je vais les présenter de suite à votre esprit, & vous rappeller à la fois ce que je vous ai rapporté en vers tems des loix de Cécrops. Il

est bon que vous soyez prévenu dès à présent, afin que rien ne vous échappe & que vous observiez ensuite avec plus de fruit.

Tout est noble dans ce palais, tout y est majestueux; la perfection des arts y étale à l'envi sa magnificence, mais ces arts n'ont employé aucune des matieres précieuses, dont la circulation plus ou moins grande, regle la puissance des états. Le luxe étant envisagé par le prince comme l'écueil de toutes les vertus, comme une source intarissable de dissolutions & de crimes, personne n'ose l'introduire dans des villes d'où le roi l'a banni. Quelques politiques l'ont jugé nécessaire ailleurs pour apporter l'abondance. Ici c'est un avis unanime, que sur cent citoyens qu'enrichit cette maxime, mille sont ruinés. Mais pour extirper le vice,

pour exciter la vertu, pour s'assurer le cœur des peuples, voici les voyes qu'a prises Meloncius.

Attentif à tenir les rênes de son empire, il est persuadé qu'on ne regne véritablement qu'autant qu'on est infatigable dans le travail : le sacrifice même de sa santé lui semble un devoir, dès qu'il importe à sa gloire. L'horreur qu'il marque en toute occasion pour la flatterie, privant ses sujets de cette vile ressource, la seule qui leur reste pour plaire, est de prouver du merite ; & le merite est d'autant plus encouragé, que le prince se montre singulierement jaloux de le découvrir & de l'élever. Doué des plus beaux dons de l'esprit, il fait éclater à la fois, & la fierté magnanime, présage certain des grandes actions, & la douceur aimable, qui insinue pour plaire, qui toujours

est sûre de charmer. La foiblesse, qui laissant les fautes impunies, compromet l'autorité & fomente le vice, ne dégrade point cette douceur; le discernement la guide, la séverité l'assaisonne; cette séverité qui sait, quand il le faut, imprimer la terreur.

Meloncius a des heures marquées pour ses récréations: il les employe à visiter les arsenaux & les magasins publics, à faire la revue de ses troupes, à parcourir les académies des arts, à entendre les citoyens qui ont des avis à proposer au gouvernement, ou bien les étrangers, dont les entretiens peuvent lui procurer des connoissances nouvelles.

Sous ses ordres gouvernent quelques ministres: ils forment son conseil. C'est aux talens superieurs, au génie vaste & profond, au désintereſſement prouvé d'une maniere invariable, à

l'amour pour la vérité qu'il appartient d'assurer ce haut grade. Dites ici qu'il est des empires où le crédit & la fortune suffisent pour élever aux grandes places ; on croira entendre une fable monstrueuse. Il échappe nécessairement des détails aux ministres. Quelques officiers subalternes sont chargés secrettement d'y veiller & d'en rendre compte au roi lui-même. Les hommes qui ont éprouvé l'une & l'autre fortune, lorsqu'ils ont supporté la mauvaise avec grandeur, qu'ils ont joui de sa bonne avec moderation, qu'ils en ont usé pour faire beaucoup de bien ; ceux-ci sont les favoris du prince.

Jamais il ne refuse de prendre l'avis de ses ministres ; avec eux il se consulte sur tous les points de reglement qui ont rapport au bon ordre. S'il émane un arrêt du trône, les obstacles, les

inconvéniens en ſont prévus. Le motif, l'objet, la forme même ſont rigoureuſement examinés. Ces ordres une fois proclamés, il y a peine de mort contre quiconque oſeroit les enfreindre. Toujours le prince eſt invariable dans le ſoin de leur exécution ; car un roi (c'eſt l'avis de Meloncius) un roi ne doit jamais paroître au peuple avoir manqué de ſageſſe dans le gouvernement. Peut-être, me diſoit Elmedor, peut-être, ô Periphas! craindrez-vous les effets de cette maxime : adoptée par un méchant prince, elle ſeroit terrible. Le roi de Délos eſt ſage ; il eſt éclairé, il eſt laborieux ; ſes précautions infinies écartent le menſonge ; ſon œil perçant le démêle ; pour un tel prince, la maxime eſt parfaite. Jaloux de ſa gloire, la témerité d'un ſujet qui l'auroit trompé, même ſans malice,

n'auroit point de pardon à prétendre : L'impunité d'une injuſtice connue, en rend le monarque complice. L'équité fut-elle bannie d'un royaume entier, tout ſujet a droit d'attendre qu'il la retrouvera dans le cœur du maître qui le gouverne. Des crimes qu'on punit rarement ailleurs, ou qui ne le ſont point aſſez, la calomnie & l'abus de confiance ſont châtiés avec autant de rigueur que le meurtre. Par-là, un nombre de perturbateurs ſont rentrés dans la circonſpection : le merite ne ſe trouve plus compromis par la noirceur des jaloux, ou par l'impudence de gens vils & corrompus.

Une compagnie de ſénateurs adminiſtre, ſans frais, la juſtice aux peuples, & l'état les ſoutient dans leur rang, ſi leur fortune eſt inſuffiſante. Chez eux, on conſidere la naiſſance ; ce qu'on y conſidere encore davantage

c'est un âge mûr, l'entiere connoissance des loix, l'intégrité la plus reconnue. A leur tribunal, la mauvaise foi n'a point de ressource pour s'engraisser impunément de la substance des malheureux ; ce n'est pas non plus sur une forme arbitraire qu'on prononce. Les citoyens en différend, sont obligés de comparoître en personne au sénat : de part & d'autre, ils y exposent leurs causes, produisent leurs preuves : on prononce aussi-tôt. Ainsi les affaires ne s'embrouillent jamais au point qu'on ne puisse démêler de quel côté Thémis doit faire pancher sa balance, & sur qui doit se porter son glaive.

Un jour Meloncius apprit qu'un magistrat, pour s'épargner l'examen d'un détail compliqué, avoit négligé les représentations d'un citoyen qui demandoit justice : aussi-tôt le magistrat fut banni, ses biens confisqués ;

le roi rendit lui-même justice, il fut admiré ; plus admirable encore, il manda quelques jours après les enfans du sénateur, & leur parla en ces termes : Le vain préjugé qui poursuit sur une famille entiere le désordre d'un particulier ne doit point être connu d'un roi sage ; les Dieux ne punissent pas sur le fils les crimes du pere. Je vous rends la fortune dont jouissoit le vôtre ; sachez profiter de son exemple, & sentez le prix de ma clémence.

Au plus simple discours, Meloncius fait annoncer le roi & le maître : à toutes ses actions, on remarque le pere du peuple. Par des soins toujours nouveaux & sans cesse multipliés, il entretient parmi ses sujets la paix & l'union ; le sentiment de l'humanité sacrée est celui sur-tout qu'il s'applique à graver dans leur cœur. Les belles actions distinguent ici les

citoyens, les récompenses les suivent; chacun à l'envi s'empresse à les meriter, chacun évite la note infamante attachée à la paresse & à l'oisiveté. Tout sujet, par les constitutions de l'état doit concourir dans quelque emploi au bien commun; mais les fonctions, qui répugnent à un cœur humain & compatissant, n'assujettissent personne. Qu'on les commette à des esclaves choisis parmi les scythes les plus feroces: c'est pour eux qu'elles sont faites, eux seuls les exercent dans cette isle.

Au milieu des villes ne s'élevent point ces lieux d'horreurs & de ténébres qui semblent apprivoiser le cœur avec l'inhumanité, & qui à force d'être apperçus cessent de faire impression. Mais dans ces villes se présentent en foule les marques de l'attention d'un roi jaloux de veiller aux

befoins, à la commodité même de fes fujets. C'eft dans la capitale furtout que les monumens des liberalités du prince, fe trouvant multipliés à chaque pas, publient fans ceffe fes qualités heureufes. Les fonds que produit à la fin de chaque année le tréfor de l'épargne, fuffifent à la perfection de ces établiffemens. Le prix de tout ce qui eft marchandife eft fixé pour le citoyen; le roi fe fait rendre compte à lui-même : cette attention eft la fource du fuperflu des revenus de la couronne. Ainfi les temples ont-ils été embellis, les malheureux trouvent-ils de l'affiftance, les infirmes font-ils foignés, les vieillards gratifiés, la jeuneffe élevée. Par-là s'eft élevé le magnifique gymnafe de Délos, où les enfans font conduits dès leur cinquiéme année; des gouverneurs habiles y font prépofés; les

faux préjugés n'ayant point avili leurs fonctions ; la déference dûe à des hommes qui cultivent & qui forment l'esperance de l'état, leur étant accordée, on trouve des maîtres excellens. La liberté dont jouissent ailleurs les familles, de faire élever leurs enfans dans la maison paternelle, n'est point accordée aux Déliens ; c'est à l'état que les enfans appartiennent encore plus qu'à leurs parens. Quoi de plus sage que de les derober aux inconvéniens d'une éducation privée ? Soit que l'amour désordonné des peres les laisse mollement corrompre, soit que de mauvais exemples exercent sur de jeunes cœurs leur pernicieux empire, soit que la dureté de quelques peres, qui dépourvus d'entrailles, semblent n'avoir donné le jour à leurs enfans, que pour leur faire souverainement regretter de voir la lumiere, soit que

leur dureté arrache de ceux-ci jusqu'au germe des plus heureuses dispositions : Quoi de mieux ordonné que d'avoir su prévenir ces divers maux ! les institutions du gymnase public ne les laissent point appréhender. Là se joignent aux exercices de l'esprit tous ceux qui peuvent rendre le corps souple, agile & vigoureux. La piété, la fidélité, la foi du secret, l'horreur du mensonge, la sûreté de la parole, la douce humanité leur sont sans cesse insinuées. Avec le même soin sont étudiés les talens de chacun des éleves, leurs vertus, leur passion dominante : ils ne sortent du gymnase que pour servir l'état dans quelque emploi. Si le nombre des jeunes gens à placer excéde celui des postes vacans, les plus foibles servent en qualité de surnumeraires. Ceux que les dons superieurs distinguent, sont incorporés

dans la compagnie des perſonnes qui jouiſſent, après les grandes & anciennes maiſons, du premier rang dans l'état ; & ce rang eſt accordé à ceux qui ſe montrent capables d'être un jour de grands miniſtres & d'habiles négociateurs. Dans cette compagnie, l'éloquence & la morale, l'hiſtoire & les maximes ſages de la bonne politique, ſont l'objet d'une occupation conſtante.

Dans le gymnaſe, les artiſans & le bas peuple n'ont pas le droit d'introduire leurs enfans. Dreſſés de bonne heure dans l'art militaire, accoutumés à une vie penible, ils deviennent des ſoldats forts & robuſtes. Pour les artiſans, il eſt des académies particulieres où ſont données des leçons de deſſein & de géometrie. A l'aide de ces principes, ils ſe rendent capables d'exceller dans des métiers,

de les remplir avec méthode ; ils s'élevent au-dessus de la routine machinale, toujours & nécessairement très-bornée.

Ce qui n'interesse pas moins le prince, c'est l'éducation du sexe né pour plaire & pour charmer. Un roi sage pourvoit à tout : il ne lui suffit pas d'imposer à des hommes la nécessité du travail, de les endurcir à des devoirs penibles. Les douceurs de la vie, les délassemens, les plaisirs sont encore des biens qu'il aime à répandre. De la sympathie des deux sexes naît à la vérité dans tous les pays du monde un charme puissant ; mais la solidité de ce charme est-elle assez assurée par les soins de la seule nature? La beauté subjugue, les graces enchaînent, l'art séducteur enchante. Funestes avantages, quand il n'en est point d'autres qui les relevent ! les

délicatesses de l'amour s'enfuient ; l'inconstance marche à leur suite ; les vices en naissent en foule, les crimes en sont enfantés, les mœurs se corrompent, la frivolité s'empare des esprits, les empires sont ébranlés jusques dans leurs fondemens.

Pour prévenir des maux si cruels, pour rappeller ces douceurs si propres à faire oublier les peines inséparables de la condition des mortels, Meloncius a préparé des asyles où sont renfermées dès leur enfance toutes les Déliennes dont la condition n'est point obscure. A leur conduite sont préposées les veuves les plus distinguées par leur merite. Quelle vigilance ! quelle multitude de soins se réunissent à former dans le cœur de cette tendre jeunesse les qualités les plus heureuses, les plus propres à leur sexe ! Particulierement exercées

dans les caractères de la douceur, de la modeſtie, de la patience, elles acquierent cet art ingénieux & délicat qui rendroit un cœur même feroce, auſſi flexible que peut l'être la cire ſous les rayons temperés du ſoleil. Accoutumées au mépris des vaines parures, ſucceſſivement appellées au détail de l'interieur de la maiſon; le goût de la lecture leur eſt auſſi inſpiré. Elles ſont inſtruites des principes des ſciences; on leur repete mille fois que quelque occupation doit les appliquer dans tous les inſtans de la vie. Ainſi dreſſées, elles paſſent dans le monde pour y faire le bonheur des époux qu'on n'oſa jamais les contraindre d'accepter. On voit ceux-ci voler auprès d'elles avec transport, s'y délaſſer du poids accablant des affaires. Un tiſſu de plaiſirs, de douceurs & de confiance

resserre les liens de leur commerce. Cette heureuse paix, qui fait le bonheur suprême des Dieux, devient leur partage. Que ceux-là n'esperent pas d'en jouir, qui savent aimer ce qui n'est pas par les plus beaux endroits estimable !

Quel détail immense si nous suivions la conduite de Meloncius dans toutes les parties du gouvernement ! bien fortifié dans ses places, défendu par un port inabordable à l'ennemi, fidele à ses traités, n'excitant par ses entreprises la méfiance d'aucun prince, content de regner dans l'étendue de son isle, plein de mépris pour le vain titre de conquerant, nous verrions ce prince, au milieu des douceurs de la paix la mieux établie, exercer régulierement ses troupes, les aguerrir. Dans aucun tems le soldat n'a de retraite hors de ses pavil-

lons. La poſition des camps eſt même renouvellée très-fréquemment, & leurs exercices y ſont faits aux heures les plus incommodes & dans les tems les plus fâcheux. A la ſuite de leurs officiers, n'eſt point entraîné cet attirail de luxe & de molleſſe, dont le tranſport ruine le laboureur, détourne une multitude de ſoldats des fonctions de leur état, attirail ſi indigne ſur-tout de tout homme deſtiné à braver les élemens & la mort.

Dans ce royaume il n'eſt point libre aux nobles de s'adonner au commerce, on croiroit contraire à l'eſprit du gouvernement monarchique de leur accorder cette liberté. Tout au plus leur eſt-il permis d'entrer en ſociété ſecrette avec le négociant : cette condeſcendance contribue même beaucoup à augmenter leur fortune. Les nobles, qui ne portent

point les armes, n'ont qu'un rang inferieur à celui des magiſtrats. Ils n'en auroient aucun dans l'état, s'ils n'étoient appliqués aux lettres, aux ſciences, à quelqu'un des arts liberaux ou à la finance. Ce dernier parti eſt honnête, mais borné par la fortune; car il ne donne point ici occaſion de piller les deniers royaux, ni de vexer impunément le peuple. C'eſt dans le corps des gens du ſecond ordre de l'état qu'eſt choiſi le chef des finances. Celui qui ne pourroit remplir les coffres qu'en accablant les peuples, ſeroit deſtitué comme inhabile à remplir ſa charge. Si les beſoins de l'état exigoient de nouvelles charges, on ſçauroit en les multipliant ouvrir aux ſujets une nouvelle ſource de richeſſes.

La bonté des manufactures attire à Délos l'étranger & ſes richeſſes.

La politeſſe, la fidélité des Déliens, le crédit qu'ils ſont en état de faire, la sûreté du port, la protection aſſurée du prince, telles ſont les ſources du commerce floriſſant de cette iſle. Pour prévenir les banqueroutes que la mauvaiſe foi ou les accidens peuvent cauſer, le roi a ordonné qu'on ne confiât aux perils de la mer qu'à proportion des facultés produites par un gain précédent, & que chaque corps de marchands fît ſon commerce en commun. Si le négociant ſe trouve ainſi gêné en quelques points, le commerce y gagne toujours ſa sûreté.

Le laboureur eſt eſtimé à Délos, ſoulagé des impôts à proportion de ſon aſſiduité à l'agriculture & du grand nombre de ſes enfans : auſſi les campagnes ne ſont-elles nulle part en friche ; par-tout elles reſſemblent

à un jardin bien cultivé. Tous les ans elles portent une double moiſſon. Le gouvernement ſe fait rendre compte du produit de chaque récolte, & décide de la quantité des grains dont on doit commercer avec l'étranger.

Ici la coignée ne frappe point l'animal laborieux à qui ſont dûes les moiſſons fertiles : ſa tête minée par le joug n'eſt point aſſommée par le bras ingrat qu'elle a nourri. La mort de l'innocente brebis, qui donne du lait plus doux que le nectar, dont la laine couvre le citoyen, enrichit ſes manufactures, n'eſt point précipitée par le couteau ſanguinaire. A peine même pardonne-t-on auxCyclopes & aux Polyphêmes d'aſſouvir leur voracité par une telle nourriture ; mais les légumes, les herbages, les fruits, les alimens offerts par la nature, ſont les mêts des Déliens. Ils ſe nourriſ-

ſent encore du gibier, parce qu'ils le regardent comme le deſtructeur des campagnes. On ne craint point auſſi de donner la mort aux animaux féroces, qui ne ſe plaiſent que parmi le ſang, & qui ne ſemblent exiſter que pour la perte des autres.

Il eſt une profeſſion noble dans ſon origine, preſque divine dans ſon objet, toujours reſpectable quand la droiture & l'habileté la dirigent : celle des médecins. Dégénerée en un vil métier avant le regne de Meloncius, ce n'étoit plus qu'un art homicide : rois, princes, grands & petits, chacun tomboit ſous les coups d'une troupe d'audacieux, toujours diſcordans entr'eux pour décider d'un genre de maladie, toujours réunis dans la pratique de leurs rubriques odieuſes, toujours attentifs à prolonger les maladies, à les aigrir, à conduire un

infirme aux portes des enfers, tirans même parti de cette ſcélérateſſe profonde pour ſe faire une réputation, lorſque la force de l'âge, ou la bonté du temperament, ou les efforts de la nature triomphoïent de la routine meurtriere. Ainſi des ſacriléges impunis raviſſoient-ils aux peuples des monarques qui leur étoient précieux, des héros que le ciel avoit formés pour leur défenſe. Ainſi des peres de familles étoient-ils arrachés des bras d'une tendre épouſe, de ceux d'une multitude d'enfans qui reſtoient ſans appui : ainſi periſſoient dans la fleur de leur âge des princeſſes dont les graces & les vertus ornoient les cours les plus brillantes : ainſi s'éteignoient les plus grandes maiſons. Indigné de ces abus énormes, Meloncius s'étonna de l'indifference des rois ſes prédeceſſeurs à la conſervation de leur per-

sonne, à celle de leurs sujets, dépôt que les Dieux confient aux princes. Jusqu'alors l'indépendance des médecins avoit favorisé leur ignorance & leurs crimes. Le roi commença par faire chercher dans son empire tous les hommes qui par goût & par talent s'étoient appliqués à l'étude de la nature, & avoient acquis dans ce genre des connoissances superieures. De ceux-ci il forma une compagnie qui fut chargée d'examiner la capacité des médecins, de leur faire rendre compte de leur conduite. A ce tribunal sévère les familles viennent à leur tour rapporter les circonstances des maladies de leurs parens, le détail, l'ordre des traitemens qui leur ont été faits. S'il arrive qu'on puisse imputer la mort d'un citoyen à l'ignorance, à la cupidité, à la négligence même du médecin chargé d'en pren-

dre soin, celui-ci est condamné à l'opprobre d'une fin infâme, il est puni comme homicide. Aussi des ignorans ne s'ingerent-ils plus à traiter des malades, les médecins ne s'en rapportent plus à un marchand toujours dominé par l'interêt, pour composer un médicament; leur art est exercé avec honneur, ils sont regardés comme les peres du peuple.

Deux fois dans chaque année comparoissent aux pieds du trône les députés de chaque corps principal des differentes villes. Dans une audience particuliere que le roi donne à chacun d'eux, leurs rapports, leurs représentations sont écoutés & comparés ensuite. Meloncius s'instruit ainsi de tout le détail relatif au bon ordre. L'objet qu'il approfondit sur-tout, c'est la maniere dont la justice est administrée à ses peuples.

Malverser une seule fois dans ses fonctions, c'est toujours assez pour être destitué de son poste, si la faute est grave. Eh ! fut-il jamais sage d'établir de la confiance dans un homme à qui les principes de l'honneur n'ont pas été constamment sacrés ! Dans le crime & dans le vice on n'hésite qu'à débuter, bientôt les routes en deviennent familieres : on ne sait plus s'en écarter. Les hommes destitués ne restent pas néanmoins inutiles à l'état. Les nobles sont rejettés au rang des soldats : les autres à proportion de leurs forces, sont assujettis pour le reste de leur vie aux manufactures, à la culture des terres, ou bien aux emplois pénibles du port, des chemins publics, des mines, des forêts. La séverité de leur châtiment a surtout pour objet de servir de frein puissans aux inclinations désordonnées

Les captifs n'ont pas même la liberté de languir dans l'inaction : divers travaux leur sont distribués dans leur prison : ils subsistent par ce moyen, sans être à charge à l'état ni aux particuliers. Telle est la forme du gouvernement de Délos, ajouta le grand-prêtre, tels sont les principes du bonheur des Déliens. Maintenant retournons auprès du roi. Allons, mon cher Periphas, admirer ses vertus. Faites ensorte de meriter par les vôtres l'amitié du plus grand des princes.



LIVRE TROISIÉME.

ELMEDOR me ramena vers le trône. Le roi voulut bien entrer avec moi dans le plus grand détail sur le droit de mes prétentions à la couronne d'Athènes. Quelquefois il me faisoit des questions pour me mettre à portée de lui développer les dispositions de mon cœur. Ensuite il me donnoit les plus excellens conseils sur les voyes que j'avois à suivre pour me montrer digne du sceptre de mon ancêtre. Toujours je remarquois sur son visage cette douce sérénité qui naît de la candeur de l'ame & de la paix d'une bonne conscience. Ainsi, me disois-je à moi-même, sont tous les hommes dont le cœur est juste & dont les jours sont consacrés aux devoirs de leur état.

Dès ce jour le roi parut concevoir en ma faveur une amitié tendre : il honoroit mon gouverneur d'une entiere confiance. Tous les jours nous étions comblés des plus grandes marques de diſtinction.

A la cour, choſe étrange ! la bonne foi regnoit parmi les grands. La cruelle Envie, qui regnoit autrefois ſur les marches du trône, avoit fui honteuſement dans un ſouterrein profond. Un jour ſortant ſeul du palais, mes oreilles furent frappées de pluſieurs ſons aigus, ils retentiſſoient juſqu'à moi par une eſpece de foſſe qui s'inclinoit inſenſiblement dans le centre de la terre. L'eſpoir de ſervir quelque malheureux me conduiſit dans ce ſentier : l'épée à la main, j'avance dans cette route affreuſe. Ayant marché aſſez long-tems dans des chemins tortueux, je me trouvois

enveloppé des plus épaisses ténebres. Tout-à-coup un nuage de fumée épaisse remplit mes yeux & ma bouche : cette fumée partoit d'une salle entourée de flambeaux ardens, dont la meche, quoique tournée contre terre, nourrissoit une flâme dévorante. Là voltigeoit un monstre cruellement agité. O l'horrible image à décrire ! Une foule de serpens forment sa chevelure : ses yeux sont creux, hagards & perçans : la fureur enflâme son visage livide : sur sa poitrine de bronze, sont gravées les terribles ressources du désespoir : son sein monstreusement élevé, est entortillé de couleuvres qui le rongent en sifflant sourdement : ses poings à demi-rongés, dégouttent d'un sang noir : son vol égale par sa vîtesse la légereté des vents : jamais elle ne jouit du repos du sommeil : les Par-

ques inexorables ont sans doute une forme moins hideuse.

A la vûe de ce monstre, je frémis : un froid glacial courant dans mes veines rendit tous mes membres tremblans. Dans cet état, l'Envie m'ayant apperçu, emprunta la forme d'une femme richement parée, & d'un ton qui affectoit d'imiter les sons d'une voix douce : Jeune prince, me dit-elle, ouvre ton cœur à la plus puissante des divinités qui résident sur la terre. C'est moi qui ai le pouvoir d'élever aux honneurs, ou d'en priver : devant moi les talens & le merite s'éclipsent ; je flétris les lauriers : la vertu par mon art reste ignorée : seule je fais à mon gré le bien ou le mal, à proportion des soins que les mortels sçavent meriter de ma vigilance éternelle. Livre-toi donc à mon service avec pleine confiance, crains

sur-tout de me refuser ton cœur & ton encens.

Indigné de ces paroles, je sentis naître en moi un feu que le courroux animoit. Guidé par ces transports : Quelle es-tu ? m'écriai-je, & quelle audace te fait prétendre à mon encens ? à tes traits, à tes discours je reconnois assez une des filles du Tartare. Puisse-tu y être confondue à jamais ! O Apollon ! ô immortel Cécrops ! vous êtes des Dieux, & vous n'anéantissez pas ce monstre abominable ! .... mais un jour je t'accablerai moi-même sous le poids des liens les plus forts : mes premiers soins, lorsque je serai parvenu au trône de mon ancêtre, seront de porter contre toi les coups les plus sanglans.

A ces mots, la Furie poussa un cri menaçant & terrible, elle disparut à mes yeux. Je m'empressai de rega-

gner le ſentier qui m'avoit conduit à l'antre de l'Envie ; j'échappai heureuſement des détours ténébreux de cette route.

Le premier objet qui s'offrit à moi fut Elmedor. D'où venez-vous, me dit-il, & quel motif vous a conduit dans l'horrible demeure de l'Envie ? Inſpiré par le Dieu qui protége vos jours, je courois vous ravir à des dangers dont vous ignorez la puiſſance.

Quels ſont-ils ces dangers, répondis-je ? & qu'eſt-ce que Periphas doit avoir à appréhender des divinités du Tartare. Au plus profond des enfers, croyez-vous qu'il pût chanceller dans la vertu? ô Elmedor, eſperez mieux & du fruit de vos leçons & du deſcendant de Cécrops.

J'approuve, dit-il d'un air plus doux & plus tranquille, j'approuve

la noble fierté qui met dans votre bouche ce langage ; mais ce qui sera en vous une juste confiance, lorsque les occasions, les ans & l'experience auront raffermi votre vertu, n'est peut-être aujourd'hui qu'une vaine présomption. Ne refusez point de me suivre encore pas-à-pas : craignez de rien entreprendre de vous-même. Non, je ne soupçonne pas votre cœur de recourir à la vile ressource de l'ignorance & du crime : je crains peu de le voir infecté du noir poison de l'envie : ce que j'appréhende pour vous, c'est votre inconsideration à aigrir les envieux dont vous serez entouré, l'indiscrétion à annoncer hautement votre projet sur l'empire d'Athenes. Jusqu'à présent, sans autorité, sans poste, sans appui suffisant, une précaution sévere doit guider toutes vos démar-

ches, regler tous vos discours. Vous allez bientôt ressentir les effets fâcheux de votre témerité : vous-même avez hâté les coups qu'avoit à vous porter l'odieuse fille du Tartare. Non, ce n'est point en bravant ce monstre, que vous devez encore esperer de l'abattre. Au contraire, derobez-lui vos vûes, l'étendue de vos lumieres, trompez-le adroitement, paroissez à ses yeux, s'il est possible, dans l'inaction, lors même que vous ferez les plus grands efforts pour le succès de vos projets. Oui, déjà je vois apprêter contre vous les traits empoisonnés d'un vice lâche, cruel dans ses caprices, orgueilleux au milieu de sa défaite, & dont l'humiliation ne fait qu'irriter l'acharnement. Craignez son venin, il est mille fois plus cruel que la dent du serpent. Celui-ci s'avance par des sifflemens, l'Envie

perce avant qu'on s'en méfie : toutes les furies du Cocyte l'animent de leur fureur, l'enfer la protége, les méchans l'accréditent, & le nombre des méchans est immense ; ses coups fâcheux se portent de préference sur la vertu la plus févere : l'homme le plus juste est le moins propre à les éviter : On l'inquiéte, on le tourmente, on suppose à son cœur les vices qu'il abhorre : Le crime lui prête ses propres caracteres, & cette monstrueuse injustice est un prétexte éclatant pour perpétuer la tyrannie qui le persécute. Ne jugez point des autres pays de la terre par celui des Déliens ; combien peu en est-il où l'on ne sacrifie à tous les vices ! ils sont les mêmes chez le grand & chez le petit, dans l'ame du riche & dans l'ame du pauvre, avec cette difference que dans les Grands, la dissimulation réfléchie ajoute un

degré de malice bien plus profonde. Enfin vous avez fait une faute ; ſi vous la connoiſſez, je ſuis ſatisfait. Du moins, ſachez en tirer avantage pour d'autres occaſions. Aujourd'hui ne ſongez plus qu'à meriter le prix que le roi doit propoſer à une aſſemblée de politiques convoquée dans ſon palais. Déjà elle étoit formée autour du trône, lorſque nous parûmes dans la ſalle où il s'éleve. Le roi m'honora d'un doux ſouris, le geſte flatteur qu'il y joignit, m'engagea d'entrer en lice. Auſſi-tôt ayant déſigné par ordre ceux qui devoient parler : A préſent, dit le roi, que chacun nous expoſe à ſon tour quel eſt l'homme qu'il croit le plus dangereux dans un état monarchique ?

L'un répondit que c'étoit un homme ſans-mœurs : un ſecond, que c'étoit ce qu'on entend communément

par un esprit fort : un troisiéme, que c'étoit un flatteur : le quatriéme approfondit le caractere du dissimulé pour en faire sentir toute la malice : un cinquiéme assura qu'un ambitieux effréné étoit sans contredit l'homme le plus à craindre : le sixiéme prétendit le trouver dans celui que domine un interêt sordide : un autre peignit l'envieux comme le plus méchant ; chacun joignoit à sa réponse les divers traits du vice qu'il jugeoit le plus pernicieux, & la belle éloquence mêloit à leurs paroles le charme le plus touchant.

Tous mes concurrens ayant prononcé : & vous, ô Periphas, me dit le roi, avez-vous un avis different à proposer ? Je répondis : O prince, il me sembleroit que l'homme le plus dangereux dans un état monarchique, est un roi qui aux grandes qualités

de l'eſprit joint les vices du cœur.
C'eſt aſſez, répliqua Meloncius, vous avez vaincu : votre jugement l'emporte par ſa profondeur : chacun prévoit ſur quels ſages motifs il s'appuye, recevez donc le laurier deſtiné au vainqueur. Je prie les Dieux qu'il puiſſe orner ſur votre tête la couronne du fondateur illuſtre de l'empire d'Attique.

Un doux murmure s'éleva dans l'aſſemblée : chacun parut avouer que j'étois juſtement couronné. Elmedor lui-même par un regard d'applaudiſſement, par la joie qui ſe peignit ſur ſon viſage, mit le comble à ma gloire.

Cependant le roi m'ordonna de le ſuivre dans ſon cabinet. Là il daigna m'entretenir long-temps des qualités eſſentielles pour gouverner avec grandeur. Dès-lors je crus voir re-

doubler en ma faveur les marques de sa bonté. Déjà je concevois l'espoir de trouver dans ce prince un appui pour monter au trône de mes ancêtres.

Que d'heureux jours ne coulois-je point à Délos! que de jours pleins pour mon instruction & la joie pure de mon cœur! Les heures sembloient y filer sans cesse l'or & la soye. Le bel âge si vanté dans l'histoire n'offrit point un regne plus doux que celui de Meloncius. Déliens fortunés! quel coup terrible vint vous ravir l'auteur d'une félicité si parfaite?

Le roi parvenu dans un âge avancé, n'avoit de la vieillesse que la majesté; il ne ressentoit aucune des infirmités qui la suivent. Frais, robuste, plein de santé, le poids des ans n'avoit point courbé son corps: son esprit même n'avoit rien perdu de

ſon étendue & de ſa vivacité. Mais déjà les Dieux l'avoient jugé digne d'une couronne plus illuſtre.

Deux rois diviſés par les interêts les plus problématiques, avoient choiſi Meloncius pour leur arbitre : les détails étoient épineux, ils exigeoient des ſoins infinis. Le roi de Délos s'y livra ſans moderation, il réuſſit à regler les differens des deux princes. A peine terminoit-il cette grande affaire, qu'épuiſé par le travail, une foibleſſe profonde l'accable ; ſes yeux ſe couvroient de nuages, tous ſes organes étoient affectés de mouvemens irréguliers, une ſueur froide couloit le long de ſes membres ; il ſe fit dans toutes les parties de ſon corps une révolution mortelle. Déjà l'allarme ſe répandoit dans tous les cantons de Délos. Le peuple entouroit le palais, d'autres rempliſ-

ſoient le temple de leurs cris : ils demandoient aux dépens de leurs propres jours la conſervation de leur roi. Les Grands accouroient, les médecins conſultoient les ſymptômes de la maladie, leur conſternation en marquoit le danger. Le roi le connoiſſoit encore mieux : il recueillit le reſte de ſes forces, il ordonna qu'on laiſſât entrer dans ſa chambre un auſſi grand nombre de ſujets qu'elle pourroit en contenir : Ayant enſuite languiſſamment promené ſa vue chancellante ſur cette triſte aſſemblée, il prononça ces paroles d'un ton entrecoupé, mais avec une entiere préſence d'eſprit : fideles Déliens ! dit-il, je touche au dernier inſtant de cette vie periſſable : Dans un nouveau monde .... je vais bientôt rendre aux Dieux un compte ſévere..... compte plus rigoureux encore que celui que j'ai dû moi-

même exiger de mes ſujets. Ainſi.....
ainſi paſſe la gloire.... ainſi s'évanouit la puiſſance humaine. L'éclat de la royauté m'abandonne : le ſeul merite qui me reſte.... c'eſt celui des œuvres qui ne meurent point comme l'homme. Dieux! .... en ai-je à vous préſenter qui puiſſent me concilier votre miſericorde! .... Du moins, mon cher peuple! & vous... vous, Grands de mon royaume! ſervez-moi de témoins : atteſtez.... ſi je ne vous ai pas tous porté dans mon cœur durant les jours de mon regne! Eſt-ce qu'ébloui d'une vaine pompe, j'ai plus cherché. ... à vous rendre tremblans à mon aſpect, qu'à vous traiter.... avec la bonté d'un pere de famille? Le ciel me refuſe l'avantage de vous laiſſer un héritier de mon ſang. Mais.. ſi ma mémoire a pû meriter vos reſpects, ... ſouvenez-vous que je vous

propose Periphas comme digne de regner dans cet empire. Souvenez-vous.... que cet amour qui a adouci vos peines, ce même amour.... qui a procuré votre bonheur, a découvert dans ce jeune prince les qualités propres à le perpétuer. Sa haute naissance.... lui donne des droits sur une couronne encore plus éclatante que celle de Délos. Son cœur formé par le grand-prêtre de Delphes.... est sans doute le plus heureux présage.... d'un regne de paix & de justice.... Adieu donc, chers sujets! adieu, ô Periphas.... ayez sans cesse devant les yeux la sagesse de Cécrops. Cultivez le souvenir de ma tendresse pour vous. Puissiez-vous réunir la couronne d'Athenes à celle de Délos! Puissiez-vous gouverner ces deux peuples par les loix les plus douces! Adieu, Elmedor, n'abandonnez

point encore votre éleve. . . . guidez ſes pas. . . . préſervez ſon cœur des paſſions & des hommes corrompus. . . . Dites lui tous les jours que les rois meurent ..... que dans le néant du tombeau, les honneurs vont ſe confondre avec les cendres du ſimple berger.... dites-lui auſſi.... mais.... la voix m'abandonne.... je me meurs..... Dieux puiſſans.... recevez mon dernier ſoupir......

Au même inſtant, le ciſeau fatal obéit au deſtin qui le guide. Les yeux de Meloncius ſe fermerent à la lumiere, ſon ame s'envola loin de ſon corps avec la même douceur que le ſommeil s'empare des membres d'un homme fatigué.

Dans ce malheureux moment, vous n'euſſiez entendu de toutes parts que des cris perçans & terribles. Ce n'étoit point des pleurs, ce n'étoit

pas des lamentations, mais des hurlemens, un désespoir affreux. Les vêtemens les plus magnifiques tomboient en lambeaux, déchirés par la fureur. Les cheveux épars, arrachés par des gestes violens, s'envoloient dans les airs. Insensibles à la délicatesse de leur sein, les femmes sembloient chercher d'y porter la mort pour mettre fin à leur peine. Dans le temple les voûtes répetoient avec effroi les cruels sons de la douleur extrême. De-là les citoyens, courans en forcenés, retournoient au palais, comme s'ils eussent encore douté de la mort de leur prince. Immobiles en considerant son visage majestueux, qui n'avoit rien perdu de sa douceur, presque rien de sa noblesse, on les voyoit ensuite se jetter en foule sur son cercueil, l'inonder de leurs larmes, ne s'en arracher que par con-

trainte. Des objets si déplorables étoient peu propres à calmer ma désolation. J'avois fui dans mon appartement : Elmedor seul m'y avoit suivi. Tous les deux également consternés, tous les deux frappés comme d'un coup de foudre, nous osions à peine jetter les yeux l'un sur l'autre. Nous gardions un silence qui n'étoit interrompu que par des soupirs profonds, par des sanglots perçans, par des exclamations désolantes.

Mais quelques instans tout au plus furent témoins de la consternation d'Elmedor. Bientôt la fermeté de son ame le rendit superieur aux foibles mouvemens de la nature. O Periphas, me dit-il, quelle est cette désolation qui nous absorbe ! quels sont ces gémissemens que la douleur nous arrache ! si la mort de quelques hommes meritoit d'être pleurée, ce seroit celle

des impies. La religion & l'humanité peuvent nous rendre sensibles aux tourmens affreux qu'ils endurent. Pour les justes, le dernier instant de la vie mortelle est le signal d'une félicité entiere ; il est le principe de la paix inalterable, la source d'une gloire toute divine. Ce n'est point dans un cercueil lugubre que nous devons observer Meloncius. Qu'y verrions-nous, que de vils restes qui souvent lui ont été à charge à lui-même, qui quelquefois lui ont fait appréhender de faire quelque chose d'indigne de sa grande ame? Mais portons les yeux dans le sein de la divinité. C'est-là que ses vertus lui forment une couronne bien plus éclatante que celle de son empire : c'est-là qu'enyvré de délices, immortel comme les Dieux, les regrets que nous cause sa perte, le touchent de pitié. Il déplore ces

idées pueriles qui nous font envisager comme un bien la prolongation des miseres de l'humanité ; qui nous font aujourd'hui verser des larmes pour une mort après laquelle nous devrions soupirer nous-mêmes, pour pouvoir goûter son même bonheur, pour partager la même gloire. Cessons donc, ô Periphas, cessons de nous affliger. Séparez en ce jour du grand Meloncius, peut-être irons-nous demain nous unir à lui? Et quand une multitude d'années nous éloigneroit encore de ce terme, les jours qui les composent, s'écoulant avec la rapidité de l'ombre fugitive, sont pour nous un objet bien puissant de consolation & d'espoir.

Cependant l'assemblée des Grands étoit convoquée pour déliberer sur les dernieres volontés de Meloncius, & pour élire un roi. Déjà réunis dans

la

la grande cour du palais, autour d'une table de marbre; la couronnne, le ſceptre, le livre des loix y furent dépoſés. Le peuple rempliſſoit les avenues, il demandoit à haute voix qu'on fît regner ſur eux le prince déſigné par Meloncius. Les troupes revêtues de leurs armes rangées en ordre de bataille, attendoient de ſavoir quel maître elles auroient à ſervir.

Les grands déliberoient, le plus ancien alloit aux opinions, les cris du peuple redoublerent, ils ſembloient m'avertir que le choix de Meloncius alloit être confirmé.

Elmedor arrêta les yeux ſur moi. Après m'avoir obſervé quelques inſtans: Vous entendez ces cris, me dit-il, vous entendez ce peuple vous demander pour ſon roi. Quel eſt votre eſſein? ſi la couronne de Délos vous

eſt offerte, conſentirez-vous à l'accepter? ô Periphas! comptez-vous aſſez ſur vous-même pour oſer vous charger d'auſſi bonne heure d'un tel fardeau?

J'éludai la queſtion de mon gouverneur: Eh! Elmedor, lui dis-je, laiſſez-moi pleurer un prince qui a tant merité de mon cœur. Dans ces premiers momens, quelle autre idée pourroit m'occuper? cette haute vertu, qui déjà vous rend inſenſible à la perte de Meloncius, les Dieux ne l'ont point encore gravée dans mon ame. Pour moi, à qui les Parques cruelles arrachent l'objet d'une amitié tendre, il n'eſt d'autre ſoin, d'autre douceur que les larmes.

Tel fut mon prétexte pour m'épargner l'aveu d'un ſentiment tout contraire à celui d'Elmedor. Sa ſageſſe me ſembloit alors mal-entendue,

je la regardois comme ennemie de ma gloire, & dans mon cœur je me proposois bien de ne me défendre que légerement de l'honneur qu'on me préparoit. Ah! que les droits de la domination ont de charmes pour ceux même qui connoissent ses incommodités & ses dangers! Avec combien plus de séduction n'agissent-ils pas sur un jeune cœur, qui ne sait encore envisager que l'éclat de la réputation & la gloire du sceptre!

L'incertitude du choix tenoit encore les esprirs en suspens. Tout-à-coup on découvrit sur la mer une troupe de Géans monstrueux, qui, pleins de rage & de fureur s'avançoient en poussant des cris terribles. L'acier de leurs armes reluisantes s'élevoit au-dessus du rivage, le disputoit en hauteur aux pins & aux peupliers respectés par les tems. Parmi

cette troupe plusieurs supportoient des rochers d'une grosseur prodigieuse : du milieu de leur front ménaçant sortoit un œil horrible & enflâmé : tous ensemble d'un pas ferme & précipité marchoient au milieu des flots qui se brisoient à peine au-dessus de leur poitrine. C'étoient les Cyclopes, forgerons audacieux des foudres de Jupiter.

A leur aspect : Que vois-je ! m'écriai-je ; quelle est cette irruption ! les Dieux sont-ils irrités contre nous ? Quelque crime a-t-il été commis par les Déliens ? Ou bien, est-ce ici le châtiment de la témerité qui m'a conduit à l'antre de l'Envie ? O Elmedor, parlez, répondez-moi. Faut-il combattre ? faut-il vendre cher notre vie ? mais qui de nous pourra lutter un seul instant contre aucun de ces Géans formidables ? le plus grand courage

ne s'efforcera-t-il pas envain de repousser leurs coups ? allons donc, allons à une mort assurée, puisque la colere du ciel nous poursuit. O Dieux ! ma mort est peu de chose, mais du moins sauvez les jours précieux d'Elmedor.

Est-ce ainsi, repartit-il, que la confiance vous abandonne ? quel est ce courage intrépide dont vous aimez à vous parer ? où est la piété solide, qui jamais ne désespere du secours des Dieux protecteurs ? le trouble que vous éprouvez, la foible humanité l'inspire : la vertu, la religion furent toujours en triompher. Oui, c'est votre tête que le danger menace ; les Géans que vous voyez, sont les compagnons de Vulcain. Par les ordres de l'époux difforme de Venus, ils ont quitté les forges de Lemnos pour venir vous donner la mort.

Jaloux de l'honneur que le ciel vous destine, quand à la gloire de l'immortalité, vous joindrez celle de porter sans cesse sous la forme d'un Aigle, à la droite de Jupiter son pere, la foudre que lui-même, quoique son propre fils, est réduit à forger; aigri de nouveau par la divinité que vous avez bravée dans son antre, Vulcain, en terminant vos jours, se propose de détourner un triomphe que le destin ne vous annonce que comme devant être le prix des grandes actions de votre regne. Mais dans le peril imminent oubliez-vous quel est le Dieu qui vous protége? l'étendue de sa puissance ne vous est-elle point assez prouvée? ses oracles en votre faveur ne sont-ils pas assez magnifiques?

En parlant ainsi, Elmedor fut saisi d'un enthousiasme tout divin. Dieu de Delphes! s'écria-t-il, Dieu de

Défos ! c'eſt ici le jour de ſignaler votre puiſſance. Verrez-vous vos ennemis violer impunément l'aſyle que votre protection rend ſacré ? vengez la vertu outragée, ſauvez vos adorateurs : que les miniſtres audacieux des feux terreſtres ſoient conſumés par les flâmes céleſtes qui vous entourent.

Il dit : & au même inſtant, nous fûmes entourés l'un & l'autre d'une nuée au travers de laquelle nous voyions tout ce qui ſe paſſoit ſans pouvoir être apperçus. Elle étoit toute ſemblable à celle dont le maître du tonnerre entouroit la belle Egine, pour brûler ſans témoins dans ſes bras. Déjà les Géans s'étoient emparés des portes du palais. A leur approche, elles avoient frémi ſur leurs gonds antiques. Du ton le plus abſolu ils demandoient qu'on livrât en leurs

mains deux citoyens de Delphes abordés à Délos depuis quelques mois. Envain les Déliens, par des paroles pleines de douceur & de respect, tâchoient d'adoucir la ferocité des Cyclopes; ces barbares n'y répondoient qu'en les accusant de rebellion aux ordres de Vulcain : ils menaçoient de consumer par les flâmes les citoyens & l'isle entiere, si l'on ajoutoit la moindre résistance.

Les Déliens nous crurent coupables de quelque crime contre les Dieux : consternés & tremblans, ils se disposoient à obéir. Leurs soupçons & leur frayeur m'indignerent; je me dégageai de la nuée qui m'enveloppoit, & ayant élevé ma voix : Cyclopes farouches ! m'écriai-je, quelle vengeance avez-vous à tirer du descendant de Cécrops ? De quel droit prétendez-vous user ici de vio-

lence ? Si vous êtes les miniſtres d'un Dieu, ſongés que la lâcheté ne doit point habiter dans votre cœur. Il ſied mal d'oppoſer à un jeune homme, une multitude ſi formidable. Laiſſez les Déliens en paix ; reſpectez un ſéjour conſacré par la naiſſance du Dieu de la lumiere, & par les vertus des peuples dévoués à ſon culte. Quels ſont vos deſſeins ? eſt-ce à ma liberté que vous voulez attenter ? ſachez qu'étant né libre, qu'étant iſſu d'un ſang royal, je ne dois rendre les armes qu'avec la vie. Tournez donc tous vos coups contre moi, ou bien ſi vous ſavez vous refuſer à une telle infamie, j'offre à chacun de vous ſucceſſivement le combat. Que le plus brave entre le premier en lice.

La fierté de ces paroles, l'audace de mon défi ranimerent les Déliens. Les troupes, comme ſi elles m'euſſent

déjà reconnu pour leur prince, vinrent d'elles-mêmes se ranger autour de moi. Leurs boucliers se serroient les uns contre les autres; la pointe de leurs lances faisoit face à l'ennemi. Je me vis ainsi dans un instant, défendu par un mur impénétrable d'acier.

Cet appareil de combat déconcerta les Cyclopes. Ce n'est pas qu'on apperçût sur leur visage aucun signe de crainte; mais la fermeté que je montrois, les mouvemens excités par mon discours sembloient embarrasser les forgerons de Lemnos. Tandis que ceux-ci frémissans d'une nouvelle rage, se consultoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, mille & mille traits de feu partis du char du soleil, vinrent tout-à-coup les foudroyer. Poursuivis par la main d'Apollon, ils sentirent la puissance invincible

qui les repoussoit. Dans le même état que les enfans de la terre, lorsque Jupiter rouloit sur eux les montagnes qu'ils avoient entassées, les Cyclopes furent saisis d'effroi : ils se précipitoient les uns sur les autres ; ils s'élançoient tumultueusement dans la mer ; ils reprirent à la hâte la route de Lemnos. Dans leur fuite, ils sembloient vouloir, par leurs cris, ébranler les montagnes, semer l'alarme dans l'univers entier : mais chacun de ces cris répandoit la joie dans mon cœur, les Déliens en étoient comblés. Quel nouveau droit à leur couronne ne me donnoit pas ce prodige?

Elmedor mieux instruit des ordres du destin, savoit que je ne devois point regner à Délos. Pour me faire sortir de cette isle, il profita du moment de la fuite des Cyclopes. Puisque vous avez, me dit-il, annoncé

tant de courage, ne laiſſez pas échapper l'occaſion d'en donner une preuve éclatante. Courons à la pourſuite de vos ennemis ; allez leur faire reſſentir que ſi le pouvoir divin ne les avoit pas dompté, vos traits auroient pu les abattre.

Autoriſé par ce conſeil, je volai vers le rivage. Un petit navire garni de quelques rameurs s'offrit à mes yeux : j'y montai à la tête de quelques-uns des gens que j'avois pris à Delphes pour former mon cortége. Elmedor lui-même voulut m'accompagner. Nous gagnons la mer à force de rames ; mais loin de courir ſur les Cyclopes, on tint, ſelon les ordres ſecret d'Elmedor, la route de Lycie. Je m'apperçus enfin de la ſurpriſe. Auſſitôt aux mouvemens de ſatisfaction que j'éprouvois ſuccéderent les ſombres inquiétudes d'une triſteſſe profonde. La

terre de Délos fuyoit derriere nous. Les montagnes s'applanissoient à nos yeux, elles nous sembloient s'engloutir dans l'onde écumante. Combien d'idées fâcheuses s'emparerent alors de mon esprit ! Privé de la couronne que je m'étois flatté d'obtenir ; privé de la gloire que je comptois remporter sur mes ennemis ; jouet de ma confiance & de mon espoir ; je n'avois pas même à ma suite les gens nécessaires à mon service, à peine y avoit-il dans le navire des provisions pour le jour : mon ame fut dévorée d'un dépit inquiet, trop vif pour qu'il ne se peignît pas sur mon visage.

Elmedor remarqua ce trouble ; depuis long-tems il avoit appris à lire dans mes yeux les passions les plus secrettes de mon cœur. Hélas ! me dit-il, que vous êtes injuste ! qu'il y a de dureté dans votre ame ! que

vous êtes foible contre vos passions! avouez-le, ô Periphas! vous vous occupez bien peu du prodige signalé qui vient de sauver nos jours. La piété fuit loin de vous avec le danger. O honte! ô confusion! ô ingratitude énorme! Tel est le caractere du commun des hommes. Tel est surtout le vice familier des grands. Ont-ils besoin d'un service, tout est mis en œuvre pour l'obtenir; leur est-il accordé, l'oubli en est la récompense. Enyvrés de l'idée qui leur persuade que tout est fait pour les servir; cette idée fonde leur ingratitude, les rend insatiables dans leurs desirs; & c'est alors que, si l'impatience de les servir de nouveau, ou l'injustice de leurs prétentions s'opposent au succès de leurs projets, ils craignent peu de pousser l'ingratitude à son comble. Un premier bienfait, quoiqu'essen-

tiel, n'est plus compté pour rien; le murmure éclate contre le bienfaiteur, les dispositions même à devenir son ennemi ne sont point étouffées. O Periphas! ne rougissez-vous pas d'en nourrir de semblables dans votre cœur? qu'exigez-vous dans un jour dont tous les instans devroient être marqués par la plus singuliere gratitude? Est-ce que vous n'êtes point satisfait de la protection d'Apollon, parce qu'il ne vous éleve point au trône de Délos? mais est-il en son pouvoir de renverser l'ordre immuable établi par le destin suprême? Cet ordre imprimé avant le principe des siécles, pour maintenir l'harmonie des cieux & de la terre, pourroit-il le détruire? & quand cette puissance seroit en lui, quels sont ses devoirs envers vous? quel motif vous dispense de la reconnoissance éternelle du pro-

dige qu'il vient d'operer avec tant d'éclat ? Impétueux jeune homme ! vous voulez gouverner des peuples, & vous ignorez encore l'étendue des devoirs de la simple créature ; & vous ne savez pas mettre un frein à la fureur de vos passions.

O Elmedor, lui répondis-je, je suis coupable, je suis ingrat, je le sens avec regret. Oui, je me rends aux conseils de votre sagesse. Que je sois privé de la couronne de Délos : je suis tout prêt à m'en consoler, puisque l'ordre du destin m'est contraire. Mais, qu'il me seroit agréable de vous faire consentir à rendre les derniers devoirs à un roi dont la mémoire m'est si précieuse ! Du moins si nous retournions au port de Délos, nous y reprendrions notre vaisseau, les gens nécessaires à la manœuvre & au service, nous ferions des pro-

visions pour le trajet. A peine avons-nous quelques gâteaux endurcis, nous sommes sans suite, sans cortége, nous n'avons aucun présent à faire aux Lyciens. Vous le savez, Elmedor, l'humiliation est la compagne inséparable de l'indigence ; la médiocrité même n'est pas toujours honorée. Ce n'est point à la vertu que s'adressent les hommages, elle n'est appréciée que par le faste qui l'entoure, on ne la connoît point hors de l'éclat. Quel spectacle allons-nous offrir aux habitans de la Lycie ?

Les voilà, répliqua Elmedor, ces prétextes spécieux, alimens féconds des passions toujours ingenieuses. Dissimulez-vous un peu moins à vous-même vos propres sentimens. Expliquez-vous à moi avec plus de sincerité. Dites plutôt : le sceptre m'attend dans un lieu où la défaite des

Géans nous fait regarder sans doute l'un & l'autre comme des hommes divins. Ce n'est plus là votre motif, dites-vous, mais la honte de paroître sans pompe en Lycie. Puisse cette honte servir d'aiguillon à vos vertus! elle ne sera plus dans votre cœur, quand il se sera signalé par de hautes actions. Un grand nom acquis par le merite personnel donne le droit de fouler à ses pieds l'opulence & l'orgueil. Un éclat étranger ne paroît essentiel que lorsqu'on n'en tire point assez de soi-même. Pour moi, j'appréhende peu pour vous ces humiliations qui vous effrayent. Dans un mortel que l'adversité n'a point éprouvé, elles corrigent ce qu'il a de vain & de fougueux. Il est même un autre avantage à en esperer, c'est celui de mieux connoître les hommes. Quand un certain faste n'en impose pas à leurs

yeux, ils se mettent peu en peine de dissimuler leurs passions, ils savent peu se contraindre. Peut-être, ô Periphas! vous allarmez-vous à plus juste titre de la disette des vivres. Mais il est bon d'avoir quelquefois essuyé des épreuves rudes. On n'est point consommé en experience, quand on n'a point souffert: une prosperité constante rend incapable d'exceller dans les grandes vertus. Un jour vous seront adressées les plaintes d'une multitude de familles gémissantes, opprimées par la calamité, entourées des horreurs de la faim, & de la nudité. Alors rappellez-vous que la fortune réduit quelquefois des princes nés pour le trône à manquer de subsistance. De ce souvenir bien refléchi, naîtra l'ardeur à soulager les maux des peuples: il vous rendra industrieux à faire leur bonheur. A la vérité, j'ap-

prouve cet autre ſujet d'inquiétude qui vous peint l'abandon des gens attachés à notre ſervice. Ce ſentiment eſt dans l'humanité. Il eſt digne de vous, il annonce le grand prince, mais raſſurez-vous ſur leur ſort. Ils ſont chez nos amis. Dès notre arrivée en Lycie, nous leur enverrons des ordres pour qu'ils s'y rendent eux-mêmes, nous les récompenſerons auſſi, s'ils ont ſouffert de notre abſence.

Ainſi Elmedor donnoit-il ſes ſoins à ſoutenir mon courage contre les divers maux que j'endurois pendant cette navigation pénible. Toujours quelque nouveau trait de ſa ſageſſe s'appliquoit à raffermir mon ame : ſon exemple, la ſérénité de ſon viſage, me rappelloient à la vertu du héros. Ah ! qu'un ami ſage eſt une reſſource bien précieuſe, ſur-tout lorſque la fortune nous eſt contraire, ou que le torrent des paſſions nous entraîne.

LIVRE QUATRIÉME.

LA terre nous parut enfin renaître du sein de la mer. Sur le mont escarpé de Sydime s'offroit la ville de Patarre, capitale de la Lycie. Échappés des hazards que nous venions de courir, nous entrâmes dans le port.

A Patarre s'éleve au-dessus de tous les autres édifices le temple d'Apollon. Autrefois il y résidoit en personne. A présent ce Dieu y rend ses oracles par la bouche des ministres consacrés à ses autels. Près du temple est le séjour auguste de Membrox roi de Lycie. Déjà la renommée avoit porté jusqu'à moi le recit des malheurs qui désoloient ce royaume. En y arrivant je brûlai du desir d'en juger par moi-même. Mon rang

m'annonçoit. La dignité de mon gouverneur le rendoit recommandable. L'un & l'autre sans introducteur nous fûmes nous présenter aux pieds du trône. Elmedor exposa le motif de nos voyages. La noblesse de son discours nous servit de garant. Le roi nous retint dans son palais. Hélas! son empire étoit sur le penchant de sa ruine.

Zetis, princesse du sang royal, avoit écouté les vœux de Lycophron, dont l'ambition alluma l'amour. Dans le rang trop subalterne fixé par sa naissance, il ne devoit pas s'attendre à pouvoir unir sa destinée avec celle de Zetis. C'étoit néanmoins cet hymen qu'il vouloit tenter par toutes sortes de voyes. Assez hardi pour les entreprendre, il osoit même en tout évenement esperer son impunité du crédit de Zetis, & de

l'empire qu'il avoit acquis sur son cœur. Les faveurs immenses dont le combloit la fortune, se joignoient pour fortifier son audace. La ruse vint encore à son secours. Quels ressorts ne savent pas faire jouer l'ambition & l'amour !

Lycophron fait rassembler sur les frontieres de Lycie, les troupes de brigands qui infestoient les états voisins. Le même confident avec qui il avoit secrettement concerté cette entreprise, se met à leur tête, & se les attache par les moyens les plus propres à déterminer de telles ames. Ces bandes étoient à peine réunies, quand Lycophron le premier s'empressa d'en porter la nouvelle à Membrox, s'offrit à aller combattre ces brigands, & promit de les défaire sans exposer les troupes du roi. Sur cette apparence de courage, & d'amour de

la patrie, tout publia la gloire de Lycophron. Zetis elle-même redoubla d'amour. Le traître comblé des bontés de ſon maître, partit, conduiſant avec lui la plus brave jeuneſſe de Lycie, entraînée par ſon exemple.

Déjà ils pénétroient dans la forêt voiſine des cavernes où les brigands avoient fixé leur retraite. Un homme accourut à leur rencontre; c'étoit Sylvanus chef des brigands; il les aborda! O vous, leur dit-il, qui dans des villes paiſibles, habités ſous des lambris dorés, pourquoi fuir des demeures ſi délicieuſes? pourquoi, par un fer menaçant, venir troubler des lieux où regne l'innocence? nous enviez-vous donc juſqu'aux glands que la terre produit pour notre ſubſiſtance? barbares que vous êtes! apprenez à nous connoître. Hommes

avides de ſang ! nous ne ſommes point tels que vous nous avez dépeints au ſage Membrox. Privés des faveurs dont la fortune couronne les crimes & les baſſeſſes, nous nous contentons ici des fruits que la terre nous offre. Réunis non par des projets ſéditieux, mais par les principes de la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les mortels, telles ſont ici les maximes que nous profeſſons. Le commandement qu'on m'a déferé n'eſt point celui d'un capitaine ſur des ſoldats, c'eſt la ſimple autorité d'un maître ſur ſes diſciples. Je dois cet honneur à la méditation de la loi naturelle où j'ai paſſé ma vie.

Lycophron affectant d'être étonné de ce diſcours, répondit : Quoi ? les habitans de cette forêt ne ſont pas des brigands raſſemblés de toutes les contrées voiſines ? Approchez,

repliqua leur chef, venez en juger vous même. Ces hommes dont vous avez conçu de si horribles soupçons, partageront avec vous, s'il le faut, la simple nourriture que le ciel leur envoye. Eux-mêmes vous garentiront ici contre toute insulte.

En parlant ainsi, Sylvanus engage les Lyciens à avancer dans la forêt; Ils apperçoivent un autel de gazon, au-dessus duquel s'élevoit la statue du Dieu Faune. Sur le pied-d'estal étoient gravées ces inscriptions : *Mortels ! écoutés la voix de la nature qui parle sans cesse à vos cœurs. Toute autre voix est trompeuse, & publie les folles maximes inventées par les hommes ambitieux.* A la suite de cette maxime, on lisoit celle-ci : *La liberté est le plus beau présent des Dieux : l'autorité cesse d'être respectable, quand elle cesse d'être dirigée par la justice.* Ces maxi-

mes étoient suivies de plusieurs autres, dérivées de ces deux premieres, & également captieuses. Sylvanus les ayant fait observer aux Lyciens, les conduisit dans les cavernes de sa troupe. Là ils furent acceuillis aussi bien que le lieu pouvoit le permettre. Le reste du jour fut employé à l'exposition détaillée des maximes qu'on avoit lu sur l'autel du Dieu Faune.

Enfin Lycophron porta la parole aux siens : Amis, leur dit-il, un bruit trompeur nous avoit abusé. Nous croyions avoir à combattre des crimes. L'innocence au contraire s'offre de toutes parts à nos yeux. Elle semble avoir fui le séjour de nos villes pour établir dans ces lieux le siége de son trône. Qu'une partie d'entre vous retourne auprès du roi, vous lui raconterez les choses dont vous avez été les témoins. Pour moi qui

veux m'aſſurer encore plus parfaite-ment de l'innocence de la troupe de Sylvanus, je retiendrai le plus grand nombre de mes compagnons.

Les députés partent, ils arrivent auprès du roi, ils lui rendent un compte fidele de leur voyage. Lycophron lui-même ne tarda pas d'arriver. Il vanta hautement les mœurs des troupes raſſemblées ſur les frontieres, & leurs principes. Dans les vues d'arrêter les progrès des maximes de Sylvanus, Membrox ordonna des diſputes publiques. Ce fut préciſément ce qui accrédita cette vile troupe. Pluſieurs citoyens y prirent un interêt perſonnel. Lycophron avec un art impénétrable ſervoit Sylvanus, & diſpoſoit les peuples en ſa faveur. Bientôt on vit un parti déclaré contre les dogmes principaux de la loi d'Apollon : foible & timide dans ſon berceau, ce parti

ſe fut à peine accru qu'il oſa élever hautement ſes autels.

Envain, on ſe propoſe de ramener des ſujets par la crainte, lorſque des motifs de religion les ſéparent de la croyance commune. La force ouverte, loin de diminuer leur nombre, ou de ralentir leur fureur ne ſert qu'à les accroître. S'il arrive que des ſuccès les ſecondent, leur audace a d'autant moins de bornes, qu'ils croyent les cieux armés en leur faveur. La plus petite troupe devient un corps de gens déterminés. Le prince le plus doux, le plus lent à punir n'eſt plus à leurs yeux qu'un tyran: ils font conſiſter leur gloire à ſecouer le joug de la dépendance. L'interêt commun qu'ils auroient peu enviſagé dans le ſein de la paix & de la patrie, reprend alors ſes droits. Tout leur devient ſacré, tout leur ſemble

héroïque lorſqu'il s'agit de ſe conſerver, & de s'accroître.

Tel ſe montra le parti rebelle de Lycie. S'exilant lui-même des villes pour prévenir le châtiment des loix, il courut groſſir la troupe de Sylvanus. Leur union fut cimentée par les ſermens. Parmi les plus audacieux, & les plus intrépides, on choiſit des chefs, auſquels on convint d'obéir, tant pour la police interieure, que pour les incurſions militaires.

Ce peuple naiſſant toujours en guerre avec le ſouverain dont il avoit ſecoué le joug, toujours occupé à faire des courſes dans la plaine pour pourvoir à ſa ſubſiſtance, ou à repouſſer les troupes que Membrox faiſoit marcher contr'eux ; ce peuple, dis-je, ne laiſſoit pas que de ſe rendre puiſſant. Le nombre des ſoldats augmentoit à proportion des enfans mâ-

les que leur donnoient leurs femmes; & les armes étoient pour ceux-ci les seuls jeux de l'enfance. Les cavernes & les gorges ne purent enfin suffire à un peuple qui se multiplioit tous les jours. Enhardi par ses succès, il ne craignit pas de prendre de nouveaux établissemens.

Le roi fatigué de voir dans le sein de son empire un ennemi déterminé qui triomphoit de ses efforts, résolut de lui faire offrir des propositions de paix. Il eut trop coûté à son ame paternelle de porter contr'eux les grands coups. Quoiqu'ils fussent rebelles, il les regardoit encore comme une portion chere de sa famille, qu'il désiroit de ramener par la clémence. Pourquoi le prix inestimable de cette vertu ne se rend-il point sensible aux hommes qu'obséde une telle phrénésie? Ils parurent accepter sincerement

les conditions pacifiques de Membrox. Ce prince leur cédoit la possession des terres usurpées, en leur imposant les conditions de reconnoître sa souveraineté, de payer le tribut ordinaire, & de terminer toutes cabales.

De cette paix sembloit devoir naître la fin des guerres civiles. Il n'en fut point ainsi; les prestiges de religion enfantent une haine implacable contre quiconque les désavoue: cette haine ne s'efface jamais: elle impose silence à la voix de la raison: celle-ci ne guide plus les esprits, perd tout empire sur les cœurs: le sentiment même de l'humanité s'évanouit: les hommes ne sont plus que des bêtes feroces entraînées par des passions brutales: & comme si le Dieu qu'ils adorent étoit un chef de discorde, de violence, & d'injustice, ils violent pieusement les devoirs les plus sacrés.

Loin de rester paisibles dans leurs possessions, les rebelles s'occupoient sans cesse à grossir leur parti. Sur les esprits foibles, ils faisoient agir l'artifice, & l'illusion; leur bouche armoit la calomnie contre les principaux appuis de la religion du prince. Les disputes se renouvellerent; des disputes ils passerent bientôt aux menaces; & leurs menaces étoient à peine prononcées qu'elles furent suivies d'actes d'hostilité. Le roi parla en maître : on méconnut l'autorité. Fiers de leurs succès précédens, comptans toujours sur le bonheur de leurs armes, ils ne craignirent plus de déclarer à leur prince une guerre ouverte.

La partie n'étoit point égale. Les bataillons nombreux que pouvoit opposer Membrox auroient fait céder toute la fureur des rebelles. Dans

cette occasion, ils crurent devoir balancer par l'avantage d'un poste inabordable, des forces superieures. Déterminés à résister à Membrox, à détruire son armée en détail; ils remonterent dans leurs grottes. Là on les vit de nouveau se maintenir avec le plus grand courage, employer heureusement la ruse dans leurs irruptions, se tirer de par-tout avec succès. Il étoit honteux pour un roi puissant de ne pouvoir réduire une troupe séditieuse qui n'étoit qu'une poignée d'hommes, par comparaison à son armée. L'abus hardi qu'on avoit fait de sa clémence lui persuadoit enfin qu'il faut d'autres voyes pour réduire des rebelles. Leurs progrès rapides lui faisoient encore mieux sentir combien il importe aux rois de bannir de leurs états toute discorde; d'écarter promptement de la société tous ceux

qui commencent à en troubler l'ordre établi.

Le parti de Lycie comptoit sur les ressorts secrets, & puissans que Lycophron & la princesse s'étoient conservés à la cour. Les propres finances du roi, par la diversion qu'avoit autorisée sa négligence, servoient à soutenir les ennemis domestiques. Chaque jour le désordre augmentoit. Chaque jour l'empire étoit exposé à de nouveaux dangers. Il falloit les terminer par un coup décisif. Ce fut avec Elmedor que Membrox en concerta le projet. Ce fut moi qu'on daigna charger de l'exécution.

A la tête des meilleures troupes, je marche aux rebelles. Je bloque leur séjour, je leur coupe tous les chemins par des fossés où je fis détourner les eaux d'un lac intarissable. Toute communication au-dehors leur

étant ainsi fermée ; j'attendis à regler mes mouvemens sur ceux qu'ils feroient eux-mêmes. Ce que j'appréhendois le plus, c'étoit Zetis & Lycophron. Mais il y eut des ordres si précis, & si séveres contre tous les fauteurs des rebelles ; ces ordres furent exécutés avec tant de secret, & tant de vigilance, que le parti quoique puissant fut bientôt dissipé. J'avois prévu les tentatives que pourroient hazarder les assiégés. Ils en firent en effet de très-hardies : ils n'en échouerent pas moins avec beaucoup de perte. Tout espoir en leurs armes s'évanouit loin de leur cœur.

Vaincus par la crainte, divisés par la discorde ; la perspective de l'avenir ne pouvoit s'offrir à eux que sous une image encore plus cruelle ; le ciel, loin de leur être un objet de consolation ne retentissoit que de

leurs blaſphêmes. Toute leur reſſource étoit dans les enfers. Mais que pouvoient les enfers pour leur ſalut ! Ces malheureux eurent enfin recours à ma miſericorde. Je voulus bien leur laiſſer la vie : ce ne fut qu'à condi-dition qu'ils ſortiroient du royaume pour n'y jamais rentrer. Le roi confirma mon jugement ; & ils furent conduits par petites bandes juſqu'au de-là des frontieres de la Lycie. Enſuite il fut rendu un arrêt autentique qui défendit, ſous peine de mort, d'introduire jamais des diſputes ſur aucun point de la religion. Il faut la connoître par les preuves qui l'établiſſent, il eſt toujours dangereux de s'arrêter aux raiſonnemens qui la combattent.

Rentré dans le ſein de la paix, Membrox voulut être inſtruit de l'état de ſes finances. Les frais de la guerre

civile avoient été immenses. Pour prévenir la défection entiere des peuples il avoit fallu contenir par des liberalités ceux qui s'étoient rendus redoutables dans l'interieur du royaume, & au-dehors. Dans l'embarras où se trouvoit le roi pour réparer ses finances, j'osai lui proposer un avis.

O roi! lui dis-je, deux principes agissent imperieusement sur le cœur des Lyciens : l'interêt, & la vanité. Tout prince, tout ministre qui saura faire mouvoir habilement ces deux ressorts, & les faire mouvoir ensemble, exercera sans contredit sur les esprits, & sur les cœurs un empire absolu. Eloignons les coups de rigueur, & d'autorité. Pour les porter ces coups, tous les tems ne sont pas également propres. Dans des jours de calamité, il seroit barbare de ne vouloir connoître que la force. Après

une ſuite de troubles, ſi on n'offre que le fléau, pourra-t-on eſperer de remettre tout dans l'ordre ? les moyens doux me ſemblent les plus certains, & les plus ſages. Dans d'autres circonſtances, il ſeroit néceſſaire d'annoncer l'autorité ; aujourd'hui il importe de redoubler dans le cœur des peuples l'amour du Prince. La Lycie eſt pleine de reſſources. Si nous ſavons les appercevoir, & les employer, elles ſeront infinies : il n'eſt que certaines voyes qui puiſſent faire éprouver cet avantage. Toutes les autres en affoibliſſant inſenſiblement chaque partie de l'état le conduiroient à ſa ruine.

Le premier, le plus important de nos ſoins doit avoir pour objet les finances. Le reméde y étant une fois apporté, l'exemple du prince, la ſageſſe de ſes reglemens, la bonne

police auront bientôt réparé les autres maux. Comment les augmenter ces finances ? par les emprunts : par les impôts : quelle fâcheuſe extrémité ! quels dangers n'entraîne pas leur multitude ! l'inconvénient n'en pourroit être évité que par un ſeul moyen. Ce ſeroit d'ouvrir aux peuples une nouvelle ſource de richeſſes à meſure qu'on impoſe de nouveau. Tel devroit être l'art, tel devroit être le talent des hommes prépoſés à cette adminiſtration. Dans l'état préſent des choſes, attachons nous à tirer parti de l'interêt, & de la vanité, mobiles de la nation. Eſt-il donc impoſſible d'y parvenir ? ne pourroit-on pas même le faire avec avantage, pour le prince, & pour le peuple ?

Dix-huit cent mille ſujets compoſent la Lyçie. Les femmes, les en-

ſans, les pauvres, & les eſclaves peuvent former les deux tiers de ce nombre. Ne comptons pour le tribut que ſur ſix cent mille. Si la perception étoit ſimplifiée, ſi elle étoit faite avec juſtice, quel immenſe revenu n'auroit pas le roi, chacun de ceux-là ne payât-il qu'un talent *. Cependant tous les impôts multipliés que joignent-ils de réel au produit des principaux revenus ? vingt mille talens à peine. Si les preuves en étoient moins conſtantes, on ne pourroit ſe perſuader de cette verité. Malgré les preuves même on eſt toujours prêt à douter. Elles ſont fondées ſur les vices de la perception. Les grands ſeigneurs ſont ménagés, les gens du commun ſont foulés, les deniers royaux ſont uſurpés. Entreprendre de diſſi-

* Le talent Locrien équivaut une piſtole de notre monnoye.

per tant d'abus, ce seroit un ouvrage trop penible, & d'un succès fort incertain.

Considerons plutôt combien il est en Locrie de gens riches ou dans l'aisance, qui par l'établissement d'une perception claire & simple, pourroient suffire à une grande partie des besoins de l'état. Proposons leur des motifs si déterminans du côté de l'interêt, & de la vanité, qu'ils viennent se présenter eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de les rechercher.

Le roi publiera un manifeste préparatoire pour annoncer à ses peuples les dispositions où il est de les soulager des impôts onereux, en laissant subsister toutesfois l'état actuel des principaux revenus. Pour accomplir ce dessein dicté par une tendresse paternelle, le roi annoncera la création d'un ordre, nommé la com-

pagnie des bons citoyens. Cet ordre aura pour chef l'heritier présomptif de la couronne, & sera composé de cinquante mille sujets, distribués en trois classes. La premiere du nombre de mille, dont chacun payera tous les ans trois cent talens : la seconde du nombre de trente mille, dont chacun payera tous les ans soixante-douze talens : la troisiéme du nombre de dix-neuf mille, dont chacun payera tous les ans soixante talens. Dès le jour de la publication de ce manifeste, & durant tout le mois qui suivra, les premiers magistrats de chaque ville recevront la soumission de tous ceux qui s'offriront à s'engager dans quelqu'une des trois classes. Aucun sexe, aucune condition, celle des esclaves exceptée, ne pourront être refusés. Il faudra néanmoins qu'on leur connoif-

sé quelque état ou quelque fortune. Dès-lors & à jamais ces citoyens auront droit de se revêtir de la décoration attribuée à leur classe, & seront exempts de toute imposition. Les payemens se feront par quart dans les mois indiqués : chacun aura soin d'aller payer sa taxe au receveur de la province établi dans la principale ville. De-là les deniers seront adressés directement au trésor du prince. Au garde de ce trésor, ainsi qu'aux receveurs des provinces, on accordera un leger émolument sur chaque somme qu'ils perceevront. Cette régie sera faite ainsi avec équité, & ne pourra point être onereuse. Il reviendra dans les coffres du roi, du produit de la création, plus de trente-deux mille talens, tous frais prélevés.

En promettant à la compagnie l'exemption de tout impôt, on ex-

ceptera celui qu'on leve ſur chaque tête. Un roi fût-il aſſez riche de ſes propres domaines pour être à portée de ſuffire à tous les beſoins de ſon état, il devroit néanmoins impoſer ſur ſes ſujets. Un principe ſage nous apprend qu'il faut par quelque tribut impoſé d'autorité maintenir dans les peuples la marque & le ſouvenir de la dépendance. Ce tribut ſera de dix talens pour chaque membre de la premiere claſſe. On en levera trois ſur chaque membre de la ſeconde. Il n'en ſera perçu que deux ſur chaque membre de la troiſiéme.

Par le même principe, il eſt néceſſaire d'exiger ce tribut de tout le reſte des ſujets. A cette occaſion on fera pour ceux-ci un nouveau tarif; de ſorte que celui qui ne payoit qu'un talent en payera trois, & ainſi des autres à proportion. Cette augmen-

tation n'aigrira point les esprits, puisque cet impôt sera le seul. On exigera même l'exactitude avec sévérité.

A ces nouveaux reglemens, il est possible d'opposer bien des obstacles. Prévenons-les, & tâchons de les détruire. On doit douter, dira-t-on, de l'impression que feroit sur les esprits un semblable manifeste. Par-là même on craindroit de commettre le roi.

Eh! qu'y-a-t-il à appréhender? qu'y-a-t-il à prévoir qu'une impression favorable à tous égards? sous quel aspect le roi s'offriroit-il à ses peuples? sous celui d'un pere affligé de leurs malheurs, occupé du soin d'y remédier. Quand même cet édit n'auroit pas son effet, ce qui ne devroit point être supposé, quels vestiges laisseroit-il dans les cœurs? quel nouveau droit

n'acquerroit pas le roi d'imposer d'autorité, sans qu'on pût s'exhaler en plaintes ameres, & séditieuses? Si nous sommes surchargés, diroit-on, c'est qu'il n'y a pas d'autre maniere de nous traiter : c'est que nous faisons notre malheur nous-mêmes, faute de lumieres & de vertus. Mais pourquoi douter de l'empressement des sujets à former cette compagnie? elle auroit à sa tête l'heritier présomptif de la couronne. Aucun courtisan n'oseroit paroître aux yeux de son maître sans la décoration de citoyen. Personne sans cette marque ne pourroit prétendre à des places d'un certain ordre. Faut-il pour la vanité des motifs plus puissans! ne seroit-elle pas aiguillonée de la maniere la plus sensible? Veut-on encore s'assurer entierement du succès : il dépend de la force du manifeste,

de ses détails, de sa tournure. Qu'on y remarque bien que les contribuans ne seront imposés de leur vie, ni eux, ni leurs terres, qu'ils auront l'avantage d'aller eux-mêmes noblement payer leur taxe sans être exposés à aucun collecteur; que le reste des sujets est réservé pour être imposé au premier besoin : que les membres de la compagnie sont autorisés à résilier les baux qu'ils auroient précédemment passés, & à en faire de nouveaux, ainsi qu'ils aviseront bon; que cette permission leur donne droit d'exiger de leurs receveurs les sommes que ceux-ci payoient précédemment pour les impôts. Qu'on fasse bien observer encore que la protection du roi s'étendra particulierement sur la compagnie, que dans la distribution des graces, on aura égard à eux, & à leur famille.

Quel

Que le roi, dans ce même manifeste, promette solemnellement, d'en donner un nouveau pour ratifier irrévocablement le contenu de celui-ci dans toutes ses parties, dès que le nombre des cinquante mille sera complet; & que les noms des surnumeraires seront publiés à la suite de la liste génerale; & que selon leur date, ils prendront la marque de décoration dès que la mort en fera vacquer; jusqu'au quel tems ils ne seront distingués que par une légere broderie qu'on leur permettra de porter.

Peut-être seroit-il à propos, dans ce manifeste, de rendre encore plus sensible l'interêt que chaque particulier retireroit de cette création. Qu'on y propose, par exemple, un citoyen qui jouit pour toute fortune de deux cent talens perçus du receveur à qui il a confié ses terres. Dès

le jour de sa soumission, le citoyen ayant acquis le droit de résilier ses baux, exige sur les nouveaux à son profit au moins soixante talens de plus que le receveur payoit précédemment pour les impôts. De son côté, le citoyen gagne encore les taxes personnelles, qu'il ne laissoit pas que d'avoir à acquitter, & qui montoient à-peu-près au quart de son revenu de deux cent talens. Ce citoyen peut donc s'engager dans la seconde classe, pour la taxe de soixante-douze talens. Un calcul exact lui démontrera que dès le jour de son engagement, il se trouve plus riche de trente-cinq talens de revenu, qu'il n'étoit auparavant. A cet avantage personnel & incontestable, se joindront la gloire si réelle, le bonheur si délicieux, de concourir à augmenter les revenus de l'état, en soulageant les peuples.

Ces reglemens que nous nous attendons à voir applaudis, ne blesseront-ils pas la justice proportionnelle? hélas! cette justice est-elle bien observée dans la répartition qui subsiste? D'ailleurs est-ce ici précisément une taxe de rigueur! Non sans doute, c'est affaire d'honneur, de zele patriotique, d'interêt personnel. Si les souscripteurs payent dans les premiers tems plus que les autres sujets, du moins sont-ils assurés de ne payer jamais davantage, du moins sçavent-ils que leur taxe n'est point la proye d'un exacteur. Les autres au contraire doivent s'attendre aux impôts à la premiere occasion d'armement, de guerre, ou de tout autre besoin de l'état.

Qu'on n'appréhende pas que les revenus du roi soient mal assurés. La souscription engagera réellement. On ne pourroit cesser de payer sans

être sujet à la contrainte & à l'opprobre. Pour assurer encore mieux le produit des classes, il sera défendu à tout créancier de faire saisir au-delà de la moitié des revenus de quiconque seroit membre de la compagnie. L'autre moitié resteroit toujours libre pour l'acquit de la taxe, & pour la subsistance du citoyen.

Les villes qui ont conservé le droit de s'imposer elles-mêmes, ne pourront trouver leurs priviléges attaqués par ces reglemens. D'ailleurs, il leur sera ordonné de s'assembler pour confirmer les prérogatives accordées par le roi aux cinquante mille; & on ne demandera plus à ces villes que l'évaluation de l'impôt sur chaque tête.

Peut-être remarquera-t-on, que cet établissement prépare une espece de honte à la pauvre noblesse; à ces familles qui ne conservent de l'heritage de leurs peres que des ver-

tus, & une épée? pourquoi ne pas remarquer plutôt, que c'eſt offrir à cette nobleſſe un nouvel aiguillon pour le parti des armes, que c'eſt lui impoſer la néceſſité de meriter la marque diſtinctive des braves officiers; & de ſe parer en attendant de leur uniforme au mépris des vêtemens ſomptueux qui les confondent avec l'obſcur partiſan. Ne ſoyons pas plus arrêtés par l'inconvénient de priver de leur état beaucoup de ſujets employés à la levée des impôts; & d'avoir à indemniſer certains receveurs particuliers. A ceux-ci on attribuera en compenſation le droit d'exiger l'impôt ſur chaque tête. Aux premiers on offrira le rang de volontaire dans un bataillon à leur choix, ou bien quelques arpens de terres incultes dans un canton de la Lycie.

La premiere claſſe ſera particu-

lierement affectée aux ministres des Dieux, aux militaires, à la haute magistrature. Pour distinguer cette classe de la seconde, & la seconde de la troisiéme vous mettrez quelque difference dans la décoration. Malgré cette différence qu'il faut accorder à la vanité, s'il paroissoit vil à quelque grand d'être membre d'une compagnie, à laquelle ses inferieurs peuvent prétendre; punissez-le par vos mépris: il vous auroit dévoilé le caractère de mauvais citoyen. Demandez-lui s'il rougiroit d'être brave, parce que le soldat qu'il commande montreroit un grand courage. Aucun exemple de cette sorte ne s'offrira sans doute dans vos états. Vos revenus augmentés, l'interêt public & personnel assurés, la consommation qui redoublera, le commerce interieur qui revivra, des ressources

infinies qui seront ménagées ; le nom, l'amour de la patrie qui renaîtront ; l'habitude qu'on se formera d'agir par le principe de l'honneur : tant d'avantages réunis seront trop sensibles, & trop précieux pour n'être point embrassés par la nation.

L'exposition de ce plan fut agréable au roi : elle étoit propre à remplir ses vûes débonnaires. On dressa aussitôt un manifeste conformément aux idées que j'avois indiquées. La publication de cet édit fut un sujet d'allégresse génerale. Les peuples me comblerent de bénédictions. Membrox n'étoit pas moins sensible aux services que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Oubliant auprès de moi son rang suprême, il ne me traita plus qu'en ami. Si le destin ne m'eût point appellé en d'autres climats, j'eus pu jouir à la cour de ce roi des

marques de bonté les plus tendres, & d'une foule de graces, qu'il étoit juste de ne point ravir à des sujets qui les avoient bien plus meritées.

De la cour de Patarre nous passâmes à celle d'Ionie : nous abordâmes à la capitale. Vous savez, ô reine ! que Milet, fils d'Apollon, lui donna son nom, en y fondant l'empire monarchique. Les rois ses successeurs avoient transporté leur séjour à Claros. L'heureuse situation de cette ville, le temple & les oracles d'Apollon la rendent célebre dans l'Ionie. Mais à quoi bon les Dieux ont-ils prodigué sous ce climat les richesses & la fécondité ? Ailleurs la fertilité des campagnes est une des sources de la félicité des peuples. Là les terres ne répandent leurs trésors que pour préparer l'infortune des états les plus indépendans de la domination d'Ilius

roi de l'Ionie. Dévoré de la ſoif des conquêtes, ce prince eſt peu ſatisfait d'aſſervir ſous ſon ſceptre de fer les malheureux Ioniens. Il lui faut un plus grand nombre d'eſclaves ; & pour les multiplier, il court ravageant les terres qu'il peut ſurprendre par la ruſe, ou dompter par la force. Son génie eſt vaſte & profond ; ſon corps eſt endurci aux fatigues ; les mouvemens vains d'une fauſſe gloire embrâſent ſon cœur ; il eſt conſommé dans l'art militaire : auſſi habile à former le plan d'un ſiége ou d'une bataille, qu'il eſt brave & attentif à tout dans le fort du combat, quel fléau plus terrible les Dieux ont-ils pu ſuſciter pour châtier les crimes des peuples ! quel ennemi plus cruel de l'humanité, l'enfer peut-il avoir enfanté ! Eh ! qu'importe à Ilius que les frais des guerres déſolent ſon pro-

pre pays ; que le fer ennemi détruise ses sujets les plus fideles ! pourvû qu'assez de bras homicides lui restent dévoués ; pourvû que les arcenaux lui fournissent assez d'armes meurtrieres ; pourvû qu'il ravisse à ses ennemis & les moissons de l'année & l'espoir d'en receuillir dans les suivantes ; pourvû qu'il usurpe le titre du monarque d'un plus grand nombre de provinces, ses idées de gloire lui semblent conduites à leur terme ; il s'admire, il croit meriter de l'être. O principes abominables ! vaine & odieuse gloire ! peignez-en vous-même les traits révoltans, peuple de l'Ionie ! que vos gémissemens & vos calamités nous en fassent la peinture ! ombres plaintives, qui languissés sans sépulture sur les bords empestés du Styx, faites retentir vos cris jusqu'à la reine qui m'ordonne

le récit de vos malheurs ! que les noms tendres de vos femmes & de vos enfans, que leurs propres soupirs frappent nos oreilles attentives ! roulés encore à nos yeux fleuves ensanglantés ; rapportés sur vos ondes frémissantes les membres épars d'une foule d'innocentes victimes de la phrénésie d'Ilius. Villes infortunées, qui sur vos remparts détruits, avez vu arborer les drapeaux sinistres d'Ionie, racontez-nous les maux qui se sont précipités dans votre sein à l'irruption des assiégeans ; ou plutôt redressés vos murs, enchaînez vos portes de fer ; dérobez-nous le spectacle horrible de ces meres immolées sur les cadavres de leurs enfans ; de ces vestales en proye à la brutalité du soldat ; de tous ces sacriléges qui ont souillé les temples des Dieux même....... Ce tableau vous indigne, ô reine !

écartons-le de vos yeux. Mais que vous ſerez peu dédommagée par le portrait de la cour que j'ai encore à vous décrire.

Nous quittâmes les bords de l'Ionie pour faire voile dans l'iſle de l'Archipel ſi fameuſe par la délicateſſe des vins, par la beauté des palmiers, & par le goût exquis des viandes recherchées dans les feſtins ſomptueux. Là regnoit Leucophris *, prince dont l'iſle a porté le nom, & qui tiroit le ſien de ſes ſourcils blonds. Tenez ſon ſucceſſeur a changé le nom de cette iſle, en celui de Tenedos.

En arrivant à cette cour, quelle fut ma ſurpriſe ! j'y vis les hommes parés avec autant d'art que des courtiſannes. Les jeunes gens y étoient

* Voyez l'hiſtoire de Leucophris dans le dictionnaire géographique & hiſtorique de Corneille, à l'article Tenedos.

évaporés ; ils ignoroient la décence du discours, celle même du maintien. Les femmes paroissoient en public le visage dévoilé. La passion éclatoit dans leurs yeux, toutes leurs attitudes annonçoient une certaine langueur qui sembloit s'étudier à peindre la profession infâme des prostituées de Paphos, de Cythere & d'Idalie. Des ministres fainéans & corrompus y étoient entourés de femmes hardies & intriguantes, toujours sûres d'obtenir pour prix de leur art & de leurs charmes, & pour aliment de leur cupidité les graces qu'on refusoit aux services & aux talens. Sequestré dans un château délicieux à la mollesse, également odieux à Thémis & à Mars, Leucophris y étoit toujours enseveli dans les fleurs, ou étendu sur les tapis. Fuyant l'éclat du jour, il attendoit que le soleil fût

prêt à finir sa carriere, avant de se dérober aux bras du sommeil. Alors s'efforçant d'agiter ses paupieres il s'éveilloit à la vapeur des parfums qu'on répandoit autour de lui. Se traînant ensuite languissamment vers un miroir d'acier poli pour y consulter la fraîcheur de son tein, il y dirigeoit encore sa coëffure & faisoit arranger le plus artistement ses cheveux & ses sourcils blonds. Des discours interrompus, des mots prononcés en deux fois, rappelloient les plaisirs dont on s'étoit enyvré durant la nuit précédente : le goût des parures, l'art des officiers des festins, les graces & la légereté des courtisannes qui avoient dansé ; telles étoient les conversations ordinaires de Leucophris & des courtisans. De-là il se rendoit à table sous un berceau de myrte & de roses, où toutes les aventures de

Venus & de Cupidon étoient repré-ſentées par des ſtatues laſcivement animées. Tout autour regnoit un ſo-pha de gazon & de violettes, théâtre d'une foule de chanteuſes & des di-vers acteurs d'une muſique molle & bacchique. Les jeux, les danſes, les amuſemens les plus frivoles, tous les myſteres de la diſſolution effrénée ſuccédoient à ce feſtin, ils ſervoient d'intervalle au ſecond repas qu'on ſervoit à l'heure qui précédoit la premiere du jour.

Telle étoit la regle de vie du prin-ce de Tenedos. Cependant les rênes de l'empire étoient abandonnées à des miniſtres également corrompus. Le ſoin de leurs plaiſirs & d'en four-nir de nouveaux au roi étoient leur unique affaire. Celles de l'état étoient aſſez bien à leur gré entre les mains de quelques ſubalternes.

Si du palais du roi on passoit au temple de Thémis, quelques sénateurs véners ables s'occupoient vainement à résister à la foule des magistrats sans religion, sans mœurs, sans savoir & sans décence. Au centre de la ville, les lieux publics regorgoient d'Ioniens poursuivis par l'ennui. Mauvais citoyens, lorsqu'ils se rassembloient; mauvais peres & mauvais maris, lorsqu'ils rentroient dans leur famille. Des portes de la ville une multitude de miserables regardoient en gémissant des campagnes qui les nourrissoient autrefois, mais qui ne servoient plus désormais qu'à la vanité meurtriere des riches. Ailleurs de vastes plaines incultes s'offroient à des bras vigoureux : le propriétaire ne pouvoit les employer : il s'étoit ruiné pour ses plaisirs; & ses terres restées incultes, ne pouvoient pas

même fournir au tribut. Auſſi les forêts étoient-elles remplies de brigands. Le ſéjour des villes également périlleux ne laiſſoit plus appercevoir de la bonne foi que les déhors trompeurs plus redoutables que le brigandage ouvert.

Tant de déſordres à la fois annonçoient les révolutions les plus terribles : aux yeux des ſages elles ſe préparoient tout naturellement. Leucophris, toujours enſeveli dans la plus profonde molleſſe, n'étoit pas capable de rien prévoir. Les interêts des miniſtres exigeoient qu'on n'arrachât point le bandeau dont étoient aveuglés les yeux du maître. Lui-même ſe jouant de la terre & du ciel, ne connoiſſoit que ſes plaiſirs pendant ſa vie : après elle il n'en craignoit point d'autre. Mais le moment arrivoit où ce roi licentieux alloit reſſentir qu'il

y a des Dieux : ses crimes furent l'instrument de leur vengeance.

Un grand bruit se fit entendre du côté de la mer ; les courtisans & les gardes abandonnoient le palais, le peuple accouroit de toutes parts, un tumulte affreux se répandoit dans les campagnes ; moi-même presque allarmé, je suivis la foule, je perçai jusqu'au centre, j'apperçus Fila, belle-mere de Leucophris, princesse vertueuse, qui sembloit n'avoir rien perdu des charmes vifs & touchans de la jeunesse, quoiqu'elle touchât à son dixiéme lustre ; mais dans ses yeux se peignoient à la fois le trouble, la honte & la fureur. Elle étoit de bout près d'un grand coffre de fer supporté sur quatre roues : elle fit faire silence, & ayant élevé sa voix : Peuple de Leucophris, dit-elle, soyez vous-même les juges d'un crime dont mes

yeux ont été les témoins. Quel châtiment merite un audacieux qui a osé faire violence à sa belle-mere ? Le peuple s'écria : Qu'il soit précipité vif dans la mer. Eh bien ! répliqua la reine, qu'il soit fait ainsi. Tout-à-coup s'élançant la premiere sur le coffre de fer : vengeons les Dieux, ajouta-t-elle, vengeons la vertu outragée. Le peuple par son ordre précipite le coffre avec fureur dans le profond abîme de la mer. Au bruit de sa chute, on eût cru entendre les mugissemens d'une montagne d'eau lorsqu'elle se brise contre la pointe d'un rocher.

A ce bruit Fila se trouble de nouveau. Elle s'adresse au peuple : O citoyens ! leur dit-elle, c'est moi que vous avez vengée ; vous savez tout.... abîmée de douleur après l'outrage de Leucophris, je m'étois écartée

ſur ce rivage, j'y donnois un libre cours à mes larmes; j'y repaſſois avec horreur les excès où ſe livre un cœur apprivoiſé avec l'impudence brutale. Auſſi-tôt à reparu à mes yeux le prince effrené : ſa bouche me répetoit encore le langage d'une amour infâme. Indignée de ce dernier trait d'audace, j'ai ſçû diſſimuler mon reſſentiment pour aſſurer ma vengeance. J'ai feint d'écouter ſa paſſion, j'ai promis de le ſuivre dans le coffre de fer pour nous y derober enſemble aux yeux de ſes ſujets. Il y eſt accouru, j'ai volé, mais c'étoit pour l'arrêter ſous les trois verrouils peſans deſtinés à renfermer les bêtes abatues dans les plaines par les chaſſeurs. Dans le même moment j'ai fait ſemer l'allarme dans la ville, j'ai ordonné qu'on vous convoque ici. Je vous ai expoſé le crime, vous avez

prononcé la peine, elle eſt accomplie ; j'ai dû ce châtiment à ma gloire : vous m'en devez un ſemblable à moi qui vous ai ſurpris pour vous rendre complices de la mort de votre maître. Puiſſe mon ſang appaiſer les Dieux audacieuſement outragés tous les jours par la nation ! Peuple de Leucophris, que tardez-vous à me rendre la ſeconde victime de vos iniquités. Frappez, donnez-moi la mort.

A la fin de ce diſcours, le peuple gardoit encore un ſilence profond. Chacun ſe regardoit de part & d'autre. Perſonne n'oſoit parler le premier. Le plus grand calme regnoit au milieu de cette multitude. La ſurpriſe, l'horreur, l'indéciſion tenoient tout en ſuſpens. Enfin quelques voix s'étant élevées enſemble prononcerent ces paroles : Non, non, ô

Fila ! vous ne mourrez point. Seule au milieu de la corruption & de la licence, vous avez conservé des vertus ; seule vous avez eu pitié des malheurs des peuples, & vous êtes efforcée de les adoucir : seule aussi vous meritez la couronne. Regnez donc sur nous, ô! Fila! regnez. Cette même acclamation courut à l'instant de bouche en bouche. Fila répondit : Moi ! regner ! quoi ? après tant d'horreurs ! ah ! ..... il n'est qu'une mort généreuse qui puisse réparer l'opprobre d'une tache déshonorante. En parlant ainsi, Fila tire le poignard de Leucophris qu'elle avoit tenu caché sous les plis de sa robe : elle l'enfonce dans son sein, & tombe expirante dans les bras de ses femmes qui chercherent envain à la secourir.

Après ces divers spectacles, nous nous empressâmes de fuir ces lieux horribles. Le tems approchoit où

l'on célebre à Delphes les jeux Pythiens. Elmedor m'y ramenoit, & déjà laiſſant la mer derriere nous, nous remontions le Céphiſe, quand notre navire jetté ſur cette côte y a réſiſté aux efforts des rameurs, y eſt devenu immobile. Mon gouverneur étonné, conſulte ſon Dieu : Apollon répond qu'il faut qu'Elmedor ſe ſépare de moi, qu'il me confie au deſtin ſur ce rivage. Elmedor obéit, il m'abandonne dans cette forêt, il remonte dans ſon vaiſſeau qui a repris auſſi-tôt ſa courſe. Délaiſſé de mon ami, livré à la douleur profonde, j'implorois triſtement les Nymphes des bois & des fleuves. Cependant le ſommeil m'a ſurpris dans mon abattement : Morphée lui-même m'eſt apparu en ſonge. Le moment où il a diſparu, a précédé celui où j'ai eu le bonheur, ô reine ! d'accourir à la défenſe de votre perſonne ſacrée.

LIVRE CINQUIÉME.

A La fin de ce récit Ociroé prit la parole : C'eſt donc vous, dit-elle, ô Periphas ! qui vous offrez à moi comme un mortel délaiſſé. Hélas ! je crois bien plutôt voir le divin Apollon veiller ſur vos jours avec la même ardeur dont une mere tendre eſt remplie pour le fruit unique d'une amour paſſionnée. Quoi ? tandis qu'il ſemble que Minerve elle-même ait quitté la droite de Jupiter pour venir répandre ſur vous les tréſors de ſa ſageſſe, vous oſez croire que le deſtin vous traite avec rigueur. Prince ! je mets un plus haut prix aux faveurs des immortels. Les ſuccès vous attendent dès que l'occaſion d'acquerir de la gloire vous conduira dans ſa carriere. L'entrepriſe la plus grande

ne

ne doit vous arrêter par aucun obstacle. Jugez vous-même quelle est aujourd'hui celle qui peut vous rendre plus illustre.

Ce discours ingénieux fit assez connoître à Periphas quelles vûes la reine avoit sur son service. Afin qu'il ne pût s'y méprendre, elle ajouta : Que ne puis-je trouver dans le seul ami qui me reste les qualités que je découvre en vous, ô Periphas! Attamar, il est vrai, m'est bien précieux par son zele & par sa fidélité; son art dans la guerre, l'experience qu'il a des armes, sa valeur en font sans doute un géneral accompli. Mais ce n'est point un capitaine, c'est un négociateur habile qu'il me faut aujourd'hui; & le caractere dur d'Attamar est tout-à-fait éloigné des moyens par lesquels on peut plaire dans une cour. Son humeur brusque, incompatible avec

la souplesse qu'il auroit besoin d'emprunter, ne me rendent cet ami que trop inutile.

Pour interesser encore plus le cœur généreux de Periphas, Ociroé lui raconta les circonstances les plus touchantes de son désastre. Elle peignit Hyperion usurpateur de sa couronne avec les traits barbares qui caractérisoient son regne : Elle le représenta comme l'appui décidé du crime, & le fléau de la vertu. Plus elle s'appercevoit que son récit excitoit l'horreur & l'indignation de Periphas, plus elle s'efforçoit de rendre odieux le tyran de la Locrie, de le peindre impie, de le présenter comme un monstre abominable. Ensuite elle fit un détail plus particulier des révolutions horribles qu'il avoit excitées, des calamités encore plus affreuses qui alloient accabler les Locriens.

Tout ce qu'une princesse habile peut mêler de séduisant dans un tel discours pour s'accommoder au caractere de celui qu'elle veut mettre dans ses interêts, pour faire sentir le prix dont seroit à un prince ambitieux l'amitié d'une reine qui lui devroit sa puissance, Ociroé le mit en usage, & tout l'art dont l'esprit & la délicatesse embellissent un objet engageant par lui-même fut employé auprès de Periphas. Ah ! qui sait mieux que les grands poursuivis par l'infortune remuer les cœurs avec succès ?

Aussi-tôt même empruntant le ton prophétique où l'avoit dressé Chiron le Centaure son pere, & livrée à une espece d'enthousiasme ; Oui, s'écria-t-elle, je le vois ce jour fortuné ; jour que les destins ont marqué pour ma gloire : il s'approche, il n'est pas éloigné ; je vois le bras du jeune des-

cendant du fondateur d'Athenes délivrer les Locriens du tyran qui les accable. Les aſtres dont le cours regle la fortune du monde ſe précipitent pour aſſurer ce grand évenement. Déjà leur accord déſigne une double couronne ſuſpendue ſur nos deux têtes. Les planettes favorables fixent déjà le cercle d'où leurs influences bénignes répandront le bonheur le plus parfait. Hâtons-nous de mettre à profit ces jours précieux par les faveurs que le deſtin nous offre.

Cependant la valeur de Periphas, & l'aventure d'Ociroé occupoient les eſprits à la cour & à la ville. Le roi lui-même, Phocus, ayant quelque peine à croire tout ce qu'on lui racontoit des circonſtances de l'arrivée & du combat de Periphas, députa dès ſon lever un officier à la reine des Locriens pour la complimenter

au nom de la famille royale, & le chargea ſur-tout d'amener vers ſon trône le deſcendant de Cécrops.

Quel beau théâtre ſe prépare aux grands deſſeins du jeune prince ! C'eſt toi perſuaſive Renommée qui le conduis au ſon de ta trompette bruyante ! Tes cent bouches annoncent de concert les vertus de mon héros. Tu le montre à tous les yeux ; tu préviens tous les cœurs. Porté ſur tes aîles rapides, il parcourra bien-tôt une vaſte carriere. Soutiens ton vol hardi, ſoutiens ton ſublime langage.

Periphas ſe rend au palais avec l'officier qui doit l'introduire. Les cours qu'il traverſe ſont remplies de citoyens qui accourent à ſa rencontre. Chacun veut être le premier a le voir. Tous ſe récrient avec joie ſur ſon air noble, ſur la candeur de ſon front, ſur la bonté qui ſe peint

dans son regard. A peine peut-il se faire jour à travers une foule de peuple, dont le mouvement semble imiter le flux & le reflux de l'immense océan. Il arrive enfin dans la chambre du roi. Phocus lui dit : Approchez jeune descendant du plus sage des législateurs ! vous qui faites douter à mes peuples si vous n'êtes pas issu du sang des Dieux ; racontez-moi vos succès. Dois-je croire tous les prodiges qu'on publie de vous à Elatée ?

Grand roi ! répondit Periphas, un triomphe à qui je dois l'honneur d'être admis à votre cour ne sauroit être désavoué. Mais un bonheur trop signalé peut-il faire la gloire d'un mortel qui n'a pu le devoir à lui-même. Mon bras, il est vrai, a immolé ou mis en fuite les sacriléges aggresseurs d'Ociroé. En employant

,,ce bras si foible, les Dieux ont assez marqué qu'ils étoient eux-mêmes les combattans & les vainqueurs. Par le signe le plus certain, ils vous annoncent, ô roi! quel interêt prend le ciel à la reine des Locriens.

Phocus répartit: Votre modestie, ô Periphas! l'honneur que vous rendez aux immortels relevent la haute idée que j'avois conçu de votre personne. Vous m'étiez précieux par votre naissance; vous me le devenez encore davantage par vos vertus. Allez avec le grand officier de ma couronne: qu'il vous décore d'un habit de pourpre; que l'introducteur des princes vous ramene ensuite en pompe vers mon trône. Alors, j'en jure sur ma parole royale, la premiere grace à laquelle vous voudrez prétendre vous sera accordée. A la face de ma cour, je veux prouver com-

bien je diſtingue le merite, combien j'honore les amis des Dieux.

Periphas ſortit avec le grand officier de la couronne : le roi retint avec lui ſes deux miniſtres, Grantor & Cheron. Le département de la guerre & de l'interieur du royaume étoit confié à Grantor. Cheron avoit l'adminiſtration des affaires du dehors. Un génie vaſte & profond, un eſprit aimable & orné ; des connoiſſances étendues, une politique conſommée, une ame noble, habile à ſe poſſéder rendoient Grantor remarquable parmi tous les ſujets de la Phocide. Magnifique ſans oſtentation, protecteur décidé du merite, ferme défenſeur des droits divins, fier appui de l'autorité royale, ſeul contre les courtiſans qui tous jaloux de ſes qualités éminentes & de ſon crédit cabaloient ſans relâche ſa ruine : à ſes

pieds on voyoit se briser les brigues des plus puissans du royaume : il savoit à propos les élever & les abattre : ses conseils étoient dans toute occasion la regle des volontés de son maître. Tel un grand & antique chêne entouré d'arbrisseaux prompts à s'élever, fait jouer sur leur tête ses branches inferieures. Jaloux de conserver sa superiorité, il attire à lui le suc nourricier de ces foibles arbustes ; il les couvre de son ombre ; à peine leur laisse-t-il entrevoir les rayons du soleil, encore ces rayons ne percent-ils jusqu'à eux que par lui. Dans le tems calme on juge de sa force, & on l'admire, dès que le furieux Aquilon gronde, on est encore plus étonné de le voir à peine badiner légerement, tandis que toute la forêt est bouleversée par l'orage.

Quel contraste entre ce ministre

& Chéron son collégue ! essentiellement dissimulé, c'étoit à lui seul, à ses interêts, à son aggrandissement que celui-ci rapportoit ses projets, ses conseils, ses démarches. Attentif à protéger les sujets sur qui il s'attendoit de conserver un empire absolu, il les élevoit par le motif de commander lui-même. Jamais proposa-t-il à Phocus des gens capables de gouverner par leurs propres lumieres, de remplir avec distinction les postes qui leur auroient été confiés. Effrené dans toutes ses passions, la noire jalousie, la cupidité insatiable, l'arrogance extréme le dévoroient également, & pour les assouvir, il étoit toujours prêt de leur tout sacrifier ; il n'avoit pas même craint de commettre l'autorité royale. Sous le prétexte apparent du bien de la république, ou des privilèges de la religion, il violoit

impunément les droits de sa société; les loix divines se tournoient dans ses mains au gré de ses désirs. Les torrens les plus impétueux & les plus vastes font un moindre ravage dans les plaines ensemencées que Cheron en a causé dans le sein de sa patrie. Un esprit adroit, l'art de flatter le prince, & quelque intime favori lui servoient seuls d'appui. Le fléau des peuples; il savoit cependant n'être point l'objet de leur haine, car affectant de mépriser les Dieux, il soufloit audacieusement le plus noir poison de l'impiété; & le peuple toujours aussi brute dans ses désirs, qu'insensé dans ses jugemens adore le bras le plus cruel, lorsqu'il lui trace une route vers la dissolution du cœur & de l'esprit.

Tels étoient les deux ministres que consultoit Phocus sur le grade qu'il

pourroit accorder à Periphas. Grantor confirma le roi dans ce dessein, il s'exprimoit d'un air satisfait sur les qualités du jeune prince. Il proposoit les divers postes dont on pourroit disposer en sa faveur. Les hommes supérieurs, disoit-il, sont de tous les pays. Heureux le prince qui sait se les attacher ! heureux l'état dont l'étranger avec du merite & de grands talens peut compter de faire sa patrie. Un tel état est toujours sûr d'attirer à lui les ressources les plus précieuses des autres empires.

Cheron interrompit ce discours. Le plaisir qu'il trouvoit à contredire Grantor lui fournissoit toujours des moyens subtils. Quelle maxime, dit-il, veut introduire Grantor ? en ignore-il le danger ? que fera-t-il en accordant aux étrangers les premiers postes dans ce royaume ? Hélas! il

souffléra le cruel poison de l'envie dans le cœur des sujets. Quelque habile que soit l'étranger qu'on élevera en grades, ses projets les plus sages échoueront presque toujours, parce que toujours la ligue des grands de la nation se réunira pour le perdre. Les places que ceux-ci se fussent efforcés d'obtenir par le merite, ils ne les rechercheront plus que par la brigue & par la cabale. D'un état paisible, rempli d'émulation & d'honneur, on fera un pays discordant, plein de factions, une école de traîtres. A peine dans quelques années aurons-nous des hommes médiocres, tant le dégoût aura affoibli les vertus, tant il aura anéanti le travail. Ne diroit-on pas que la Phocide manque de lumieres & de sciences? eh! c'est sur ses mœurs & sur ses lettres que vient se former la jeunesse étrangere.

Quel pays est plus propre à fournir des hommes superieurs dans tous les genres? n'y eût-il chez eux que la passion de plaire à notre grand monarque, l'espoir enchanteur d'en être connu, n'en est-ce pas assez pour voir naître dans chaque canton de cet empire, l'heroïsme, les vertus & les sciences?

Phocus écouta ces deux ministres avec la même tranquillité. Personne dans ses états ne possédoit mieux que lui le grand art d'être impénétrable. Autant le goût de la justice & la bonté naturelle caracterisoient son ame, autant son esprit avoit-il de justesse & d'activité. Il avoit de l'amitié pour Cheron, mais il étoit en garde contre la subtilité de son génie vif, contre son caractere entier. Il craignoit encore ses conseils, parce que jamais ce ministre ne l'entretenoit

d'affaires sans en adoucir les inconvéniens, sans assaisonner son langage d'une adroite flatterie. Grantor au contraire l'emportoit sur son collégue dans le cœur du roi, parce qu'il étoit moins vif, mais plus profond; moins flatteur, mais plus respectueux. Phocus regardoit aussi ce ministre comme étant plus son ami, car si celui-ci exposoit les choses, c'étoit toujours simplement; s'il donnoit un conseil, c'étoit avec modestie; s'il racontoit un évenement fâcheux, il n'en déguisoit point les circonstances; s'il dictoit un arrêt, la texture en étoit noble, grande, relative aux loix fondamentales, mais jamais dure, n'annonçant jamais rien du despotisme. Le roi tourna la tête vers Grantor après le discours de Cheron, il le regarda, & ne parla point.

Le bruit des instrumens ayant an-

noncé le retour de Periphas, Phocus marcha vers la ſalle des cerémonies. Elle étoit conſtruite en forme ovale, ſelon l'uſage adopté par les Phocéens dans leurs bâtimens. Son étendue n'égaloit point celle des temples fameux; par ſes décorations, elle les imitoit en magnificence. Au milieu du plafond peint d'un doux azur, étoient apperçues la figure, les couleurs éblouiſſantes, l'or du ſoleil relevé par les ombres tremblantes qui l'entourent. C'étoit la repréſentation naturelle de la voûte Étherée. En face de vingt croiſées de front taillées en ordre Corinthien, le ſéjour des muſes étoit dépeint avec tous ſes charmes; & le fleuve Permeſſe qui y prend ſa ſource ſembloit ondoyer par l'art du pinceau qui l'avoit tracé. Les neuf déeſſes elles-mêmes y paroiſſoient avec les attributs des dons

qu'elles reçurent de Jupiter leur pere. Au fond de cette salle le trône du roi s'élevoit sur neuf gradins destinés à placer les seigneurs de la cour. A la droite du trône étoit gravé Deucalion premier roi de Phocide. Son image n'avoit d'ornemens & d'attributs, que ceux de Thémis elle-même. On voyoit à la gauche du trône des vaisseaux longs armés en course, des batteaux de pêcheurs, un concours de marchands. Cette gravure mettoit sous les yeux des Phocéens les diverses occupations auxquelles ils étoient destinés par les loix. Sur les frises étoient retracées les horreurs du déluge, Jupiter du haut de l'Olympe maudissant la terre & ses habitans, enflâmant l'horison, lançant le foudre, appellant Eole pour seconder son courroux, & les vents déchaînés bouleversants l'uni-

vers. D'un autre côté c'étoit Neptune irritant la fureur des vagues, soulevant les flots par son trident, confondant les élemens; ensuite Deucalion & Pirrha qui merveilleusement conservés en récompense de leur justice, appaisoient les Dieux, & repeuploient encore plus merveilleusement la terre.

Periphas parut au milieu de l'appareil d'une entrée triomphante. Sous son habit de pourpre ses traits sembloient emprunter un nouvel éclat. Apollon avoit répandu sur son visage quelques traits de sa divinité. Une impression vive gravoit dans tous les cœurs, qu'il étoit né pour des honneurs encore plus éclatans que ceux qu'on lui rendoit. On crut le voir pour la premiere fois. Tel l'incomparable Hercule après avoir merité d'être admis dans le cercle des Dieux, leur parut dans la cerémonie de ses

nôces avec la jeune Hébé rayonnant d'une nouvelle gloire, & réunissant l'image majestueuse des vertus, avec les charmes touchans des graces les plus nobles.

Le roi porta la paroleà Periphas: Les honneurs, dit-il, que je vous accorde sont les mêmes que je fais rendre aux princes de mon sang. Pour vous combler de nouvelles graces, j'attends que votre choix s'annonce. A quoi prétendez-vous dans mon empire? demandez-le en liberté.

Periphas répondit: O Phocus! redevable du rang que j'obtiens dans vos états à une génerosité toute royale, peut-être en partie à votre estime pour le sang qui coule dans mes veines, est-ce à moi de prétendre? me reste-t-il de choix à faire, tandis que tout m'impose d'obéir aveuglément? & quel autre dessein

peut former mon cœur, que celui de meriter la bienveillance qui prévient mes ſervices? mais s'il eſt vrai que fournir à une ame veritablement grande l'occaſion de ſignaler ſes vertus & ſa gloire, c'eſt lui prouver aſſez l'étendue d'un zele vif, du reſpect le plus profond, daignez entendre, ô roi! ce que j'oſerai vous propoſer: en l'écoutant, prenez votre ſageſſe pour conſeil; que votre juſtice décide: Quels ſpectacles touchans n'avez-vous pas ſous vos yeux? une reine détrônée, une reine vertueuſe, une reine ſuppliante, Ociroé aux pieds de votre trône: à vos portes un vil uſurpateur, un tyran, un barbare, un ſacrilége audacieux, Hyperion armant des aſſaſſins contre ſa reine juſques ſous les murs de votre palais, violant ainſi un aſyle ſacré par votre protection & votre autorité: O roi!

en vous rappellant ces objets, vous démêlez assez à quelle grace j'aspire; je n'ai point à vous représenter ce qu'exige votre gloire.

Ces objets, répondit le roi, auroient déjà touché mon ame, si des motifs encore plus forts, n'arrêtoient le cours de mes bienfaits. C'est assez que j'aie donné un asyle à la reine des Locriens. Durant les jours de son regne, elle m'avoit peu disposé à la servir. Sa fierté envers mes ambassadeurs, le refus obstiné d'un tribut que j'avois droit de lever sur ses états, me sont présens encore : & si je n'ai point alors porté le fer dans le sein de son royaume, c'est que j'ai voulu prouver jusqu'à quel point j'étois clément & pacifique; combien m'étoit précieux le sang de mes sujets. Les Dieux m'ont vengé. La reine des Locriens dans ses malheurs a éprouvé de nouveaux

traits de ma clémence ; je n'en ai point d'autres à ajouter. O Periphas! ne cherchez point à dissimuler les torts d'Ociroé. Vouloir excuser l'injure faite à un roi, c'est prendre soin de la graver plus profondément dans sa mémoire.

Pourquoi, répartit Periphas, pourquoi voudrois-je les excuser ces torts? la Grece entiere les connoît. Mais est-il bien tems, grand roi! que votre ame se livre aux transports du ressentiment? parmi tant de malheurs, après la satisfaction que vous font tous les jours pour Ociroé l'état de son anéantissement, l'espoir qui lui reste de vos bontés; au milieu de la vengeance éclatante que les Dieux ont exercé; le souvenir de l'offense ne doit-il pas pour jamais s'éloigner de votre esprit? Hélas! est-on magnanime quand on sert ses amis, ses

créatures, ou des gens utiles? non, ſans doute : c'eſt un devoir qu'on remplit envers les premiers, c'eſt ſoi-même qu'on recherche dans les autres. Etendre ſes bienfaits juſques ſur l'ingrat qu'on méſeſtime : à de pareils traits la magnanimité s'annonce. Ce n'eſt pas qu'à ces traits je prétende reconnoître la reine des Locriens. Un ambaſſadeur trop vain me paroît être bien plus réellement l'auteur des diſcuſſions qui vous ont aigri. Ah! ſi vous eſſayiez aujourd'hui ſur votre ame un glorieux effort; ou plutôt ſi cette ame née dans les vertus, formée par la ſageſſe s'abandonne aux mouvemens naturels de ſa grandeur; bientôt les Locriens délivrés d'un tyran, recevront des loix de la reine qui doit les gouverner : Cet uſurpateur ſaura qu'on ne viole pas impunément un aſyle accordé par le roi de Phocide : Vos

peuples ne verront plus dans leur voisinage le tyran qui pour eux est l'objet d'une horreur constante : les sujets de vos frontieres n'appréhenderont plus d'être exposés à l'incursion d'un brigand, & de se trouver alors dans la cruelle alternative de perdre les biens & la vie, ou de devenir infidéles & parjures : les offenses d'Ocinoé se présenteront à elle dans toute leur étendue : dans son cœur naîtront des regrets cuisans bien plus glorieux pour vous que l'éclat d'une réparation forcée : les choses rentreront dans leur ordre : l'étranger vous devra la paix interieure, votre peuple sa sûreté, une reine infortunée le recouvrement de sa couronne & de sa gloire. Voyez que de biens à la fois produiroit l'oubli d'une injure. Quel sujet d'admiration offrirez-vous à l'univers entier ? quel exemple à tous

tous les rois du monde? quel spectacle pour les Dieux?

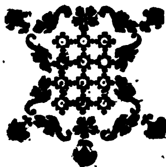
Ce qu'opere un baume doux & spécifique sur une playe enflâmée, le discours de Periphas l'opera sur le cœur du roi. D'abord Phocus n'avoit pu dissimuler son mécontentement; ses yeux même avoient semblé se couvrir de nuages, & se derober sous des sourcils froncés. Mais insensiblement la serenité reparut, il écouta avec complaisance, son ame fut ébranlée, l'affection & la bonté se peignirent sur son front. Tels les sons de la lyre d'Orphée suspendoient le cours des fleuves rapides, l'haleine des vents impétueux, & les doux accens partoient sans cesse de son instrument divin. Par un art aussi puissant Phocus étant vaincu, répondit au jeune prince:

Mon amitié pour vous, ô Periphas!

me détermine. J'aimois la vertu; vous me la faites aimer encore davantage. Jouissez vous-même du plaisir d'annoncer le bienfait dont vous êtes l'auteur. Allez assurer la reine des Locriens que vous m'avez rendu l'ennemi de l'usurpateur de sa couronne.

Periphas vola vers Ociroé; il l'instruisit de ses succès. Heureuse situation! l'est-elle plus pour la reine? l'est-elle plus pour le prince? si la joye d'Ociroé est entiere, le plaisir de Periphas est bien plus délicat; jouir d'un bienfait, qui de l'anéantissement mene au plus haut degré de la gloire, c'est une satisfaction bien grande. Etre l'auteur de ce bienfait, quand on épargne sur-tout à celui qui aspire, les soins penibles de prier, c'est un bonheur incomparable. La douceur n'en peut être parfaitement sensible qu'aux ames où regne une égale grandeur,

Ces divers sentimens occupoient la reine & Periphas ; l'un & l'autre s'empressoienth à l'envi d'en exprimer le langage. Ils se consulterent ensuite sur tout ce qu'exigeoit de leur sagesse l'objet de leur entreprise. On disposa les articles les plus propres à faire goûter le traité que la reine des Locriens avoit à conclurre avec Phocus. Alors appellée à la cour par les devoirs les plus sacrés, elle fut les remplir auprès du roi.



LIVRE SIXIÉME.

PHOCUS ayant reçu d'Ociroé des marques de reconnoiſſance fit aſſembler ſon conſeil pour déliberer ſur un traité avec la reine. Periphas y fut admis en qualité de miniſtre d'Ociroé. D'abord il propoſoit tout ſimplement une mutuelle alliance. Phocus & Grantor l'acceptoient ſans difficulté. Tous les autres membres du conſeil ſe plurent à forger des monſtres pour éloigner ce deſſein ; les avis les plus oppoſés s'élevoient de toutes parts. Les uns diſoient que la brigue qui avoit détrôné Ociroé étoit ſecrettement appuyée de quelques princes voiſins pluſieurs fois offenſés par les hauteurs de cette reine ; ils prétendoient qu'en ſe chargeant de ſoutenir ſes droits, on alloit s'attirer ſur les bras

chacun des princes mécontens. D'autres affectoient de croire que la reine des Locriens ayant d'abord été reçue fierement dans la Phocide, auroit plus à cœur de venger les mépris de ses prieres, que de reconnoître les services qu'on lui auroit rendu : & pour appuyer leur opinion ils insistoient sur l'audace avec laquelle cette reine avoit refusé le tribut dû à la Phocide. Cheron fortifiant ces divers avis par de nouveaux raisonnemens, fit ensuite un pompeux discours sur la politique des princes de la Grece. Il en concluoit adroitement qu'il falloit bien se garder d'entreprendre une guerre ouverte, mais que le roi pour remplir la parole qu'il avoit engagée à Periphas pourroit user de voyes de négociation envers les princes mécontens de la reine, & que s'il arrivoit qu'on les déterminât à armer contre

Hyperion, la Phocide se joindroit aussi comme auxiliaire.

Grantor écoutoit tout avec attention : perçant au travers du voile de la dissimulation des uns, démêlant la futalité du raisonnement des autres, il les combattit ouvertement, réfuta sur-tout comme injurieux à tous les princes grecs le soupçon de leur ligue avec Hyperion. Il représenta au roi qu'il avoit non-seulement à se rappeller sa parole en faveur d'Ociroé ; mais qu'il y alloit de sa gloire de châtier l'attentat d'Hyperion, puisque le dernier crime commis dans la Phocide par les ordres du tyran, étoit un outrage sanglant contre le prince qui la gouvernoit, imposoit à la nation entiere le devoir de réprimer avec éclat une telle audace. Il ajouta que pour assurer au roi l'indemnité de la guerre qu'il auroit soutenu, &

celle du tribut qui depuis quelques années n'avoit point été perçu; les troupes Phocéennes garderoient la Locrie, jusqu'à ce que la reine eût satisfait à ces divers objets, & qu'alors elle ratifieroit aussi avec les principaux de sa nation la promesse d'être à l'avenir fidelle au tribut. Il finit en disant que Periphas seroit établi gouverneur géneral de la Locrie, qu'en cette qualité il seroit garant du traité; qu'à la mort de la reine, trop avancée en âge pour laisser des enfans, il passeroit du gouvernement géneral au trône, & que ces dernieres conditions seroient également ratifiées en leur tems par Oeiroé, & par sa nation avant qu'on retirât les troupes Phocéennes qui auroient reconquis la Locrie à sa reine. Grantor prononça ce discours avec tant de force, l'appuya sur des motifs si soli-

des, que tous les conseillers céderent à son avis, tous rentrerent dans le silence. Tel l'impétueux Borée, dès que son antre est entr'ouvert par son Dieu, se répand de toutes parts, met en fuite les nuages rassemblés par le vent mal-sain du midi, rend au ciel la serenité, dissipe de la terre les vapeurs pestilencielles qu'elle a produit, donne aux mortels la santé, la vigueur & la joye.

Sur l'avis de Grantor, Phocus n'hésita point. C'est ce dernier conseil, dit-il, à Periphas qui doit être la regle du traité. J'avois dans cette occasion trois objets à concilier, la dignité de ma couronne, les interêts de mon empire, votre propre gloire. Tous les trois sont remplis par le dernier plan qu'on me propose. Je suis prêt d'y souscrire.

O roi! répondit Periphas, les hon-

neurs dont vous me comblés, l'avantage de négocier une entreprise aussi grande, l'esperance d'aller avec vos troupes partager des lauriers : voilà de quoi suffire assez à ma gloire. Souffrez donc que je refuse le gouvernement de la Locrie, que je craigne encore davantage d'imposer à Ociroé la loi fiere de me reconnoître dès à présent pour heritier de sa couronne. A ces conditions j'aurois agi bien plus pour moi, que pour elle, je deviendrois le tyran de la reine, j'aurois trahi la qualité de son ministre, & encore plus celle de son ami. Des conditions plus dignes de vous & de la reine semblent se présenter à moi. Donnez une armée à Ociroé, & les subsides nécessaires. Que cette armée chasse Hyperion & les chefs de sa ligue, ou qu'elle les extermine. Qu'elle conduise Ociroé dans sa capi-

tale, la rétabliſſe ſur ſon trône; la faſſe reconnoître de nouveau à ſa nation. Alors dégagez la Locrie du tribut que vous avez dû percevoir, & que vous pourriez encore lever. N'exigez point que la reine reſtitue les dépenſes que vous aurez faites. Cette condition quoique très-juſte lui ſeroit trop penible après les malheurs qu'elle a eſſuyés. Pour prix de tant de graces Ociroé déclarera qu'à ſa mort elle prétend que ſa couronne ſoit réunie avec celle de la Phocide, que ſes ſujets deviennent les vôtres, que toute l'étendue de ſon empire vous appartienne. Nous ferons ratifier le traité par les principaux de la nation. Pour certitude de leur foi on vous donnera des otages qualifiés, on conſentira qu'il y ait garniſon Phocéenne dans la ville de Locrie qui confine à votre royaume. Enſuite vous

rappellerez votre armée, & vous souffrirez que la reine des Locriens gouverne elle-même ses peuples. C'est ainsi, ajouta Periphas, qu'en donnant au bienfait la plus vaste étendue, vous en redoublerez le prix par la grandeur que vous mettrez dans la maniere de le rendre.

Tels furent les articles dont on convint au conseil. Periphas fut en rendre compte à Ociroé, la ramena au palais du roi qui la conduisit vers l'autel d'Apollon pour y jurer ensemble l'alliance inviolable qui devoit désormais regner entr'eux.

Déja le sacrificateur avoit attaché sur l'autel une genisse blanche dont les cornes dorées étoient embellies d'une couronne de fleurs. Bien-tôt le glaive sacré fit ruisseler le sang de la victime dans un bassin précieux; du premier coup elle s'agite, & mugit

sant horriblement on la voit s'i
contre le bras du *sacrificateur. M*
tête languissante s'affoiblit & se
che: elle perd le mouvement & la

Cependant Phocus & la
avoient juré d'être fideles à leur
ils en avoient pris à témoin le
Apollon, Saturne le pere des *D*
& toutes les divinités infernales
plus terribles imprécations av
été prononcées contre celui d'ent
ou de leurs sujets qui violeroit
étroite alliance. Ils attendoient
cle du sacrificateur occupé à con
l'avenir sur les entrailles fumant
la victime. Tout-à-coup un
sourd se fit entendre, tel que
des vagues de la mer lorsqu'un
léger trouble son calme : insen
ment le bruit augmente, *de gr*
éclats retentissent. La voûte en
ébranlée: une colonne de feu se

cipite ſur l'autel. Le ſacrificateur lui-même eſt reſplendiſſant de lumiere: il ſe ſent tranſporté à quelques coudées au-deſſus de l'autel : de-là ſa voix ſe fait entendre : Quelle gloire! s'écria-t-il, quelle grandeur! ô Periphas! ſous quel aſtre as-tu vu le jour? ce n'eſt que ſous tes coups qu'Hyperion doit tomber....... Heureux les ſujets ſur qui regnera le deſcendant de Cécrops. Mais... quoi? Jupiter lui-même ſera jaloux de..... Ah! ne revelons pas ce myſtere..... Que prévois-je encore? Periphas honoré de l'immortalité! Periphas le compagnon inſéparable du pere des Dieux!

Le ſacrificateur prononça cet oracle, & il retomba ſur les marches de l'autel, où il fit conſumer la victime dans le feu. Ayant enſuite rempli la coupe d'or d'un vin exquis, il en fit

les aspersions, tandis que les assistans chanterent des hymnes en l'honneur d'Apollon.

La cerémonie terminée, le roi congédia sa cour, pour concerter le premier plan des expéditions militaires. Il appella seulement à lui la reine des Locriens, Periphas, Grantor, Attamar, & le vaillant Iphicus le plus fameux capitaine des Phocéens. Dans ce conseil il fut décidé qu'on rassembleroit les troupes à quelques stades d'Elatée; qu'on donneroit avis aux princes grecs de la cause pour laquelle on armoit; qu'on inviteroit la fleur de leur jeunesse à venir servir dans cette guerre. Le roi se réserva le commandement général de l'armée. Sous lui devoit commander Iphicus. Le corps de troupes destiné à suivre la reine fut mis sous les ordres d'Attamar. Periphas proposa

de former un corps de volontaires, & d'en avoir le commandement. Le roi charmé d'y consentir, répondit encore que c'étoit sur ce corps qu'il comptoit pour les coups les plus hardis. Le conseil se sépara, & la déliberation en fut rendue publique.

Aussi-tôt accourut vers Periphas la jeune noblesse d'Elatée; celle des autres villes de la Phocide ne fut pas moins empressée de former le corps d'élite. Leurs pavillons les premiers parurent dans la campagne. Tous les jours, s'y joignoient les bataillons Phocéens destinés à completter l'armée. Dans peu de tems fut élevée une vaste ville, brillante par les trophées d'armes, de toutes parts hérissée d'arcs, de lances, de boucliers, de piques & d'épées, où la lumiere du soleil venant se refléchir, répandoit un plus beau jour, & un éclat plus éblouis-

ſant. Bellone charmée de cet appareil parcouroit les airs ſur ſon char teint de ſang. Le ſon de ſa trompette ſoufflant l'ardeur des combats raviſſoit les princes grecs au calme de leur cour. C'eſt le brave Achille qu'elle amene de Thrace où regnoit Pélée ſon pere. Il eſt encore tout jeune, & ſous la conduite de Chiron ſon gouverneur ; mais déjà l'amour de la gloire embrâſe ſon ame. Thétis ſa mere veut l'arrêter dans ſa courſe : ô mon fils ! lui dit-elle, toi que j'ai conçu avec tant de tendreſſe ; toi dont la naiſſance a réjoui l'Olympe, les divinités de la terre, celles des enfers & des eaux ; hélas ! quelle carriere vas-tu entreprendre ? combien voudrois-je t'inſpirer d'horreur pour les guerres. A la verité, le deſtin t'y promet des lauriers merveilleux, & une gloire immortelle ; mais au milieu

de tes plus belles campagnes, la cruelle mort te moissonnera dans la fleur même de ton âge. Fuis donc les combats : loin d'eux le ciel t'offre des ans longs, paisibles & fortunés. Mon fils! mon cher fils! si la durée de tes ans ne te semble pas personnellement un motif assez fort pour m'obéir; songe du moins à les conserver pour le bonheur de la déesse à qui tu dois la vie.

Thétis parloit encore, & déjà Achille avoit ceint son épée. Les principes de Chiron l'emportoient dans son cœur sur la tendresse filiale. Le soin qu'avoit pris ce gouverneur de le nourrir de la moële des Lions, des Tygres & des Ours avoit fait passer dans son sang trop d'ardeur & de feu, pour que rien pût rallentir son grand courage. Il répondit à Thétis: Une vie longue sans honneur & sans

gloire, entraîne trop de honte & d'ennui. C'est un poids accablant: mortel par ma nature; en songeant à prolonger mes jours je jouirois d'un trop foible avantage : un tombeau muet m'ensseveliroit enfin dans l'oubli. Mais lorsqu'affrontant les hazards, j'aurai signalé mon printems : quand, digne fils d'une déesse, j'aurai sçu me couvrir de gloire, je défierai la mort & le tombeau : que pourront-ils contre l'immortalité de ma mémoire? Je parts donc, ô ma mere! trop heureux que la premiere action remarquable de ma vie soit un trait de reconnoissance envers mon gouverneur. Pour la signaler par les preuves les plus touchantes, je vole à la défense de la reine sa fille.

En parlant ainsi, il s'arrache des bras de sa mere, & se rend au camp des Phocéens. Chiron y conduisoit encore

le redoutable fils de Jupiter & d'Alcmene, le jeune Hercule qui étoit aussi son disciple ; qui intrépide dès le berceau, avoit sçu triompher de la colere de la reine des Dieux. L'arrivée de ces deux princes répandit une nouvelle joye dans le camp. Ociroé elle-même y fut aussi sensible qu'au plaisir de revoir son pere. Chalcodoon les suivit de près ; aussi brave que le Dieu de la guerre dont il se vantoit d'être issu, il amenoit de Corinthe une jeunesse brillante & courageuse. La troupe des Béotiens qui vint se joindre ne cédoit point à cette derniere. Ils avoient à leur tête Medus fils de leur roi. Aristhous fils d'Apollon & de la nymphe Mélanire arriva d'Athenes. Inspiré par le Dieu son pere, il avoit engagé les plus illustres sénateurs à lui confier leurs enfans, pour leur faire partager la gloire de l'expédi-

tion projettée en Phocide.

Les Atheniens parvenus au camp avancent en bon ordre à la tente de Periphas. Aristhous précéde : il porte dans sa main un bouclier divin. Les beaux faits du sage Cécrops y ont été gravés par le plus habile artiste du mont enflâmé de Sicile. Le chef Athenien aborde Periphas, & lui offrant le bouclier merveilleux : recevez, lui dit-il, le présent le plus digne de vous. Au bruit de votre nom, nous sommes accourus à cette armée. C'est à vous nous le savons, qu'est dû le projet de l'entreprise glorieuse qui doit rétablir sur son trône la reine de Locrie. Quel plaisir pour des Atheniens de voir le descendant de leur législateur, déjà couronné de tant de gloire, déjà si ressemblant à son auguste ancêtre ! Jugez-en de ce plaisir par la troupe qui s'empresse de

venir combattre avec vous. Elle est l'élite de la noblesse Athenienne. C'est à moi fils d'Apollon que le commandement en est confié. Tous également jaloux de vous servir, nous ne désirons que de concourir à vos triomphes, de pouvoir les premiers couronner votre tête de lauriers immortels.

O fils d'Apollon ! répondit Periphas, braves & illustres Atheniens ! ce sont des conseils & des exemples que j'espere de vous. Allez dresser vos pavillons auprès de ma tente. Tandis que vous prendrez le repos dont vous avez besoin, je m'occuperai du bonheur de vous posséder dans cette armée, je livrerai mon ame à la joye dont la pénétre le don précieux que vous me faites.

Aussi-tôt Periphas donna ses ordres pour faire distribuer des rafraîchisse-

fiens aux Atheniens, & il rentra dans ſa tente où il contempla à loiſir le bouclier que déjà il avoit baiſé vingt fois avec tranſport. Au haut de ce bouclier, Minerve s'offre à lui entourée de rayons de lumiere, & de ſageſſe. Un peu au-deſſous paroît Cécrops reſplendiſſant de l'éclat de Minerve, & foulant à ſes pieds l'enfant & les nymphes de Chypre. Il s'appuye ſur une corne d'abondance d'où le lait & le miel ſemblent découler, & former mille ruiſſeaux pour enrichir les campagnes. A la droite de Cécrops eſt Thémis : ſous ſes yeux ſont les loix qu'il apporte d'Egypte ſa patrie. Au tour de lui ſe raſſemblent les farouches habitans des bourgs de l'Attique. Il les inſtruit, il les unit, il les police : ſes regards ne ſe portent point ſur ſes enfans avec plus de prédilection que ſur ſes ſujets ; cette pré-

dilection n'a pour objet que ceux sur qui se détache quelque rayon de Minerve. Aux traits de son visage la justice & l'humanité s'annoncent. On croit voir sortir de sa bouche la parole persuasive : les mouvemens qui s'expriment sur ses sujets attentifs se rendent remarquables. Mars paroît à demi au bas de ce bouclier. Il offre sa lance & son épée, son ardeur brille sur son front ; ses yeux étincellans se fixent sur Minerve : mais il attend les ordres de cette déesse pour s'élever davantage ; & il n'ose se précipiter avant qu'elle l'appelle. Avec autant d'art Cerès est gravée sur l'autte côté du bouclier. On la voit arriver dans l'Attique, errant çà & là pour chercher Proserpine sa fille qu'elle ne trouve point sur la terre. Dans ce voyage, touchée de pitié pour la disette des Atheniens, elle les appelle

à sa suite, les conduit à Eleusis. Là elle entr'ouvre la terre avec le tranchant de la charrue : elle y répand une semence jusqu'alors inconnue à ce peuple : cette semence germe : elle se forme en épics ; ils s'élevent ; ils s'épaississent ; ils se dorent. Au-dedans est renfermée une substance nourrissante qui fortifie ce peuple affamé. Les Atheniens reprennent vigueur. Ils semblent rajeunir, leur tein se couvre d'un incarnat frais & coloré. Toutes ces gravures sont parlantes & comme animées ; à chaque portrait l'ouvrage divin se fait remarquer. Plus Periphas le considere, plus il l'admire. Transporté enfin du mouvement de joye le plus vif : heureux les bons rois ! s'écria-t-il, heureux les princes qui ne regnent que pour le bien des peuples, & qui savent l'assurer par leurs travaux assidus,

& leur vigilance continuelle : tels que les Dieux ils ne meurent point : leur mémoire transmise de siécle en siécle, pénétre tous les cœurs de la même véneration qu'on rend aux immortels. Plein de ces réflexions, Periphas se livra avec une nouvelle attention aux travaux du conseil, aux exercices militaires, aux divers soins de l'armée. Tantôt parcourant les arcenaux & les magasins, il en faisoit une revue exacte, conservoit une note de tous les détails, veilloit à la distribution avec la plus sévere exactitude. Tantôt au milieu du camp il s'informoit des besoins des soldats, & s'efforçoit d'y pourvoir ; ou bien il encourageoit les nouveaux par les discours les plus séduisans, & il faisoit raconter aux anciens l'histoire de leurs campagnes, la conduite de leurs capitaines, le succès de leurs batailles. Auprès des

officiers, rempli d'égards, de douceur, de retenue, & de dignité, il sçavoit s'assurer leur amour & leur respect : tout sembloit être soumis à ses ordres ; de toutes parts, il étoit l'objet de l'attention & de la confiance. La Phocide entiere publioit ses louanges : chacun désiroit de voir l'armée en mouvement. On ne parloit que de guerre, que de succès, que de victoires prochaines. Periphas lui-même joignant à l'ardeur d'une ame guerriere, l'espoir de s'approcher de la couronne d'Athenes, brûloit d'impatience, accéleroit tous les préparatifs. La reine au milieu de la plus grande sécurité ressentoit déjà quelque chose du plaisir dont elle comptoit jouir, en immolant à sa vengeance l'usurpateur de sa couronne. Déjà elle méditoit la réforme qu'elle auroit à faire dans ses états. Il lui sembloit toucher se

trône avec la main, & qu'un ſeul pas lui reſtoit à faire pour y remonter avec la plus grande gloire. Tous les projets enfantés par ces idées rouloient dans ſon imagination agréablement charmée. Tel un homme égaré dans des précipices au milieu des plus épaiſſes ténébres, lorſque les nues ſe ſéparent, & qu'une étoile brillante répand quelque clarté ſur la terre; cet homme alors reſpire, il eſpere, ſa frayeur ſe diſſipe, l'horreur du déſeſpoir s'éloigne de ſon ame, la confiance y renaît, il goûte d'avance la ſatisfaction d'arriver à ſon gîte. Tel encore un eſprit que le ſommeil abuſe par des ſonges délicieux, croit voir, entendre, goûter tout ce qui l'enchante, il nage dans la joye, il jouit d'un vain bonheur.

L'armée étoit complette. Avant de la faire marcher à l'ennemi, on atten-

doit le retour des espions envoyés en Locrie. Ils ne tarderent pas d'arriver. On les interrogea ensemble, & séparement. On leur fit les questions les plus contraires les unes aux autres. On les écartoit sur des sujets indifférens. On les ramenoit ensuite aux premiers. Aucun d'eux ne tergiversa dans ses réponses. Elles étoient les mêmes de la part de chaçun. Ils persisterent également dans leurs rapports. D'une voix unanime ils rapportoient qu'à la nouvelle de l'armement de la Phocide, on avoit remarqué en Locrie une fermentation dans tous les esprits. Les uns appréhendant le retour d'une reine irritée alloient offrir leurs services au tyran, ne lui demandoient d'autres récompenses que des traitemens plus doux pour l'avenir. D'autres s'assembloient secrettement, & concertoient à l'approche de l'armée Phocéenne,

les moyens de lui livrer les principales forteresses. D'un autre côté c'étoit un parti formidable, qui déterminé à détruire la monarchie, avoit conspiré contre la vie d'Hyperion, pour s'emparer ensuite du gouvernement, & en changer tout-à-fait la forme. Ailleurs c'étoit des gens timides, qui craignans même de se confier les uns aux autres ne vouloient prendre aucun parti, bien décidés à se soumettre ensuite au plus fort sans avoir aucun reproche à essuyer de quelque maniere que tournât la guerre. Mais Hyperion découvrant la trame qui s'ourdissoit contre lui, se fit assurer de tous les chefs à la même heure, leur fit aussi-tôt donner la mort sous ses yeux; & leurs têtes portées en spectacle au haut des piques, Hyperion se montra au peuple en même tems, sous un front ménaçant & ter-

rible. Un héraut le précédoit, s'écriant dans chaque carrefour : Voilà la tête des ſacriléges qui ont conſpiré contre leur roi : Ce châtiment, & d'autres plus horribles attendent les ſujets infideles au grand Hyperion : Leur attachement & leurs ſervices ſeront comblés de récompenſes ſignalées. Dès que le heraut avoit parlé on diſtribuoit au peuple des ſommes d'argent. On promettoit de la part d'Hyperion, & ſur ſa parole royale, que la paye des ſoldats ſeroit doublée; qu'on leur abandonneroit le butin qu'ils pourroient faire ſur l'ennemi; qu'après la guerre on aſſureroit la fortune des femmes & des enfans de ceux qui ſeroient reſtés ſur le champ de bataille.

Ce coup de vigueur de la part d'Hyperion, & ſa manœuvre eurent tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Les h--

taillons Locriens furent recrutés sans peine. La crainte des supplices contient les citoyens. On se prépare à soutenir la guerre. Hyperion se dérobe au moindre repos, il visite les postes, il revoit son armée, il est à tout, il se montre dans tous les lieux. Nuit & jour il veille pour n'être surpris nulle part, pour disposer tout dans le meilleur ordre. A ses côtés marchent sans cesse plusieurs Géans terribles dévoués à ses ordres : ce sont les deux freres, Alcion & Porphirion, tous les deux la terreur de la Thrace d'où Mars seul a pu les chasser : c'est Arctophilax l'Arcadien vainqueur des Lions en combat singulier : c'est Antée fils de Neptune & de la terre, qui brûle de remplir le vœu fait à son pere de lui bâtir un temple avec des crânes d'homme. A ces Géans sont associés Egon & Egias : Egon ce fa-

meux Atlete qui pour faire un présent à Amarilis qu'il aimoit, a traîné par les pieds un taureau furieux jusqu'au haut de la montagne habitée par cette nymphe : Egias, si habile à tirer de la fronde, qu'aucun mortel n'a pu l'égaler dans cet art. Voilà les chefs de l'armée d'Hyperion, voilà l'état des choses en Locrie, ajouterent les espions ; le tyran ne tardera pas de paroître en campagne. Il a, dit-on, mis à prix la tête d'Ociroé. Ne doutez point qu'il ne résiste avec vigueur, qu'il n'employe également & la ruse & la force ouverte.

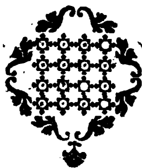
Tel fut le discours des espions Phocéens en présence des chefs assemblés; ceux-là s'étant retirés, le roi donna de nouveaux ordres pour mettre son armée en état de partir promptement.

Fin de la première partie.

LES AVENTURES DE PERIPHAS, DESCENDANT DE CÉCROPS;

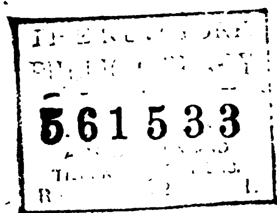
Par M. PUGET de S. PIERRE.

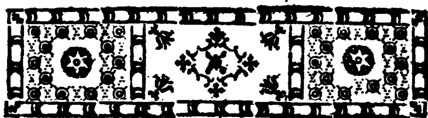
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à Paris,
Chez DUFOUR, Libraire, même boutiqu[e]
fond de CUISSART, au milieu du Quai d[e]
Gesvres, à l'Ange-Gardien.

M. DCC. LXI.


561533



LES *AVENTURES* DE PERIPHAS.

LIVRE SEPTIÉME.

LA divinité maligne dont Periphas avoit senti les coups à Délos, le poursuivoit encore en Phocide. Irritée de la gloire qui suit par-tout les pas du descendant de Cécrops elle s'apprête à obscurcir de nuages la carriere brillante du prince, à lui opposer les plus fortes barrieres. Appellons, dit-elle, l'Amour à mon appui; quand Periphas languira sous les loix de ce Dieu

trompeur, il ouvrira lui-même à ses ennemis un champ libre : de mon côté je munirai de mes propres armes des mains puissantes : ma voix & mes conseils enhardiront des cœurs implacables en qui le venin de mon fiel est déjà distillé.

L'Envie s'exprimant ainsi frappe du pied la terre, elle en flétrit les herbes, elle s'élance avec la violence d'un tourbillon, elle vole à Paphos, elle arrive au temple de Vénus : l'amour y étoit endormi dans les bras de sa mere ; des cris aigus l'éveillent : Quoi tu dors, lui dit l'Envie, tu dors Dieu souverain de la nature ! & ces yeux toujours ouverts au soin de ton empire, sont aujourd'hui surpris par le sommeil. Depuis quel tems mets-tu des bornes à ta puissance ? un prince jeune, un prince illustre méprise donc tes autels. La Rénommée porte de

toutes parts le nom de Periphas & sa gloire ; & toi qui voulus toujours regner dans le plus grand éclat, tu négliges cette conquête. Quel encens fumera donc désormais dans les temples de ta mere? sera-t-elle adorée comme la reine des cœurs, si les grandes ames savent braver ton pouvoir ?

Vénus entendit ce discours ; son ame fut emue : elle reprochoit à son fils sa lâcheté. Cupidon, pour calmer le courroux de sa mere, s'excusa dans ces termes : Non, non, ô déesse ! le soin de votre gloire n'a point cessé de m'être précieux. Attentif à vous soumettre tous les cœurs, je n'ai jamais su borner l'étendue de votre empire. Periphas lui-même a ressenti mes traits. Déjà son ame en proye au trouble, aux inquiétudes, aux désirs commençoit à me connoître. Ministres de mes desseins ses courtisans les

plus intimes favorisoient mes efforts. D'abord ce fut l'ironie sur la sagesse austere, dont le hardi langage ébranloit la vertu du prince. Des détails pleins d'enthousiasme annonçant les charmes des plaisirs, jettoient ensuite des traits de feu dans son ame. L'élegante description des objets qui pouvoient combler ses plaisirs le conduisoit à un état plus violent. Des concerts où mes conquêtes étoient célébrées avec plus de passion que les hauts faits de l'heroïsme, formoient des playes dans son cœur. Moi-même avec une nouvelle audace, je lançois coup-sur-coup des traits choisis dans mon carquois. Envain dans les heures où Morphée répand le sommeil sur la terre, Periphas conjuroit-il ce Dieu de lui donner quelques momens de paix. L'effet des pavots étoit détourné par mes feux. Les plus vives, les

plus tendres peintures s'offroient par mon art à ſon eſprit. Sous quels traits enchanteurs ne lui ai-je point dépeint les autels & les myſteres de la volupté ? hélas ! il alloit m'y ſuivre. Je le tenois dans mes liens ; mais la trompette de Bellone a fait entendre ſes ſons victorieux. Ils ont frappé les oreilles de Periphas, il s'eſt échappé de mes filets, au moment où j'allois en reſſerrer la trame ; & me fuyant avec mépris, il m'a laiſſé couvert de confuſion, & noyé de douleur.

A ce récit, Vénus & ſes nymphes pâlirent : Raſſurez-vous reprit Cupidon, raſſurez-vous, ô ma mere ! jamais l'eſpoir n'a pu fuir loin de mon cœur. La vanité de la reine des Locriens va me livrer ſon héros. Par les ordres de cette reine une fête ſe prépare à Elatée. Vous ſavez, déeſſe ! que dans les jours conſacrés aux plaiſirs tumul-

tueux, j'exerce un empire abſolu. C'eſt un de ces jours que le deſtin a marqué pour ma victoire. C'eſt au milieu des plaiſirs de la fête, que Periphas ſentira tout le poids de mes chaînes. Un ſouris malin termina ce diſcours, & l'Envie excitant de nouveau l'ardeur de Cupidon, l'entraîna avec elle à Elatée.

La nuit couvroit encore la terre de ſes voiles ſombres. Mais déjà tout étoit en mouvement dans la maiſon d'Ociroé pour diſpoſer la fête qu'elle vouloit donner à la cour de Phocide, afin d'y laiſſer quelques marques de ſa gratitude, & quelque monument de ſa magnificence. Les préparatifs répondoient au deſſein de la reine. Le génie, le goût exquis y préſidoient. Periphas en dirigeoit l'appareil. Tel l'aſtre qui éclaire le monde ſe prête à toutes les couleurs, & communique

à toute ſorte de ſujets la ſplendeur qui l'entoure.

Les rayons du jour paroiſſent. Un bleu clair & tendre ſe peint dans la voûte des Cieux. Toi-même, ô Phébus! tu parus dans ton char avec un nouvel éclat, & les brouillards jaloux exhalés de la terre s'évanouirent à ton approche. Jamais jour plus ſerain & plus beau, n'avoit éclairé les mortels. Les ſons des plus doux inſtruments annoncent la fête. Un concours prodigieux s'empreſſe de remplir le château d'Ociroé. Les ſeigneurs Phocéens, les principaux officiers de l'armée, s'y rendent vêtus de peaux de tigre. C'étoit l'habillement de diſtinction chez les Locriens, qui ne ſe revêtoient que des peaux de bêtes féroces. Les dames choiſirent pour leur uniforme la couleur douce de la voûte éthérée. La reine couronnée

de guirlandes & de fleurs, reſſembloit à Flore lorſqu'elle appelle les nymphes au tour d'elle, pour célébrer des jeux. Son manteau de pourpre annonçoit ſa dignité. Un ſerpent replié ſur lui-même ſymbole du Tems ayeul d'Ociroé étoit figuré au haut de ſa poitrine ſur la droite. L'image du Soleil qui donna le jour à Chariclée mere de la reine, tiſſue à la gauche étoit remarquable par une broderie travaillée par les mains de l'adroite Arachné, cette ouvriere aſſez préſomptueuſe pour avoir oſé défier Minerve. Les attributs de Saturne & d'Apollon diſtribués dans les replis de la robe d'Ociroé ſe mêloient parmi des étoiles agréablement parſemées. Un tein frais, des yeux vifs, un port majeſtueux annonçoient le doux eſpoir qui flattoit le cœur de la reine.

Le rendez-vous étoit une ſalle im-

menſe de verdure, élevée en forme d'amphitéâtre au milieu d'un beau jardin. L'interieur de cette ſalle repréſentoit le royaume de Locrie. On y remarquoit diſtinctement les villes d'Opus, d'Amphiſſa & de Lepante; Opus la capitale avoit à ſon nord la mer d'Erope ; Amphiſſa ville forte, bâtie par la nymphe de ce nom fille de Macareus, & petite-fille d'Eole, renfermoit deux monumens ſuperbes ; le temple de Minerve avec la ſtatue de bronze, & le temple des Anactes, nom donné aux Curetes, prêtres de Cybelle : Lepante la meilleure des villes Locriennes par la richeſſe de ſon commerce, & la fécondité de ſes productions, ſituée ſur une montagne, terminée en pointe par une fortereſſe qui donne ſur la mer. Près de ſon port s'éleve un temple dédié à Neptune : un peu plus loin

on en remarque trois autres dédiés à Diane, à Vénus, à Esculape; le dernier avoit été bâti par Phalisius en reconnoissance du recouvrement merveilleux de sa vûe. Dans cette salle magnifique étoient des trophées d'armes, des bijoux en pyramides, destinés au prix des jeux. Periphas portant toute son attention à remporter ceux-là, dédaigna les derniers. Pour les tirer au sort on distribua des dés. Ce fut l'amusement que renouvella depuis lors Palamede roi d'Eubée durant l'ennui du siége de Troye.

A ces jeux succéda la joye d'un festin somptueux. Tous les yeux s'animerent, des couleurs vives se peignoient sur tous les visages, l'enjouement & la gaieté présidoient avec tous leurs charmes. Periphas couronné de pampres ressembloit au Dieu Bacchus, il tenoit un thyrse dans sa main droite,

& toutes les fois qu'il en frappoit la terre, les coupes des courtisans se remplissoient du vin excellent & doré de Locrie. Marsias ce fameux satyre qui le premier célébra en musique la gloire des Dieux, le même qui ayant ensuite défié Apollon à qui chanteroit le mieux, fut écorché tout vif en punition de sa témerité, & métamorphosé en un fleuve de sang; Marsias y fit entendre sa voix tonnante & sonore, il remplit les airs de ses éclats redoublés. L'exil d'Apollon sur la terre, les disgraces de sa vie privée, son retour dans les cieux furent les premiers sujets de ses chants. Il chanta aussi la défaite des Géans lorsqu'ils eurent attenté au trône de Jupiter, la chûte de Phaéton, l'immortalité accordée à Cécrops pour prix des biens dont il avoit comblé les peuples d'Attique. Tu chantas

le divin Hercule ! toi éleve de Linus dans l'art de jouer de la lyre, tu chantas ſur cet inſtrument l'origine des jeux Pithyens, l'inſtitution des jeux Icariens établis en Syrie pour appaiſer Bacchus, & le deuil des jeux Neméens qui éterniſoient la mémoire de la nourrice d'Archemoré, en récompenſe du ſervice qu'en avoient reçu les princes de Nemée. Tu chantas la magnificence des jeux Olympiens, que tu avois fondé toi-même en l'honneur de ton pere, & les honneurs remarquables qui étoient le prix des vainqueurs dans ces jeux.

Tout-à-coup le lieu des réjouiſſances ſe métamorphoſa. Des décorations nouvelles offrirent des campagnes agréablement variées. Le platfond s'ouvrit : dans un vaſte & éblouiſſant nuage, on crut voir deſcendre l'aſſemblée des Dieux, & tous ces

Dieux figurés, suspendus sur la table du festin, firent un concert mélodieux, dont les doux accords imitoient la musique ravissante de l'Olympe. L'objet de leurs chants n'étoit point d'insinuer les passions de l'amour, de l'ambition, & de la vengeance; mais d'inspirer aux rois la justice, la sagesse, la vigilance; aux courtisans le goût de la verité, le désintereſſement, le zele patriotique; aux peuples la soumission, la concorde & la frugalité; à tous les cœurs la connoissance & le désir de la vraye gloire.

Le nuage disparut ensuite; les décorations, la table du festin s'évanouissent à la fois: le jour même s'éclipse, & dans l'horreur des ténébres une sorte d'allarme tient les esprits en suspens. Aussi-tôt le plancher se sépare; du centre de l'assemblée s'éleve un parterre embelli de mille fleurs,

particulierement remarquable par des Ifs enflâmés diſpoſés d'eſpace en eſpace. Au travers rouloient les eaux argentées d'un fleuve majeſtueux. Le Dieu Neptune ſur une conque traînée par des Dauphins ſuivoit le cours de ce fleuve. A la ſuite de ce Dieu nageoient en foule les monſtres marins. Le vieux Nerée auprès de la féconde Doris étoit mollement couché à la ſource de ce fleuve qui ſortoit de leur bouche à bouillons écumans. Les nayades folâtroient en liberté ſur la ſurface des ondes. Leurs beaux cheveux agités par le ſouffle des zéphirs reſſembloient à des voiles à demi-enflées qui précipitoient la courſe des cinquante nymphes ; & leur douce haleine mêlée à la fraîcheur des eaux temperoit l'ardeur des feux qui brûloient tout au tour. On y voyoit auſſi des bergeres vétues de blanc, cou-

ronnées de roſes, danſer au ſon de la douce muſette, ſous des berceaux de myrtes.

Durant tous ces ſpectacles Cupidon ſous une forme inviſible courut tour à tour dans les bras des amazones. Il mêloit à la blancheur de leur tein les coloris de ſes feux; & ces feux paſſans dans leurs yeux, ſe refléchiſſoient avec paſſion ſur le heros de la fête. Déjà chacune d'entr'elles ſe regardoit en rivale, un nouveau déſir de plaire enflâmoit leur cœur. Celle dont les manieres étoient le moment d'auparavant toutes ſimples & toutes naturelles, commençoit à mettre de l'affectation dans le moindre de ſes mouvemens. Chez les unes la rêverie ſuccédoit à la gaieté; d'autres rougiſſoient des regards qui ſe rencontroient avec leurs yeux. Celles-ci devenues plus vives & plus folâtres ſem-

bloient vouloir remplir elles-mêmes le perſonnage de l'Amour. Toutes laiſſoient entrevoir une émotion qui trahiſſoit le ſecret de leur ame. Prince veritablement heroïque tu ſavois repouſſer les traits de Cupidon! plein d'idées de gloire & de grandeur, Periphas écartoit avec adreſſe tout ce qui pouvoit l'en diſtraire.

Vénus s'étoit rendue dans l'Olympe. Du haut de ce mont ſacré elle obſervoit les fêtes. D'abord les empreſſemens de ſon fils, ſes feux, ſa legereté, ſon ardeur la charmerent. Mais en voyant Periphas combattre contre ce fils, lui diſputer la victoire, la remporter même, elle fut pénétrée de courroux. Dans ſon dépit elle quitte bruſquement l'aſſemblée des Dieux: Allons, dit-elle, en appellant les graces; allons troubler une fête où ma gloire eſt mépriſée. Puiſ-

que des mortelles quoiqu'animées par mon fils, ne peuvent établir mon culte dans le cœur du fier descendant de Cécrops ; sans doute il recevra des fers de la déesse qui captive les Olympiens.

Déjà le soleil éteignoit ses feux dans le sein de Thétis, & la triple Hécate environnée d'étoiles, couverte d'un manteau brillant des couleurs les plus douces, avoit pris dans la voûte des cieux la place de Phébus. Au moment où elle parut à la vûe des mortels, un nouveau spectacle appelloit la cour dans un parc dont les doux zéphirs s'étoient emparés. Là s'allignoient de front plusieurs chars destinés aux jeux de la course. Dans chacun de ces chars devoit monter une amazone sous la conduite de celui des officiers de l'armée qui disputeroit le prix pour elle. Des cour-

fiers fiers de leurs riches harnois portoient la tête au vent en ſecouant les treſſes de leur criniere. Le feu ſortoit par leurs narrines, l'arêne blanchiſſoit de leur écume. Par les coups précipités de leurs pieds impétueux, ils ſembloient vouloir eux-mêmes donner le ſignal de la courſe.

Au milieu de ce tumulte, Vénus arrive dans les rangs ſur ſon char attellé de deux cygnes, elle ſe manifeſte dans tout ſon éclat aux yeux de Periphas. L'admiration le fixe à ſes pieds, il s'écrie : ô vous qu'on ne ſauroit prendre pour une mortelle ! daigneriez-vous prendre part à nos jeux ? voudriez-vous me confier les rênes de votre char ? dût quelque Dieu m'envier le bonheur de les guider ; par ſa rivalité même, il redoubleroit ma paſſion & ma gloire. Oui ſans doute, répondit Vénus, mon char peut être envié

par les Dieux ; mais l'honneur qui devroit leur être réservé, je veux bien l'accorder à un mortel qui sait presque les égaler par ses hautes qualités.

Ravi de ce discours, Periphas vole dans le char : Quel tyran, dit-il, ne fléchiroit point devant votre beauté divine ? tant d'appas & tant de charmes sont toujours sûrs de triompher dès qu'ils sont apperçus. A ces mots les cygnes battent des aîles, transportent le char dans les airs. Vénus & Periphas laissent aux courtisans le soin de disputer le prix de la course.

Vers les confins de la Béotie près du rivage de la mer s'élevoit une colline consacrée à l'Amour. Autrefois inculte & sterile, on n'y voyoit que des sables brûlans, & les reptiles venimeux qui y faisoient leur retraite, en écartoient tous les Béociens. C'est ce séjour qu'avoit choisi Psyché comme le plus abandonné des mortels, pour

y jouir sans crainte & sans jalousie du tendre enfant de Cythere qu'elle avoit su charmer. Mais avant d'y porter leurs pas, ils s'étoient fait précéder des deux nymphes de Vénus les plus ingénieuses & les plus puissantes, la Mollesse & la Volupté : par l'habileté de ces nymphes cette colline affreuse avoit été métamorphosée en un séjour enchanté. C'étoit un jardin délicieux arrosé de mille ruisseaux. Des bocages toujours verds, toujours touffus, y entretenoient l'image vive & riante du printems & de ses douceurs. Des fruits vermeils & innombrables y répandoient leurs parfums. L'air étoit rempli des vapeurs balsamiques des aromates. Le plaisir y couloit avec les ruisseaux, il voltigeoit encore sur les aîles badines d'une foule de zéphirs occupés à folâtrer sur le sein émaillé de la délicieuse Flore.

Les accords insinuans de la Mollesse & de la Volupté résonnoient tendrement dans des bosquets, où la tourterelle & la colombe roucoulloient pour empêcher qu'on n'entendît les pas du mystere, & les soupirs de l'Amour heureux. Tous ces charmes étoient repetés d'une maniere encore plus touchante sous un berceau de myrtes que les rayons du soleil n'avoient jamais percé. On y voyoit surtout croître la brillante anémone, symbole du malheur, & de la métamorphose du bel Adonis, que Vénus avoit tant aimé, dont la mort tragique lui avoit coûté tant de larmes. Il y naissoit dans un bassin de crystal une source de liqueurs parfumées: des bains purs, des lits de roses, toutes les productions de la Mollesse & de la Volupté s'y trouvoient réunies; elles-mêmes y souffloient sans cesse

un air contagieux & efféminé qui pénétroit les corps pour énerver l'ame.

Lieu funeste! cruel séjour! les cygnes de Paphos y prennent leur repos. Periphas se précipite à la suite de Vénus dans le berceau enchanté. La Mollesse l'y reçoit dans ses bras languissans, & la Volupté lui étalant ses charmes, en créant de nouveaux à chaque instant, l'enyvre de plaisirs. Conduit ensuite par la main de Vénus, il va se plonger dans le bassin de crystal qu'a préparé l'Amour: il y est couronné de fleurs; il s'y contemple; il est satisfait de lui-même; il goûte à longs traits ces eaux dont on ne boit point sans boire aussi l'oubli de ses devoirs. De-là Vénus le promene dans toute l'étendue de la colline, lui fait remarquer les beautés différentes qui s'y reproduisent en foule: Regnez ici, lui dit-elle, prince heureux! que ma

main

couronne. Le destin vous a promis un empire, après avoir connu celui-ci, quel autre avez-vous à désirer? les oracles vous ont annoncé l'immortalité : vous recevrez cette faveur de la fille de Jupiter. Des jours heureux, rians, pleins d'un bonheur inalterable vous seront préparés par les plaisirs. Si quelquefois je m'éloigne de vous pour monter dans l'Olympe, ou pour me rendre dans mes temples; je vous laisserai pour compagnes les nymphes de ce séjour divin. La derniere d'elles surpasse par ses charmes les plus belles princesses de la Grece. O Periphas! voici votre Athenes, voici votre royaume. Et quelle est cette vaine gloire qui tourmente les mortels, qui les met en bute aux coups tragiques de la fortune? source de peines, de travaux & de douleurs; c'est une ombre qui s'échappe au mo-

ment qu'on croit la tenir ; qui s'enfuit pour jamais ; elle n'a de réel que le poison qu'elle exhale, que les soucis & l'amertume qu'elle enfante, & qu'elle nourrit.

Periphas écoutoit ces discours perfides, ils passoient dans son ame, & s'y gravoient, semblables à ces feux doux qui s'étant insensiblement insinués, conservent leur chaleur, & se nourrissent de leurs propres flâmes. Vénus s'applaudissoit de trouver dans ce prince, l'adorateur le plus délicat & le plus tendre qui jamais lui eût adressé son encens. Elle jugeoit que d'autres que les immortels peuvent charmer une déesse.

Cependant l'absence de Periphas étoit en Phocide le sujet des plus vives inquiétudes. De cruelles allarmes déchiroient le cœur d'Ociroé, Sa consternation avoit passé dans

les troupes. On entendoit les soldats demander à l'envi leur jeune capitaine. Ils s'écrioient de toutes parts : Où est-il ce prince si digne de commander ? ô Periphas ! dans quels climats irons-nous vous chercher ? loin de vous il n'est point de succès à espérer dans cette guerre ? les Dieux s'en sont expliqués. C'est à Periphas qu'est réservé l'honneur d'abattre le tyran des Locriens.

Par ces clameurs le roi aussi excité à faire chercher Periphas, qu'il y étoit porté par les mouvemens de son estime & de son amitié pour ce prince ; le roi donnoit des ordres de toutes parts afin qu'on pût découvrir la cause de cette absence. Tous ces soins étoient vains, personne ne pouvoit le satisfaire. Chacun raisonnoit de son côté ; mais ces opinions incertaines n'étoient fondées sur aucune

vraiſemblance. Les uns ſoupçonnoient Hyperion d'avoir fait attenter aux jours précieux de Periphas. Ceux-ci levant les yeux au ciel avec douleur ſe perſuadoient que les Dieux l'avoient enlevé dans leur demeure céleſte. D'autres craignoient que Mars jaloux de ſa gloire ne l'eût tranſporté ſur les montagnes de la Thrace.

Dans cette affreuſe perplexité on offrit des ſacrifices à Jupiter, à Apollon & aux divinités infernales. Leur ſilence redoubla la conſternation. Les vœux qu'on leur adreſſoit ne furent point exaucés. On s'éloigna en ſoupirant, des autels mépriſés par les Dieux.

Les chefs de l'armée ſe conſoloient de cette perte, par l'eſpoir de remporter une plus grande gloire. Ils alloient ſe mettre à la tête de leurs bataillons, quand tout-à-coup on vit

paroître une troupe choisie des plus braves soldats, vieillis sous le poids des armes, accoutumés depuis long-tems à lutter contre le destin. Tous ces guerriers s'avançoient pleins de confiance. Les plus puissans des Dieux, disoient-ils, ont dédaigné les Hécatombes qu'on vient de leur immoler. Mais il est une divinité que nous servons fidellement, qui jamais ne fut insensible à nos vœux. C'est elle qui soutient le glaive dans nos bras invincibles, qui porte devant nous la terreur & la mort : sa protection assurée cesseroit-elle aujourd'hui de couronner nos vœux ?

En parlant ainsi ces braves parcouroient les campagnes, portant à la main leurs glaives étincellans. Au son redoublé des instrumens belliqueux, ils appellent Bellone ; ils courent vers ses autels teindre leur

épée du sang des animaux consacrés à la déesse. Par les cris les plus perçans, par d'horribles imprécations, ils la conjurent de leur rendre Periphas, ce prince si digne de ses regards, si animé de sa divine ardeur. Bellone entendit ces vœux, elle étoit prête à les exaucer : elle se rendit même visible dans les airs. De-là ayant porté les yeux sur le séjour où Periphas avoit été transporté, elle l'apperçut languissant sous des myrtes, glorieux de ses chaînes, couronné de roses, inondé de parfums, vil esclave de la Volupté : à cet aspect elle détourna les yeux avec mépris, disparut aussi-tôt. Ce dernier présage mit le comble à la douleur des Phocéens.

Tandis que cette douleur tenoit tous les esprits en suspens, l'Envie pour combler ses projets contre Pe-

riphas, jugea la circonſtance favorable, & s'empreſſa de la mettre à profit. Dieux bienfaiſans! pourquoi la vigilance & l'art puiſſant dont ne manquent jamais les divinités ennemies ſont-ils chez vous bien moins remarquables? déguiſée ſous la forme du confident de Cheron, l'Envie aborde ce miniſtre; du ton de l'amitié la plus tendre elle lui dit: Que tardez-vous ô Cheron! de vous venger d'un fier collégue, de vous en venger juſques dans la perſonne du prince qu'il protége? quiconque eſt notre ennemi doit nous être ſuſpect juſques dans ſes créatures. Quoi? les Dieux ſemblent avoir préparé ce jour pour notre triomphe; & vous ſeriez aſſez peu attentif pour le laiſſer échapper. L'occaſion fuit avec vîteſſe ſur un fer tranchant, il n'eſt qu'un moment pour la ſaiſir. Encore un pas à faire,

& personne dans la Phocide ne vous égalera en crédit, & en puissance. Quel heureux intervalle ne vous offre point l'absence de Periphas? Tandis que les soldats en esperant de le revoir languissent tristement sous leurs tentes, envoyez secrettement un homme habile & sûr au roi d'Athenes; que par vos soins il soit instruit des vûes de Periphas sur sa couronne, du poids que donne à ce projet la qualité de descendant de Cécrops; de l'appui que trouveront ses prétentions dans l'amitié de Grantor qui lui est dévoué, dans la reconnoissance de la reine des Locriens si elle est rétablie sur son trône, dans l'amour des troupes Phocéennes dont il a sçu gagner les cœurs. Couvrez votre démarche sous un voile décoré par l'amour de la paix, & par mille vertus. Soulevez Athenes, & tous les pré-

paratifs de cette guerre feront vains, & le traité conclu par l'art de vos ennemis reftera fans effet. Quelle occafion pour faire valoir alors la fuperiorité de vos lumieres, & de votre fageffe? quand on verra approcher les évenemens que vous avez prévû, les mêmes que vos confeils & vos efforts ont voulu éviter, quels moyens n'aurez-vous pas de vous élever fur les ruines de Grantor, de rendre fufpecte jufqu'à fa fidélité? eh! qu'y-a-t-il à ménager quand il s'agit de perdre un concurrent? que ne doit-on point ofer Cheron, que ne doit-il pas faire pour détruire dans tous les cœurs la frivole témerité de braver un miniftre tel que lui?

Le confeil fut agréable à Cheron; fi fon ame éprouva quelque trouble ce fut par le regret qu'il fentit de n'avoir pas conçu lui-même chacune

de ces idées. Il les saisit avec transport. Plein de ces cruelles pensées, il appelle un des officiers de sa maison dont il avoit plusieurs fois mis la scéleratesse à l'épreuve ; ô Phakar! lui dit-il, toi qui veilles sous mes ordres aux interêts de ma fortune, sauras-tu te rendre digne des emplois glorieux dont je veux à l'avenir récompenser ton zele. Tu sais de quels biens mes liberalités ont comblé tes services. Leur prix n'est rien auprès des trésors dont tu pourras t'enyvrer. Mais il faut en ce jour redoubler de zele & de fidélité. Désormais tu traiteras avec les princes : par une commission secrette, je vais essayer tes talens. Rends toi en Attique, dérobe ici ta marche à tous les yeux : à Athenes tu déguiseras ton nom, tu demanderas à rendre compte au roi Erectée d'affaires importantes. Dès

que tu feras feul-à-feul avec lui, afin qu'il puiffe prendre confiance en tes difcours tu lui montreras l'anneau que je vais te donner; c'eft le même que j'ai reçu en préfent de la part de ce roi. Tu l'inftruiras enfuite d'une confpiration formée contre fa perfonne, par Periphas & par Ociroé. Tu défigneras Grantor comme l'appui du complot; tu infifteras fur l'abfence de Periphas pour affurer qu'il eft allé dans le fecret liguer d'autres princes dans fon complot; tu lui perfuaderas bien, qu'après avoir tout tenté pour maintenir la paix dans la Grece, je n'ai plus connu d'autre moyen de prévenir les plus horribles révolutions, qu'en l'avertiffant d'exiger du roi mon maître la rupture de fon traité avec la reine des Locriens, & le banniffement de Periphas. Adieu, Phakar! j'ai tout dit. Souviens toi de ce

que tu dois à ton maître. Songe à tout ce que peut en esperer ton zele.

Phakar enflâmé par ce discours partit pour obéir. La mere qui retourne à son nid appaiser les clameurs de ses petits, pressés de nourriture vole avec moins de joye, que Phakar en ressentoit de l'espoir de trahir sa patrie & son roi. Déjà il méditoit de servir Cheron au-delà même de ses désirs. Les ténébres de la nuit la plus sombre présiderent à cette marche odieuse; pour l'accélerer, l'Envie transporta Phakar sur ses aîles; il se trouva à Athenes au lever d'Erectée, remplit sa commission; & la compagne de sa route sécouant ses serpens, ils s'insinuent avec souplesse dans le cœur du roi d'Athenes, le rongent & le déchirent.

A l'heure même parut à cette cour un député du tyran de la Locrie,

député que les intrigues ſecrettes de Cheron avoient fait partir à l'appui de Phakar. D'abord il proteſta de la part d'Hyperion le plus grand zele, le plus grand attachement pour Athenes & pour le roi qui la gouvernoit. Il repréſenta enſuite que ſon maître n'étoit monté ſur le trône qu'enſuite du choix, & ſelon les vœux d'une nation prête à perir ſous le joug inſoutenable de leur ancienne reine: il diſoit qu'un interêt commun devoit les lier contre le même ennemi, puiſqu'il étoit bien évident qu'après avoir déſolé la Locrie, la Phocide ſe propoſoit de déſoler enſuite Athenes. Il ajouta qu'Hyperion prenoit Erectée pour juge, qu'il promettoit de ne point commencer la guerre ſans l'aveu de ce roi.

Le prince d'Athenes agité d'un nouveau trouble, affecta de ne point

dédaigner les marques de soumission du tyran de la Locrie. Il répondit au député que pourvu que son maître n'exerçât point le premier aucune hostilité, Athenes le serviroit de tout son pouvoir pour détourner la guerre projettée par la Phocide.



LIVRE HUITIÉME.

CEPENDANT Jupiter ayant convoqué son conseil dans l'Olympe, observoit avec les immortels l'état des affaires de la Grece. Vénus seule étoit absente de leur cercle : dans les conseils où il s'agissoit de la destinée des empires, la sagesse des Dieux ne leur avoit jamais permis d'admettre la reine de Cythere. Du premier coup d'œil ils avoient percé dans les ressorts les plus secrets des cours. Ils voyoient l'Envie allumant à Athenes l'horrible flambeau de la Discorde, protégeant de tout son pouvoir l'odieux tyran de la Locrie; aiguisant ses traits les plus empoisonnés contre le descendant de Cécrops, déjà même victorieuse de ce prince qu'elle avoit fait enchaîner par l'Amour, & fiere

d'avoir ſçû préparer la conſternation qui abbattoit les braves ſoldats de Phocide.

Jupiter ayant receuilli en lui-même tout ce que ſes yeux découvroient, portoit les actions des rois, & celles des ſujets, les plus ſecrettes intentions de leur cœur dans la balance de Thémis, les faiſoit graver avec un ſtyle d'airain dans les archives de Pluton, ſur ce livre redoutable qui eſt la regle des juges des enfers. Apollon y lut avec douleur les foibleſſes, & la lâcheté de Periphas. Attendri ſur un diſciple qui toujours lui avoit été ſi cher, dont il prévoyoit ſi bien la gloire & la grandeur, il s'adreſſe à Jupiter: roi des Dieux! lui dit-il, ne ſuffit-il donc pas à votre fille de regner dans les iſles diſſolues que vous avez ſoumiſes à ſa domination. Souffrirez-vous toujours que par l'abus de la

beauté dont vous l'avez ornée, elle s'applique à corrompre les cœurs purs, les princes les plus ſages, les heros les plus fiers, à détruire dans un ſeul jour des vertus que tant d'années, tant de travaux, & tant de peines ont pris ſoin de former? avec quelle attention n'ai-je pas veillé ſur l'enfance de Periphas? que n'ai-je pas fait pour le combler de ces biens que les divinités mêmes honorent? avec quelle ardeur ne répondoit-il pas à mes bontés paternelles? déjà il avoit merité d'être l'objet de mes complaiſance. Sublime par le génie, incomparable par une ame dont chaque mouvement portoit le caractere de la grandeur, il étoit déjà le conſeil & l'appui des rois, le modele de la juſtice, le fléau des méchans, l'exemple des guerriers. Vénus ſeule pouvoit défigurer ces beaux traits, arracher

Periphas à lui-même, & au bonheur des peuples ; elle a ſçû qu'elle le pouvoit, & elle l'a fait. O pere immortel ! voyez quels maux a préparé la perfidie de Vénus, quels déſordres vont ſe répandre dans les empires les plus floriſſans de la Grece ? C'eſt à Periphas vous le ſçavez que le deſtin réſerve l'honneur de diſſiper ces troubles. Rendez-le donc à lui-même ; rendez-le à cet empire qui vous le redemande par tant de vœux, qui pour l'obtenir de votre puiſſance a immolé en votre honneur des Hécatombes entieres. Permettez du moins qu'allant moi-même diſſiper le charme du mont enchanté où les liens de Vénus ont captivé Periphas, je briſe auſſi ces liens, je le tranſporte dans mon char, je réveille ſes vertus par les objets les plus frappans, par la maniſeſtation de votre gloire, par

celle de votre justice, & de votre toute-puissance.

Le pere des Dieux applaudit au discours d'Apollon. Un mouvement de sa tête divine donna le signe de son consentement ; & à ce mouvement les vents retinrent leur haleine, les mers suspendirent leur flux, les fleuves coulerent avec plus de douceur, tout devint immobile dans les campagnes, les mortels furent pénétrés d'un sentiment secret qui portoit leurs cœurs jusqu'aux cieux, la nature entiere rendit hommage.

Le mont de Psyché seul fut insensible aux mouvemens divins. Les douceurs du sommeil y charmoient Vénus, ses nymphes, & son esclave. Apollon y arrive, il enleve Periphas dans un tourbillon de feu au milieu duquel la puissance divine rend son corps impassible. Le tourbillon s'é-

leve, il fend l'immenſe carriere des airs juſqu'au centre du Zodiaque; là il eſt arrêté par la main du Dieu qui le dirige. Auſſi-tôt un treſſaillement merveilleux éveille Periphas; il ouvre les yeux, il eſt ébloui, il ſe trouble: Apollon le ranime, ſa voix paternelle le raſſure: Diſciple ingrat! lui dit-il, contemple la gloire de Cécrops qui t'environne. Eſt-ce en languiſſant dans les plaiſirs qu'il a mérité cette métamorphoſe lumineuſe qui regle le pouvoir des conſtellations céleſtes? quoi? l'opprobre de Leucophris a-t-il pu s'effacer de ton ſouvenir? ce prince qui fut à Tenedos l'objet de tes mépris & de ton indignation, n'a-t-il pas gravé dans ton cœur une leçon aſſez puiſſante? & qui peut eſperer de ſe garentir des excès, quand il a une fois ouvert ſon ame au poiſon ſubtil de la volupté? juges-en par toi-

même de ses progrès rapides, de sa puissance cruelle & souveraine. Quel étois-tu à la cour d'Elatée? quel étois-tu dans le camp des Phocéens? que d'idées sublimes n'enfantoit pas ton esprit? que de mouvemens nobles partoient de ton ame? que d'actions grandes publioient ta gloire dans l'univers, l'élevoient même jusqu'au trône des Dieux, la leur rendoient plus délectable que le parfum de l'encens exquis offert par des mains pures? quel opprobre un seul instant a-t-il fait succéder à tant d'éclat? rappelle à ton esprit de combien de foiblesses a été témoin le berceau corrupteur d'où vient de t'arracher ma clémence? quels sermens injurieux aux Dieux, outrageans pour toi-même ne t'a point dicté la déesse perfide dont tu portois les chaînes? quels sacrifices n'exigeoit-elle pas de ton

rang, de tes vertus, de ta gloire? que coûtoit-il à ton cœur pour les faire? dis moi où sont ces soldats que tu as rassemblé dans un camp : & cette reine infortunée dont tu trahis la confiance & l'espoir, qu'est-elle devenue? ah! n'as-tu pas même craint que le souvenir de ces objets vînt troubler tes plaisirs? toi l'ame & le chef de la plus haute entreprise, tu l'abandonnois donc avec réflexion, car tu n'ignorois pas que là où le chef ne préside point par le conseil & par l'exemple, tout s'évanouit nécessairement, tout doit tourner en désordre. Quel état vil pour un prince dont tous les mouvemens doivent être relatifs à la dignité d'une couronne, de s'endormir lâchement dans les bras de la Mollesse! de quel front irois-tu courir aujourd'hui les hazards belliqueux? des membres énervés sont

ils propres à ſoutenir le poids du fer, à affronter un ennemi robuſte, à repouſſer la vigueur de ſon attaque? des eſprits anéantis combinent-ils avec juſteſſe, font-ils exécuter avec fermeté, imaginent-ils le remède dans le danger? Hélas! tu avois même oublié qu'il y avoit des Dieux, tu ne croyois plus avoir à leur rendre compte de l'emploi de tes ans. Mais...

A ces mots, Apollon leve le voile qui derobe aux mortels les merveilles divines, les choſes ſecrettes & éloignées. Periphas apperçoit l'Olympe & l'aſſemblée des Dieux. Conſidere, ajouta Apollon, conſidere le grand Jupiter ſur ce trône éclatant par tous les ſignes de la royauté céleſte : à ſes pieds ſont la foudre & les éclairs prêts à partir au premier mouvement de ſa volonté divine. Le livre du deſtin eſt ſous ſes yeux, non pour y conſulter

des loix émanées d'un autre principe que lui-même, mais pour y retrouver celles que ſa propre main y a gravées, que ſa ſageſſe immuable, & ſa puiſſance éternelle ont dictées avant les ſiécles. C'eſt du ſein de Jupiter d'où part la lumiere, cette eſſence pure qui anime les autres Dieux, cette eſſence infinie dont les rayons luiſent ſans ceſſe dans le cœur de chaque mortel, dont tous les êtres reçoivent le mouvement & la vie. Le monde entier eſt en lui, il eſt dans chaque partie du monde. Le plus ancien de tous les êtres, il ne connoît point le tems. Le paſſé, le préſent & l'avenir ne ſont qu'un point à ſes yeux. Qui pourroit dire que Jupiter a commencé ? qui oſeroit prononcer que ſon regne aura jamais une fin? également infini, éternel & impaſſible, il eſt l'intelligence qui a créé le

cahos,

cahos, & qui l'a débrouillé, l'esprit universel qui se répand sur toute la nature, & qui la vivifie, la Providence qui préside à la conservation de l'univers, la justice qui doit distribuer les récompenses & les châtimens. Aussi ancien que Saturne son pere, il l'a laissé jouir du repos, de la plenitude de bonheur qu'il trouve en lui-même, tandis que lui son divin fils s'est plu à créer l'univers, des êtres pensans, à les gouverner ; & pour les maintenir dans l'ordre de la sagesse, il les fait inspirer par la déesse coéternelle avec lui, par Minerve qui de tout tems exista dans son cerveau, & qu'il n'a produit au-dehors que par le mouvement le plus tendre de son amour envers les créatures qui ont en partage quelques rayons de la lumiere immortelle. Au tour de son trône inébranlable, tous les autres

Dieux pénétrés de sa majesté ne trouvent qu'en lui seul leur bonheur, ne sont que les instrumens de sa puissance. C'est par lui que Junon regne dans les airs, Neptune sur les eaux, Pluton dans les enfers, Vulcain dans l'élement du feu, Mars dans la guerre, Eole sur les vents, Cérès & Bacchus dans les campagnes cultivées, Diane dans les forêts. C'est de lui seul dont Thémis tient le droit des balances & du glaive, Mercure cette agilité qui lui fait parcourir dans un clin-d'œil l'immense étendue qui sépare les poles opposés. Ce n'est que par Jupiter que je gouverne cet astre glorieux qui semble être le Dieu du monde, je tiens de lui le don précieux de l'éloquence qui me fait regner sur les cœurs : & tous ces dons, tous ces divers degrés de gloire, le roi de l'Olympe les réunit en lui à un degré

bien plus parfait & bien plus éminent.

C'eſt de la perfection de ſa juſtice d'où découlent, par une dépendance néceſſaire, les regles abſolues & éternelles, de cette morale perſonnelle, qui doit toujours engager chaque mortel à ſe rendre ſemblable aux Dieux, & de cette morale univerſelle qui prend le nom de légiſlation & de politique; & dont les loix ne ſont ſûres qu'autant qu'elles s'appuyent ſur cet amour de l'ordre qui eſt lui-même la baſe de leurs volontés, & de leurs décrets éternels. Conduite par ce fil, c'eſt tantôt par l'étude de la nature & de ſes merveilles que peut s'étendre la connoiſſance des Dieux. Trop foible pour ſoutenir par lui-même l'éclat de leur gloire, l'eſprit humain ſe perd à les contempler; mais leur eſſence retracée comme ſur un miroir, dans les œu-

vres de leurs mains, démontre la relation de tous les êtres créés à la divinité. Qui peut porter les yeux ſur les aſtres, méditer le jeu de la nature, la puiſſance qui lui eſt imprimée, obſerver quelle variété regne dans les animaux, quelle perfection dans ceux de la moindre eſpece, quelle magnificence dans une ſeule fleur, quel art dans un coquillage, quelle harmonie dans le vaſte univers? qui peut obſerver ces objets, & méconnoître qu'une Providence attentive à de ſi petits détails, s'étend auſſi ſans doute ſur les moindres actions des hommes. Tantôt c'eſt dans l'étude de ſoi-même que la divinité ſe dévoile. Et où doit-elle ſe peindre plus parfaitement que dans le cœur d'un prince deſtiné pour le trône? Participant de l'autorité des Dieux, il doit en partager auſſi les plus beaux

attributs. Attentif à inſpirer la vertu par ſon exemple, à l'encourager par des récompenſes, ennemi déclaré du crime, particulierement protecteur des foibles, acceſſible en tous tems à leurs prieres, infatigable dans les travaux du gouvernement; c'eſt ſon œil propre qui doit veiller ſans ceſſe ſur l'étendue de ſon empire, comme le roi des Dieux veille ſur l'immenſe univers, quelquefois avec un regard ſévere pour intimider le mutin, & lui rappeller qu'il y a un maître qui veut être obéi; le plus ſouvent avec un regard doux & tendre, toujours jaloux d'annoncer les entrailles d'un pere.

C'eſt tantôt dans l'étude des hommes miſe en comparaiſon avec ce que les Dieux avoient droit d'en attendre, qu'on doit puiſer de nouvelles lumieres. Les mœurs, les uſages qui diſtinguent un peuple d'un au-

tre, les passions, les penchans des chefs qui gouvernent, les vices qui dans ceux-ci ternissent l'éclat de quelques vertus, ou qui en étouffent le germe; les vertus qui dans ceux-là triomphent des inclinations désordonnées, & les captivent : tels sont les divers moyens pour remonter jusqu'aux Dieux, pour maintenir l'élevation dans l'ame, pour la diriger dans l'ordre du créateur.

Par d'autres merveilles, ajouta Apollon, faut-il rappeller en ton cœur la crainte des immortels, l'amour de tes devoirs? porte la vûe sur le globe immobile, séjour des ombres qui ont animé des corps sur la terre.

Apollon dit : & les enfers s'offrirent aux yeux de Periphas. Il apperçut la forteresse de fer enfermée d'un triple mur, battu des ondes enflâmées du violent Phlegeton, & au

tour duquel le Styx se replie neuf fois sur lui-même. Sur le rivage de ce gouffre bourbeux & bouillonnant, rouloient une foule d'ombres privées de sépulture. Le sévere Caron refusoit de les admettre dans sa barque. Leucophris entr'autres impitoyablement repoussé par le farouche nautonier, y chargeoit d'imprécations la perfide Vénus. Miserablement étendu sur un sable infecté, il poussoit des sanglots éternels. Cet ancien roi de Tenedos dont le palais n'avoit respiré que luxe, que mollesse & que volupté, étoit alors en butte aux cruels outrages des morts qui avoient vécu sous son regne: Te voilà donc, s'écrioient-ils, prince lâche & effeminé qui abandonnant tes peuples & ton empire, n'a sçu regner que dans les festins & dans les plaisirs! où sont tes parfums, où sont tes ban-

quets, où sont tes courtisannes? Ces plaisirs dont tu t'enyvrois aux dépens de notre substance la plus pure, ces flateurs rampans, ces ministres de tes débauches, où sont-ils? tu apprens donc aujourd'hui qu'il est des Dieux vengeurs, que tu n'étois qu'un foible mortel comme nous. Mais puissent-ils ces justes Dieux te faire ressentir leur puissance, & leur courroux dans des tourmens encore plus horribles! puissent-ils te faire supporter les peines des crimes où nous a entraîné l'exemple de tes mœurs corrompues? puissent tes entrailles qui toujours furent endurcies sur nos maux, être dévorées de feux, dont la cruauté les déchire, sans jamais les consumer!

Tout-à-coup les portes de l'abîme s'ouvrirent en frémissant sur leurs gonds antiques. L'Erébe entier retentit de leur affreux mugissement.

Le monstrueux Cerbere parut, herissant les couleuvres dont sa tête est coëffée. Auprès de lui la pâle Mort, la Discorde menaçante, l'implacable Envie, le Désespoir teint de sang, les Furies courroucées faisoient la garde du Tartare. Plus loin l'ambitieux Typhon mordant la poussiere, étoit accablé sous le poids d'un rocher inébranlable. Le téméraire Ixion lié avec des serpens sur une roue qui tournoit sans cesse, portoit la peine de son amour audacieuse. L'impie, le parricide Tantale, & tous les sacriléges qui comme lui avoient douté de la puissance des Dieux, ou attenté à la personne des princes, étoient à jamais condamnés aux supplices dévorans de la faim & de la soif. Les homicides souillés de sang répandu par le fer, par le poison, par le vol, ou même par le simple refus des se-

cours exigés par l'humanité, tous ceux-là ressentoient également l'impitoyable fléau des Eumenides. Les traîtres à la patrie, les fourbes, les calomniateurs, les citoyens lâches qui avoient fui devant l'ennemi, les adulateurs étoient entortillés de serpens acharnés à dévorer leur sein toujours renaissant. On voyoit aussi des hommes errans repoussés çà & là, livrés à la merci de la rage de tous les autres habitans du Tartare; c'étoient les prêtres inhumains, les prêtres orgeuilleux, les prêtres remuans, les prêtres sensuels. Mais quel est ce lac de soufre & de bitume, dont la surface est couverte des marques de dignité les plus respectées sur la terre? quels sont ces hommes qui nagent dans cet océan de feux liquides? quoi ce sont les mêmes qui étoient les Dieux de la terre, à qui les immor-

tels avoient confié la meilleure partie de leur autorité suprême ? rois fainéans ! rois voluptueux ! rois cruels ! rois conquerans ! c'est vous que j'apperçois ! auprès de vous sont descendus vos ministres insolens, ces hommes hardis & trompeurs, élevés par la brigue ; qui, sans l'étendue suffisante de sagesse & de lumiere, n'ont pas craint d'accepter les postes éminens ; oppresseurs du peuple, tyrans, qui par le seul droit du plus fort ont fait gémir l'innocence, ont sacrifié à la prétendue grandeur de leur maître, & à leur propre ambition les loix & les vertus. Mortels qui présidés dans les temples de Thémis portés les yeux avec Periphas sur ce lac effrayant ! Vous y verrez encore engloutis ces magistrats vils qui ont vendu la justice à l'attrait des plaisirs, à la considération du plus puissant, à l'interêt personnel.

Saisi de frayeur & frémissant, Periphas détourne la vûe. Pour dissiper l'horreur qui pénétre son ame, Apollon lui offrit le spectacle magnifique de ces champs fortunés, où des fleuves de Nectar se divisent en mille ruisseaux, où l'ambroisie nourrit l'immortalité, où tout est plus transparent que le crystal, plus harmonieux que la structure de l'univers. Reines de ce séjour, la Verité, la Justice & la Paix partagent leurs douceurs avec les ames qui les ont invoquées durant leur vie mortelle, qui dès-lors avoient servi sous leur empire. Le soleil de ces beaux lieux est l'amour vif & tendre, cet amour que la crainte & les soupçons ne troublent point, qui enfante la joye pure & intarissable, qui nourrit dans les cœurs une satisfaction pleine, une félicité toujours plus sensible, toujours plus nou-

velle. Dans ce séjour il n'est d'autres siéges que des trônes, & ces trônes sont établis sur des fondemens inébranlables. De-là on contemple la gloire de Jupiter sans en être ébloui; là on respire la lumiere divine, comme on respire l'air sur la terre. On y célebre la grandeur des Dieux par des chants dignes de leur majesté. Tous les biens, toutes les beautés de l'Olympe s'y reproduisent sans cesse. Des couronnes immortelles récompensent le triomphe des passions, le mépris des plaisirs, l'application aux devoirs d'état, & les vertus qui les ont remplis.

A la considération de ces merveilles, Periphas sembloit partager le bonheur des ombres fortunées. Tout son corps ranimé sentoit la puissance divine lui communiquer une force étrange. Son ame éprise de cette joye

douce & consolante qui naît de la sagesse, éprouvoit combien elle est préferable à la joye furieuse & emportée, où entraîne la passion de l'amour, son front rougissoit du souvenir de ses foiblesses. Touché de ce sentiment Apollon lui dit : Ce que l'œil des mortels ne peut découvrir, ce que l'esprit humain n'a jamais conçu, tu viens, ô Periphas ! de le voir & de le comprendre. Par cette faveur, juge des desseins du ciel sur toi. Oui, je les vois marqués dans le livre suprême. Leur accomplissement dépendra de tes soins, & cet accomplissement sera entier, si par l'éclat des vertus les plus solides tu te montres si grand, que la splendeur même de la couronne ne puisse rien ajouter à ta gloire. Déjà un génie bienfaisant, déjà un de mes prophetes te l'ont annoncée cette cou-

ronne. Hélas! elle ſemble preſque commencer à fuir la tête d'Erectée, pour s'approcher de la tienne. Que j'aime à prévoir les douceurs & l'éclat de ce regne? en toi les Atheniens croiront voir revivre la perſonne de Cécrops. Ton empire s'étendra ſur tous les cœurs, tu leur paroîtras un Dieu deſcendu de l'Olympe pour les gouverner. A tes pieds tes peuples ſe proſterneront l'encenſoir à la main. Mais garde toi d'accepter des honneurs qui n'appartiennent qu'aux immortels. Jupiter le plus jaloux des Dieux te menace, armé de ſon foudre. Il s'indigne de voir un mortel ſi réveré, il s'apprête à venger ſur toi l'amour exceſſif & les grands reſpects de tes ſujets. Moi-même alors il faudra que je modere la vengeance. Senſible à mon interceſſion le puiſſant Jupiter t'enlevera dans ſa demeu-

re céleste. Ton corps s'y dépouillera de sa forme, prendra celle d'un Aigle qui sans cesse assistera à la droite de Jupiter, & qui lui servira encore à traverser les airs, lorsqu'il voudra honorer de sa présence quelque canton de la terre. Alors ton sang donnera des princes aux Atheniens, jusqu'à ce que le nombre de sept fois dix rois soit accompli, à compter de Cécrops ton ancêtre. Un de tes descendans remplira l'univers du bruit de sa valeur & de sa haute renommée. Les monstres periront par ses mains, il détruira les brigands. L'empire même des Amazones sera renversé par sa force. Leur reine portera les fers d'un prince qui te comptera pour son bisayeul. Les enfans de ce grand roi étendront leur puissance. L'Attique deviendra de plus en plus florissante. Mais l'esprit de tyrannie inspirant en-

fin aux princes la folle passion d'un despotisme absolu, les Atheniens se lasseront de la monarchie. La génerosité du dernier roi qui se dévouera pour le salut de son peuple, ne pourra effacer de leur mémoire l'injustice de ses prédécesseurs. La crainte de voir sur le trône de nouveaux tyrans fera dégénerer la monarchie en état républicain. A la place des rois on créera un Archonte, qui sera tenu de rendre compte au peuple de l'état des affaires, & de prendre son avis dans les occasions importantes. Treize de ces chefs jouiront successivement de la presséance à perpétuité. Pendant le gouvernement du dernier naîtra sous le vétement roux d'une Louve qui l'allaitera, un mortel que la protection de son pere rendra célebre dans tous les siécles. Une ville s'élevera par ses soins, dont la gloire n'aura

point de fin. L'univers entier en recevra les loix avec étonnement, dès les premiers lustres de sa fondation. Alors le goût d'inconstance bornera l'autorité des chefs de l'Attique à deux fois cinq ans. Ensuite ils seront renouvellés tous les ans. Bien-tôt cette puissance limitée donnant lieu à toutes les fureurs de la discorde, ne pourra contenir des esprits remuans. On ne s'accordera plus sur les principes du gouvernement, les guerres même de religion diviseront la république. Dès cette époque son histoire ne sera plus qu'une suite des révolutions les plus contraires, contre lesquelles Athenes n'évitera sa ruine que par la sagesse de ses philosophes, & les talens de ses artistes.

Tels sont les arrêts du destin, ajouta Apollon, il est tems que je te rende aux Phocéens qui ne cessent de m'in-

voquer pour obtenir de moi ton retour. Il te reſte encore des épreuves à eſſuyer, tu vas te trouver en butte aux coups de la fortune. Soutiens-les avec fermeté. Par la fierté de ton ame ſois toujours ſuperieur aux complots des ennemis de ta gloire.

A la fin de ce diſcours, Apollon fit deſcendre Periphas ſur un de ſes rayons jusqu'au camp des Phocéens. Ce prince y parut tout éclatant de la lumiere divine : on ne l'enviſagea qu'avec un nouveau reſpect. Il rendit compte des ruſes de la divinité jalouſe qui l'avoit tranſporté dans un ſéjour dont Apollon ſeul avoit pu rompre le charme. Mille cris de joye s'éleverent. La confiance & l'ardeur guerriere commencerent à renaître. Le roi indiqua pour le lendemain le départ de ſes troupes, & partit à l'inſtant pour aller en faire la revûe.

LIVRE NEUVIÉME.

LE roi charmé du bon ordre de son armée, étoit encore plus satisfait d'avoir remarqué dans ses troupes la passion des combats. Il se félicitoit avec ses courtisans de la détermination qu'il avoit prise. En lui-même, il se reprochoit presque d'avoir connu trop tard le prix d'une si belle action. Le bonheur qu'on ressent lorsqu'on a lieu d'être content de soi pénétroit son ame; & cette douceur lui étoit encore plus sensible par l'esperance de la voir croître bien-tôt par les succès. Mais la continuité des jours heureux n'est pas faite pour les rois. Trop de gens les entourent, trop de sujets leur sont nécessaires, trop de méchans appuyent leur fortune sur l'art de les

tromper : & un ſeul traître revêtu de quelque autorité ſuffit pour détruire les projets du plus grand roi, pour bouleverſer l'empire. C'eſt ainſi que l'a ordonné le deſtin : c'eſt ainſi que les Dieux ſe plaiſent à rappeller aux mortels, qu'en aſſemblant ſur un ſeul homme tout ce qu'on nomme grandeur, puiſſance, dignités, on ne fait qu'augmenter ſa dépendance, l'aſſujettir à plus de dangers. Tel le pin ſuperbe qui nourri ſur le ſommet d'une haute montagne, porte ſa tête juſqu'aux nues, eſt bien plutôt atteint du foudre que le ſimple arbuſte qui croiſſant humblement au fond d'une vallée champêtre cache ſon tronc ſous ſes fruits.

Les troupes avoient goûté le repos de la nuit. Et déjà loin de leurs tentes s'enfuyoit le ſommeil, chaſſé par les trompettes qui ſonnoient la marche,

A ce bruit, les chevaux hennissoient de toutes parts, les soldats couroient aux armes, les bataillons se rangeoient à la file, les enseignes déployées flottoient au gré des vents. Le roi entouré des principaux officiers avançoit à la tête, il alloit donner le signal du départ. Tout-à-coup, au travers d'un nuage de poussiere, on vit approcher un char suivi d'un cortége pompeux, remarquable par les livrées du roi d'Athenes. C'étoit son ambassadeur, il s'arrête à quelques pas du roi de Phocide, il se fait connoître, il demande une audience secrette; le roi fait écarter les capitaines & les gardes qui l'entouroient: l'ambassadeur lui porte la parole:

O Phocus! dit-il, quand vous avez fait annoncer au roi mon maître la cause pour laquelle vous armiez, il a admiré vos vertus, il s'est empressé

de concourir à votre gloire, il a envoyé ſous vos drapeaux l'élite de la jeuneſſe Athenienne, il s'eſt confié ſur l'étroite alliance qui vous unit l'un & l'autre par les nœuds ſacrés de l'amitié. Mais, quel eſt ce prince qui a diſpoſé votre entrepriſe, qui la dirige, qui ſemble y préſider? quels ſont ces projets ambitieux, qu'il oſe divulguer? quels ſont ces oracles qu'il fait parler à l'appui de ſon audace? Si les Dieux ont ordonné qu'il regne dans l'Attique, leur bras eſt aſſez puiſſant pour l'élever ſur ce trône, ſans le ſecours des mortels: les Dieux n'ont point ainſi parlé à Athenes. Ils y béniſſent au contraire le regne d'Erectée. Il en a pour preuve certaine l'amour de ſes peuples, la ſincerité des vœux qu'ils forment pour lui, l'étendue de leur fidélité qui fera ſacrifier à chacun d'eux leurs biens & leur

vie avant que d'éprouver le changement de maître. Je ne vous parle donc point, ô Phocus ! de la part d'un roi qui craigne de chanceller jamais sur son trône. Dans une telle ame n'entra jamais pareille terreur. L'objet de mon ambassade est de vous dévoiler des intrigues perfides que vous ignorez sans doute, & le roi mon maître en est persuadé. Les services de Periphas attendent d'Ociroé pour prix, la couronne d'Athenes. Le plus ancien de vos ministres protége leur complot & leur ligue ; il espere vous conduire insensiblement à les appuyer vous-même. Ne rompons pas l'amitié qui accroît mutuellement la puissance de la Phocide & celle d'Athenes. Soutenir les droits d'Ociroé, accorder des graces, des honneurs & des emplois à Periphas, c'est attenter à la couronne du roi mon maître, c'est

ſe déclarer ſon ennemi. Ses troupes ſe raſſemblent aujourd'hui : demain elles paroiſſent en campagne. Erectée marche à leur tête pour garentir vos terres des inſultes d'Hyperion ; il vous laiſſe pour garents de ſa promeſſe les Atheniens qui ont groſſi votre armée. Mais, il attend que vous abandonnerez les interêts d'Ociroé, que vous remettrez Periphas en mes mains. A ces conditions votre alliance lui ſera à jamais inviolable : en tout tems vos ennemis ſeront les ſiens. Si vous refuſez au contraire ces conditions, vous levez l'étendard contre Athenes, elle employera toute ſa puiſſance à repouſſer l'injure.

Phocus ſe décida dans l'inſtant : l'amitié d'Erectée, répondit-il, m'eſt précieuſe. Mais Periphas ne peut m'être ſuſpect, il ne doit point l'être à votre maître. Ne cherchez

point à me persuader des intrigues, qui ne sont que la fable de quelques esprits factieux & mechans ; & selon toute apparence, la derniere ressource de l'usurpateur que je veux punir. Au reste le roi d'Athenes paroît désirer de voir Periphas à sa cour. Il va vous y suivre, il y arrivera revêtu de la qualité de mon ambassadeur, il portera mes réponses avec plus de détail. Jusqu'à son retour les Atheniens qui sont dans mon camp me serviront d'otages.

Il dit, & piquant son cheval, chacun doubla le pas pour l'entourer ou pour le suivre. Il fit approcher son armée des frontieres, & la plaça dans un poste que la nature avoit pris plaisir de fortifier, & de mettre à l'abri de la surprise. Ensuite ayant rassemblé ses ministres & les chefs de l'armée, il leur apprit la cause de la dé-

putation d'Athenes, & les dispositions d'Erectée. L'impression triste de cette nouvelle s'exprima sur tous les visages. Cheron affectoit une consternation profonde. Periphas conserva sur son front cette serenité tranquille, qui, fondée sur les hautes vertus, semble n'avoir rien à craindre des hommes.

Dans ces circonstances, dit le roi, il convient de suspendre les operations militaires. Je persiste dans le dessein de les suivre avec vigueur. Mais je veux éviter d'avoir Athenes à combattre. C'est à vous, ajouta-t-il, en adressant la parole à Periphas, à concilier les choses de maniere que mes intentions puissent être remplies. Allez à Erectée, dissipez de son esprit les noirs soupçons que la cruelle Envie a formés. Traitez avec lui mes interêts & les vôtres. Traitez-les avec

la sageſſe qui vous a merité mon eſtime.

Periphas ſentit tout ce que pourroit dans l'Attique la préſence d'un ambaſſadeur iſſu du ſang de Cécrops. Il part plein de confiance, & porte dans ſa droïte une branche d'olivier. En parcourant les campagnes où la trace des bienfaits de Cécrops reſte toûjours imprimée, ſon cœur ſe ſent émû d'une joye ſecrette qui redouble ſa confiance. Il marche preſque ſans ſuite ; mais chaque bourg qu'il traverſe lui fournit une eſcorte nombreuſe. Sur ſa route, les chemins ſont jonchés de fleurs. Les citoyens de tout état accourent à ſa rencontre. Il arrive en pompe à Athenes. Elle n'étoit point encore alors cette Athenes ſuperbe par la magnificence de ſes édifices. On n'y remarquoit que la ſimplicité des premiers tems. Les

palais n'étoient presque distingués des autres maisons que par leur plus grande étendue. D'ailleurs ils n'offroient que les ornemens les moins recherchés. Les rues étoient propres & bien alignées, elles tiroient leur nom de l'état des citoyens à qui elles étoient désignées. Il y avoit des fontaines, des places publiques, des lieux destinés aux jeux publics. La ville s'étendoit sur la pente d'un côteau, au haut duquel s'élevoit le château de Cécropia, également destiné à la demeure des rois & à la défense de la ville. La foule des Atheniens suivit Periphas jusques dans le château. Le roi choqué de ce cortége vouloit en éloigner l'ambassadeur Phocéen, & le conduire plus loin pour être seul à l'entendre. L'ambassadeur charmé de parler en présence des sujets demanda une audience pu-

blique, Erectée n'osa la refuser. Periphas lui dit :

Ce n'est point, ô Erectée ! pour vous demander du secours contre l'usurpateur de la Locrie, cet ennemi de tous les rois, que le souverain de la Phocide m'a député vers vous. L'idée seule qu'il a de vos vertus, exige qu'avec de nouveaux soins, il s'applique à maintenir dans votre esprit l'opinion des siennes. Ce qu'il a fait pour Ociroé, ce que j'ai fait moi-même, nous l'eussions fait pour vous l'un & l'autre avec encore plus d'ardeur, si le caprice malin de la fortune vous eût rendu nos services nécessaires. Vos interêts sont chers au roi de Phocide. Pour moi votre personne est sacrée. A mes yeux le diadême ne s'offre que sous un seul aspect flatteur : faire le bonheur des sujets, voilà la gloire du sceptre : je ne lui connois point d'au-

très charmes : une couronne achetée aux dépens du repos & de la paix des peuples n'a point d'attraits qui me séduisent : jamais on ne me verra monter sur le trône, avant que la voix des Dieux & des peuples ayent concouru pour m'y élever. C'est par de telles vertus que je me suis annoncé en Phocide : c'est par-là que j'ai su meriter les bontés du prince qui la gouverne. Loin de moi ces vils complots, ces brigues sourdes qui sembleroient me mettre au niveau des usurpateurs & des tyrans. Pardonnez, ô Erectée ! cette apologie de moi-même. Vous m'eussiez évité ce qu'elle a de penible, si vous m'aviez jugé par mes actions. Vous m'avez imposé le devoir de la faire, dès que vous avez su me soupçonner. Souffrez donc que je vous le demande en présence de vos peuples : Quels sont-ils

ces audacieux dont la bouche écumante exhale le venin de la discorde? quels sont les témeraires qui m'imputans des brigues sourdes répandent le trouble dans votre cœur? assurément Athenes ne les a point enfantés: elle a trop de vertus pour produire des citoyens experimentés dans l'art des enfers. Dans des terres où la source du bonheur remonte au sang qui coule dans mes veines, où tout doit respirer l'amour & la vénération de mon nom; où vous ne regnez vous-même, ô Erectée! que par la sagesse, & par le génie de Cécrops qui a fondé la monarchie, qui a élevé le trône, qui a transmis aux princes justes & éclairés les moyens de s'y raffermir: dans l'Attique enfin quelqu'un imagineroit-il de m'imputer un attentat contre un bon roi; & cet attentat quand j'aurois

pu le former, par quel artifice persuade-t-on que Phocus l'appuye, que le plus sage des rois veut le seconder? Prince des Atheniens! ne pensez pas que si la passion de votre sceptre m'avoit dicté le projet de vous l'arracher, j'eus à rougir de vous en faire l'aveu, j'eus la foiblesse de le dissimuler. Les droits de ma naissance ne sont-ils donc pas un titre assez sacré pour me faire prétendre sans crime à la couronne de l'Attique? si par sa lâcheté le petit-fils de Cécrops s'est laissé dépouiller de son trône, la vigueur de son descendant pourroit bien recouvrer l'heritage de ses peres, & ses vertus l'y maintenir. Mais vous regnez sous les auspices de Minerve, par le choix des Atheniens, & pour leur félicité : vouloir interrompre un si bel ordre, ce seroit à mon avis un attentat contre les Dieux & contre les

hommes. Recevez-donc en ſigne de paix & d'alliance l'olivier que je vous offre. Le Dieu du jour m'eſt témoin de la ſincerité des intentions de Phocus, & de la fidélité des miennes. J'en jure par Minerve déeſſe de l'Attique, par la divinité liberale qui fait fleurir vos campagnes, & dont le culte doit nous être également précieux. Après de tels ſermens, ſi vous n'en croyez pas à l'amitié de Phocus, ſi vous eſperez lui impoſer des loix en maître, ſi je continue d'exciter vos ſoupçons, croyez que la Phocide a des troupes aguerries qui ne craindront pas de marcher à votre rencontre, qu'il eſt dans le génie de leurs capitaines des reſſources aſſez puiſſantes pour réſiſter à la fois à Erectée & à Hyperion, que par une guerre injuſte qui ne pourroit être approuvée des Dieux, ou par de

vains motifs vous feriez répandre des flots de sang, qu'il est du devoir des rois de ménager ; vous pourriez ainsi préparer vous-même l'accomplissement de ces oracles, que votre ambassadeur en Phocide a prétendu que je faisois parler.

A la fin de ce discours les mouvemens les plus contraires partageoient Erectée. Il ne pouvoit y méconnoître la fidélité sincere, la vertu inébranlable. Mais le ton fier qui dominoit, les menaces hardies qu'il entendoit pour la premiere fois aigrissoient la playe de son cœur. Il auroit bien voulu sur l'heure venger son orgueil offensé : des réflexions sages moderant le transport qu'il retenoit avec peine, il dit à Periphas que l'avis de l'Aréopage étant nécessaire dans une affaire de cette importance, il alloit en déliberer avec cette compagnie,

Periphas ſortit du palais, il s'empreſſa de recevoir les ſénateurs qui accoururent lui marquer la joye qu'ils reſſentoient de voir à Athenes le deſcendant du prince qui l'avoit fondée. Oubliant auprès d'eux cette fierté dont le trône avoit été témoin : il les traita en amis, il les prévint des diſcours les plus affectueux, des manieres les plus nobles. D'abord il les remercia tendrement de l'interêt qu'ils avoient pris à ſa gloire, en envoyant leurs enfans ſous ſes drapeaux : il leur promit envers ceux-ci des égards, & des ſoins dignes de la nobleſſe Athenienne : il les entretint avec des larmes de joye du don précieux qu'il avoit reçu de cette jeune nobleſſe. Enſuite il leur fit part des ſentimens de la Phocide en faveur d'Athenes, il leur protesta ſur les mêmes ſermens qu'il avoit prononcés en préſence du roi,

que l'ambition de regner fur eux ne l'engageroit jamais à les inquiéter par les armes ni par les cabales, enfin il leur représenta combien il feroit déshonorant pour Athenes de porter fes armes en Phocide dans les circonftances des préparatifs de Phocus contre Hyperion; combien les Atheniens s'ils troubloient cette marche meriteroient d'être foupçonnés d'intelligence avec l'ufurpateur de la Locrie. Dans tous ces détails, Periphas s'étudia à dévoiler à chacun des fénateurs une ame pleine de graces, de vertus & de charmes.

L'heure du confeil étant arrivée, l'Aréopage s'affembla. Erectée porta la parole: Sages confeillers, dit-il, dont les décifions font réverées par Jupiter lui-même, vous favez quels motifs ont déterminé ma derniere ambaffade en Phocide. Des

bruits incertains n'ont pas dicté les mesures que j'ai prises. C'est à Cheron ministre de Phocus, à qui je dois l'avis du complot formé contre ma personne. Jaloux de maintenir mon alliance avec son maître, il a en vûe de prévenir des guerres, d'assurer le repos de sa patrie, & la paix d'Athenes. D'abord sa sagesse a mis tout en usage pour éclairer le roi de Phocide sur les maux que lui préparoit son zele aveugle envers Periphas & envers Ociroé. Les leçons de cette sagesse n'ont tourné qu'à la honte du ministre. Le parti contraire a prévalu. Phocus obsédé d'un favori trop habile à le dominer entroit insensiblement dans le complot sans s'en appercevoir, sans vouloir entendre rien qui l'en éclaircit. Le prudent Cheron avoit la douleur de perdre la confiance de son maître par les mêmes efforts qui s'appli-

quoient à la gloire du roi, & à la tranquillité du royaume. Des esprits remuans & hardis attiroient à eux par leurs souplesses les rênes de l'empire de Phocus : déjà même ils s'en croyoient assez assurés pour oser menacer mes états. A la veille de tant de malheurs, tandis qu'il étoit encore possible de les éviter, Cheron m'a fait appercevoir l'orage qui alloit désoler Athenes & la Phocide. Il m'a fait conjurer de n'apporter pour reméde que les voyes de moderation. Mon ame y étoit portée naturellement. Mon amour pour mes sujets, cet amour qu'aucun d'eux n'ignore est la preuve des soins que j'emploirois pour épargner leur sang. Guidé par cet amour, j'ai redoublé envers Phocus les marques de mon amitié, j'ai offert de garentir ses terres de toute insulte, s'il avoit à en appré-

hender ; par des liens encore plus sacrés j'ai voulu resserrer notre alliance. Cet honneur, & ces avantages, il pouvoit les meriter par un seul trait de justice. Il n'avoit qu'à retirer la protection que lui ont surprise les chefs de la conspiration contre ma couronne. Periphas étoit l'unique otage de fidélité que j'exigeois de Phocus. Mais, ô audace ! ô perfidie! c'est ce même Periphas qu'on députe vers moi à titre d'ambassadeur pour me braver sur mon trône ; c'est cet envoyé dont l'arrogance m'annonce le droit prétendu d'envahir ma couronne, qui veut en me la laissant m'en rendre redevable à sa génerosité, qui se porte même à l'excès étonnant de m'adresser des menaces dans un lieu où tout doit imprimer la terreur de la puissance Athenienne. O sénateurs! mes interêts ne furent jamais

tant les vôtres propres. C'eſt à la nation encore plus qu'à moi qu'eſt adreſſée l'inſulte. Votre gloire eſt mépriſée, votre pouvoir eſt bravé, vos droits ſont violés. Celui-là n'eſt pas du ſang de Cécrops qui méconnoît l'honneur du nom Athenien, qui conſpire contre leur paix & leur bonheur. Après des traits ſi hardis, ne nous laiſſons pas abuſer par des diſcours artificieux, qui cachent le parjure. Voyés vos enfans retenus en captivité contre le droit des gens. L'élite Athenienne, l'eſperance de l'état eſt dans les fers en Phocide. Allons-les briſer ces fers, volons au ſecours de ces citoyens précieux. Courons venger l'honneur de la nation. Moi-même j'irai porter ma réponſe à Phocus. La pointe de mon épée la gravera dans ſon cœur. Cependant, renfermons ſon ambaſſa-

deur dans la tour de mon palais. Là le châtiment de son crime lui persuadera que la mémoire de Cécrops est respectée par l'observation des loix contre les ennemis de l'état. Conclués donc avec moi sans hésiter. Que votre fidélité me seconde avec zele. La victoire aime à couronner les armes Atheniennes. En suivant le dragon qui s'éleve au haut de mon casque, mes sujets trouveront ouverte la route de la gloire.

Ainsi Erectée s'appliquoit-il à répandre la haine dans l'ame des sénateurs. Cette haine ne put y pénétrer. Tels des traits lancés par le bras le plus vigoureux contre l'égide de Pallas, se brisent en éclats, & tombent sans avoir produit aucun effet. La prudence des sénateurs résista à l'impétuosité d'Erectée. Les rois d'Athenes avoient dans l'interieur du

royaume une puissance fort étendue. Toutes les fois qu'il s'agissoit des affaires du dehors, quand il étoit question de déclarer la guerre, ou de faire la paix, les rois ne pouvoient rien sans l'avis de l'Aréopage.

Trop prévenus en faveur de Periphas, les sénateurs rallentirent la véhémence d'Erectée : Quoi, lui dirent-ils, ce prince orné de tant de vertus, ce prince qui a refusé le gouvernement de la Locrie, & le droit d'y succéder à la couronne, nous l'accuserons d'avoir conspiré contre notre patrie & notre roi ! eh ! quelles preuves avons nous pour pouvoir le juger contre des apparences si propres à entraîner même nos respects ? la délation de Cheron : s'il est assez méchant pour trahir son état & son maître, il peut bien être assez fourbe pour nous abuser par la calomnie. Quelqu'un

ignore-t-il à quel degré l'ambition obſéde ce miniſtre ? & que n'oſe point une ame en proye aux excès de cette paſſion ? que penſeroit donc l'univers & la poſterité, ſi Athenes ſi renommée en ſageſſe avoit été le jouet des intrigues abominables d'un homme audacieux ! la conſidération de nos enfans ne nous ſemble pas davantage un motif concluant pour la guerre. Pourquoi les regarderions-nous comme captifs ? les traitemens qu'on leur fait ne reſſemblent point à l'eſclavage. C'eſt vous-même, ô Erectée ! qui avez cru pouvoir en diſpoſer, & les offrir en otages au roi de Phocide. Il les conſerve à ce titre, il a dû les conſerver avec encore plus de ſoin lorſque vous avez paru demander la tête de Periphas. Au reſte nos enfans ſont libres au camp des Phocéens. Ce ſe-

roit vouloir les sacrifier les premiers à la plus juste vengeance, que d'approuver une irruption qui ne pourroit être traitée que de barbare. Envions à Phocus la gloire de porter ses armes contre l'usurpateur d'un trône. C'est la cause des rois qu'il venge. Mais, que cette envie ne s'annonce que par la douleur de ne nous être pas chargés les premiers de cette expédition, par notre empressement à en partager l'honneur. O roi ! bannissez donc vos allarmes : tant de méfiance ne sied point aux grands cœurs. Ah ! que nos soupçons sont differens ! que l'intrigue de Cheron fait naître en nous des idées bien contraires ! soit qu'occupé de la ruine d'Athenes, il veuille l'engager dans une guerre pour avoir droit d'appeller au secours de son maître des princes puissans ; profiter ainsi de la circonstance pour

nous annoncer comme complices & protecteurs des crimes d'Hyperion; & soulever alors contre nous la Grece entiere: soit que les interêts de son ambition, & des objets tout-à-fait personnels ayent médité sa ruse odieuse; c'est sous ces points de vûe que Cheton s'offre à notre jugement, & entre lesquels nos esprits incertains n'osent encore se décider.

Erectée frémissoit en lui-même: le dépit enflâmoit ses yeux: il étoit prêt d'éclater à tout instant: le roi ne put entendre plus long-tems le discours des sénateurs, il les interrompit, & insistant avec une nouvelle force sur les divers objets de sa harangue, il s'efforçoit d'entraîner l'Aréopage dans ses vûes. Les sénateurs toujours aussi moderés, que le roi étoit implacable, se déciderent hautement à éloigner la guerre pro-

jettée par leur prince. On alloit faire appeller Periphas, & l'introduire pour l'assurer des sentimens & des dispositions les plus favorables. Erectée exigea du délai. Il crut gagner à suspendre. Il demanda le loisir de prendre de nouveaux éclaircissemens. L'Aréopage obéit. Il prétexta auprès de Periphas qu'on n'avoit differé de se déterminer, que pour déferer à l'inspiration des Dieux qu'on alloit consulter.

Le jour de cette assemblée étoit le premier du mois Boédromion, de ce mois qui est l'image des premiers siécles du monde, dont un amant ingénieux emprunta les charmes pour plaire à Pomone ; dont la nature dans sa défaillance attend le retour pour rajeunir ; & qui se peint si bien par les couleurs de l'épouse riante de Zéphire. Depuis quatre ans révolus

les mysteres de Cérès d'Eleusis n'avoient point été célébrés dans l'Attique. L'usage d'en renouveller la solemnité tous les cinq ans étoit dans cet empire un point de religion trop auguste pour que rien pût en troubler la célébration. Ils étoient observés en mémoire des bienfaits de cette déesse qui ayant rassemblé les habitans de l'Attique à Eleusis, leur apprit l'art d'ensemencer les terres & de les labourer. Les citoyens seuls avoient le droit d'être admis à ces mysteres. Tout étranger quelque illustre qu'il fût ne pouvoit y prétendre. Periphas qui ne perdoit aucune occasion de communiquer avec les Atheniens crut devoir leur plaire par sa piété autant qu'il leur avoit plu par la grandeur de son ame, & par ses manieres. Sa qualité de descendant de Cécrops lui parut le meilleur titre à faire

valoir

valoir auprès des Prêtres de Cérès, pour obtenir le privilége des citoyens. Il le fit & détermina ainsi en sa faveur l'exception de la loi.

Aussi-tôt, selon la regle prescrite pour les aspirans aux mystères, Periphas fût conduit sur les bords de l'Ilisse, & purifié dans les eaux de ce fleuve. De-là passant dans les mains des Eumolpides, prêtres de Cérès, ils prirent soin de l'instruire de la doctrine sacrée des grands mysteres. En même tems aussi on faisoit des prieres, on offroit des sacrifices : ensuite on marchoit solemnellement au temple à l'heure qui précéde la premiere du jour. Le temple n'étoit point éclairé. Il étoit rigoureusement défendu d'y parler à personne, & d'y faire aucun bruit.

Dans l'horreur des ténébres & du silence, Periphas attendoit les ordres

des Eumolpides, quand un grand éclat de lumiere se répandit dans le temple. C'étoit la déesse Cérès qui brillante de la splendeur de l'Olympe arrivoit dans son temple sur un nuage lumineux. Elle manifesta sa gloire pendant quelques instans ; cent cris de joye lui rendirent hommage : des voeux pleins de zele & de confiance lui furent adressés, elle remonta dans l'Olympe les porter elle-même aux pieds du trône de Jupiter. A mesure qu'elle disparoissoit, les ténébres vinrent de nouveau envelopper le temple de leurs voiles sombres. L'horreur en fut augmentée par de grands bruits qui imitoient le tonnerre. Les colonnes du temple en furent ébranlées, la terre parut s'entr'ouvrir, une foule de spectres passerent & repasserent aux yeux de l'assemblée. On eût dit que toutes les ombres du noir

Tartare se rassembloient pour imprimer l'effroi dans l'ame des assistans. Elles s'évanouissoient à peine, quand des mugissemens terribles annoncerent un Lion qui sortit du milieu de l'autel. Cet animal fier portoit sur sa tête une couronne d'or. Il s'avance à pas majestueux vers Periphas, laisse tomber sa couronne aux pieds du prince, & prononçant des sons qui décelerent sa métamorphose, la voûte retentit de ces paroles : Atheniens ! reconnoissés les droits de mon sang : rendés hommage au prince qui regnera sur vous ; par ses vertus, & par ses bienfaits il égalera ma gloire. A ces mots, & sous cette forme Periphas reconnoît Cécrops son ancêtre ; il se presse de le serrer dans ses bras ; mais ce n'étoit qu'une ombre qui s'échappa à ses efforts, qui s'envola dans les airs ; semblable à la fumée de l'en-

cens qui va ſe perdre dans les cieux.

Au milieu du raviſſement cauſé par cette viſion, un Eumolpide alluma ſon flambeau, conduiſit Periphas au bas de l'autel. Un heraut les accompagnoit, il prononça à haute voix des paroles myſterieuſes. L'Hyerophante, grand ſacrificateur, revétu d'une robe longue de pluſieurs couleurs prit la parole à ſon tour; il adreſſa à Periphas une pieuſe harangue; lui fit jurer enſuite de garder inviolablement le ſecret des myſteres. Le ſerment prononcé, Periphas entra dans le cercle des adjoints de l'Hyerophante, & des miniſtres de la déeſſe; ils firent enſemble de nouvelles prieres, & ils immolerent cent de ces animaux dont un peuple errant continue de s'interdire l'uſage.

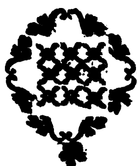
Il falloit remplir toutes ces cerémonies avec la plus grande exactitu-

de, & c'étoit ce qu'on appelloit être initié dans les mysteres. Lorsqu'on l'étoit une fois le temple s'ouvroit au concours des citoyens. L'Hyerophante commençoit la fête par le chant d'un hymne en l'honneur de Cérès. Les quatre premiers jours se passoient en sacrifices, & sur l'autel de la déesse étoient entassés toutes sortes de fruits précoces, qu'on lui portoit en offrande. Vers la fin du quatriéme jour étoit indiquée la procession de la corbeille sacrée. Un char traîné par des bœufs transportoit cette corbeille. Les femmes d'Athenes les plus notables l'entouroient respectueusement. Sous un voile de pourpre elles portoient elles-mêmes d'autres corbeilles mysterieuses. Les ministres, les initiés, le peuple suivoient, & d'un pas lent & respectueux ils parcouroient la ville. La nuit d'après, en mémoire

de la tendresse de Cérès qui, à la lueur d'un flambeau allumé dans les fournaises du mont Ethna, avoit erré long-tems pour chercher Proserpine sa fille que Pluton avoit transportée aux enfers, on parcourut de nouveau les rues d'Athenes à la clarté des flambeaux. Un grand vent s'étant élevé les éteignit tous. Le seul flambeau de Periphas conserva sa lumiere. Ce fut en sa faveur l'augure le plus heureux. La nouvelle en fut aussi-tôt portée au roi. On lui dit que les Dieux avoient parlé, que Periphas étoit ami d'Athenes, & qu'il en seroit la lumiere. Le lendemain on se rassembla au Ceramique *. On se rangea sur plusieurs lignes, on prit la route d'Eleusis. La statue du fils de Sémélé couronné de pampres étoit portée à leur tête. Les

* C'étoit le fauxbourg d'Athenes.

chants, le son des instrumens & les danses accompagnerent la marche jusqu'au temple d'Eleusis où fut déposée la statue de Bacchus. Enfin on célebra les jeux, & les combats Gymniques. Periphas en disputa le prix avec succès, & remporta la couronne.



LIVRE DIXIÉME.

DURANT la célebration des mysteres Eleusiens, on ne vaquoit dans l'Attique à aucune affaire. Le peril imminent de la ruine de l'état auroit seul pû faire enfreindre cette loi. Les fêtes ne finissoient qu'avec le mois Boëdromion. Chacun des jours de ce mois avoit été consacré tout entier à quelques cerémonies particulieres.

Tandis que les Atheniens s'en étoient occupés avec ferveur; dans un état bien different leur roi nourrissoit le poison répandu dans ces veines. Rien de ce qui avoit auparavant procuré son bonheur & sa joye, ne s'offroit plus à lui que pour redoubler son trouble. L'Aréopage, de tout tems l'objet de sa confiance, l'ap-

pui de son trône, l'organe de sa justice; ce sénat auguste étoit devenu à ses yeux un corps orgueilleux de mutins, une compagnie monstrueuse. Que n'eût-il pas fait s'il eût été en son pouvoir de la détruire? sa propre maison toujours signalée par son zele & par sa fidélité, il craignoit presque de la voir au tour de lui. Quelquefois son esprit égaré la lui présentoit vendue à son rival. Quel surcroit d'inquiétude & d'allarmes dans le sein même de sa famille! si la reine son épouse venoit auprès de lui, ce n'étoit plus pour renouveller ce commerce doux, où ils avoient trouvé l'un & l'autre tant de consolation & tant de charmes. Elle ne l'entretenoit que du danger d'être renversés du trône, du malheur de leurs enfans qui seroient dépouillés du sceptre; elle racontoit les progrès de

Periphas sur le cœur du peuple. Elle le peignoit comme l'ennemi le plus dangereux & le plus adroit. Elle répétoit les oracles prononcés en sa faveur ; elle cherchoit à méditer avec le roi son époux un coup de vigueur qui, en exterminant ce prince, mît fin à leurs allarmes. A la suite de ces entretiens, dévoré de feux encore plus cuisans, plein d'idées horribles, Erectée se renfermoit seul. Là en proye à de nouvelles horreurs, les serpens infernaux qui s'étoient glissés dans son cœur, redoubloient leurs morsures, & rendoient sa playe incurable. Son agitation devint telle, qu'il ne fut plus le maître d'en dissimuler l'excès aux sujets qui l'approchoient. On eût dit que le pressentiment agissoit sur son ame avec cette puissance lumineuse qui annonce la voix du destin.

Touchés de l'état de leur maître, les sénateurs crurent sans offenser les Dieux pouvoir employer un stratagême qui rendît la paix à Erectée. Il falloit congédier l'ambassadeur Phocéen, lui donner une réponse précise. L'Aréopage ne vouloit rien faire qui portât aucune atteinte à la haute opinion de son équité. Il n'étoit pas moins jaloux de la réputation du roi ; & les dispositions de ce roi n'annonçoient rien qui répondît à ce qu'on avoit droit d'exiger de sa dignité. La politique des sénateurs dicta le moyen le plus propre à rassurer leur prince. On gagne un des prêtres de Minerve, on le fait cacher dans l'interieur de la statue colossale de cette déesse, placée au centre du palais de Thémis, où s'assembloit le sénat. On prescrit au prêtre le discours qu'il aura à tenir: ensuite on invite le roi de se rendre

à l'Aréopage : il y vient les yeux égarés, le dépit ſur le front, le déſordre dans l'ame. Les ſénateurs l'entourent; le plus ancien prend la parole :

L'ambaſſadeur de Phocide, dit-il, demande de retourner auprès du roi ſon maître. Peut-être même a-t-il dû juger indigne de nous de l'avoir juſqu'à préſent retenu dans Athenes. En vain en obſervant ſes démarches, en examinant ſes actions, nous ſommes nous étudiés à en trouver quelqu'une de repréhenſible. Le fruit de nos recherches a été la honte d'avoir pû le ſoupçonner. Auſſi agréable aux Dieux, qu'il l'eſt aux hommes, Periphas ſait nous impoſer la loi de nous confier à ſes vertus. Eh ! qu'oſerions-nous alléguer de nouveau pour le retenir encore ? faudra-t-il que l'Aréopage ſe déshonore dans des circonſtances où rien n'eſt moins néceſſaire

que l'étendue de ses lumieres, où le peuple le plus simple auroit déjà prononcé, se seroit plû dès le premier instant à annoncer de l'équité. Cette compagnie n'est-elle donc plus l'élite des génies du premier ordre que Minerve elle-même inspire, devant qui le mensonge & la verité n'ont jamais pû se confondre ? la réputation d'un état est le bien le plus précieux à conserver. Elle dépend sur-tout des qualités du maître, des lumieres & de la sagesse de son conseil. Conservons-la cette réputation éclatante qui donne à nos décisions le même prix dont on estime les oracles du roi des immortels. Que le soleil en se couchant ne revoye plus Periphas sur nos terres : qu'il marche dès ce jour vers le roi son maître, satisfait de ses succès dans notre cour, brûlant du désir de confirmer tous les peuples dans l'idée que

nous leur avons imprimé de nos vertus.... Mais ajouta-t-il, ô Erectée! Quel est ce trouble qui altere la sérénité de votre front auguste?

Est-ce bien à moi, répondit Erectée, est-ce bien à la personne de votre maître que s'adresse ce discours? demandez-moi plutôt, sénat perfide! que je vous dégage moi-même de vos sermens de fidelité; quoi? en ma présence vous affectez d'ignorer les oracles qui promettent mon trône à Periphas? & ce phantôme qui, sous la forme d'un Lion, a paru dans le temple de Cérès pour ordonner à mes peuples de se prosterner devant le descendant de Cécrops, de le reconnoître pour leur roi; vous osez l'éloigner de mes yeux. Ajoutez donc qu'il est de ma sagesse, & de ma dignité d'aller fléchir le genouil devant Periphas. Ah! si le

cœur des mortels étoit capable de nourrir des vertus inalterables, de conserver le sentiment précieux de la gratitude ; que ne feroit pas l'Aréopage pour détourner l'accomplissement des oracles qui annoncent à mon rival son élevation sur mes ruines ? quels moyens n'employeroit-on pas pour punir l'audace qui a conspiré contre ma puissance, & qui conspire encore tous les jours avec d'autant plus de crime, qu'elle manœuvre avec plus d'artifice, & qu'elle sait se rendre plus impénétrable. Les maux dont les Dieux nous menacent ne fondent pas toujours sur nos têtes. En nous les faisant prévoir, ils annoncent la clémence qui veut nous les faire éviter.

Le roi continuoit de se livrer aux mouvemens de sa fureur, quand du creux de la statue de Minerve, son

prêtre fit entendre ces paroles : L'idée d'aucun complot n'eſt jamais entrée dans l'eſprit de Periphas. Les oracles ſont accomplis en ſa faveur. Vainqueur dans les jeux Gymniques, vainqueur dans les diſputes des ſavans, il a remporté la couronne qui étoit l'objet de ſes déſirs ; qu'Erectée ſe raſſure. La mort ſeule lui ravira ſon trône.

Une ame en proye à une paſſion dévorante qui met tout en déſordre ne paſſe point en un inſtant de la plus grande agitation, à la ſécurité du calme. Eſperer ce prodige des reſſorts de l'eſprit humain, c'eſt lui prêter les facultés de la puiſſance divine. Devoit-on les attendre d'un faux oracle ? Si ſon effet ne fut pas entier, du moins rendit-il le roi confus & déconcerté, du moins évita-t-il au ſénat la douleur de lutter

plus long-tems contre ſon prince, de ſe décider contre l'avis d'un monarque, juſqu'alors digne du reſpect & de l'amour d'Athenes.

L'Aréopagite qui avoit déjà parlé, s'écria : Quels vœux, quels ſacrifices, quelles actions de graces ne devons-nous pas à Minerve? non, jamais ſa faveur ne put nous ſembler plus touchante. Elle juſtifie nos conſeils & nos démarches à Erectée; elle l'éclaire lui-même. Puiſſe ſon inſpiration ſe rendre toujours ſenſible à ce maître ſi cher à nos cœurs! pour la meriter à nous & à nos neveux cette inſpiration divine, empreſſons-nous de déferer à l'oracle qui vient d'éclaircir tous les doutes. En diſſipant les ſoupçons d'Erectée, Minerve nous indique ce que nous devons à Periphas, ce que nous devons au roi ſon maître.

Dès que les Dieux ont parlé, repartit Erectée d'un ton mal assuré, les rois doivent obéir. Qu'on avertisse l'ambassadeur de Phocide. A ces mots, Periphas fut introduit à l'Aréopage. Le roi lui dit : La vaine fierté n'auroit pas dû s'attendre de réussir auprès de mon trône. Des menaces orgueilleuses & téméraires ne meritoient ici que le châtiment & l'ignominie. L'oubli de vos erreurs, ô Periphas! est déterminé par mon sénat, par ma clémence, par mon opinion pour le roi votre maître, par les Dieux qui m'annoncent l'innocence de son cœur. Retournez auprès de lui : comblez-le de mes voeux. Qu'il ne craigne rien de mes armes : fidele aux sentimens de l'amitié que je lui porte, je lui suis garant aussi de l'attachement de mon sénat, & du respect de mes peuples.

Ce qu'il y avoit de choquant dans la réponse d'Erectée, Periphas affecta de le dissimuler. Il avoit le droit de le faire après avoir acquis tant de gloire à Athenes, après y avoir interessé si vivement en sa faveur, & les grands & le peuple. Les interêts de la Phocide exigoient sur-tout qu'il sacrifiât le ressentiment d'une injure personnelle au principal objet de son ambassade. Rappellant encore à son souvenir quel préjudice avoit porté aux armes Phocéennes son évasion avec Vénus; jugeant par-là des inconvéniens qui pouvoient naître du moindre délai, il prit aussi-tôt congé du roi & du sénat. Il partit en diligence pour se rendre au camp de Phocus.

Il étoit tems que Periphas arrivât. Un plus long séjour à Athenes eût ruiné ses projets. Déjà Cheron avoit séduit en Phocide plusieurs

des principaux officiers de la couronne. Il s'en étoit fait des créatures. De concert avec eux il cabaloit auprès du roi, ses brigues n'étoient pas sans succès. En vain est-on en garde contre les discours des méchans. Tant d'art dirige leur malice, ils sont si souples, ils savent employer leur souplesses si à propos, ils sont si habiles à saisir tous les instans favorables, qu'il est presque impossible qu'ils ne soient écoutés. Parvenus à ce point, le prétexte des intérêts de leur maître est offert de leur part avec tant de séduction qu'ils réussissent à plaire. Tels étoient les progrès de Cheron & de ses créatures dans l'esprit & dans le cœur du roi. Tantôt on lui représentoit Hyperion secondé d'une troupe de Géans formidables qui portoient la terreur & la désolation dans l'armée Phocéenne. Tantôt

on l'effrayoit par les préparatifs de ce tyran, qui se fortifiant à loisir dans son camp munissoit aussi ses places, remplissoit ses magasins & ses arsenaux, & se mettoit de tous côtés en état de faire la plus longue & la plus vigoureuse défense. Ensuite on pesoit les motifs de la guerre projettée. D'une part ces motifs fondoient les plus grands éloges envers le roi, donnoient à la flatterie les couleurs les plus frappantes, lui deroboient les dehors apprêtés. D'ailleurs l'incertitude du succès étoit mise en déliberation. Il n'étoit point de malheurs qu'on n'augurât d'un seul échec. Delà on jugeoit l'entreprise téméraire, on peignoit le royaume à la veille de sa ruine. Hélas! disoit-on, quelle divinité ennemie a conduit Ociroé en Phocide? quel interêt a ce royaume de sacrifier ses meilleurs sujets à

l'élevation de cette princesse? est-ce l'esperance de réunir ses états avec les nôtres? vouloir augmenter en grandes possessions, c'est préparer des troubles. Eh! qui sait si dans cet espoir nous n'allons pas même perdre l'état. De quelque maniere que tourne la guerre, certainement elle nous sera funeste. Que nos armes soient heureuses, que la victoire nous précéde, que les triomphes nous suivent, nous pouvons l'augurer; mais à quel prix aurons nous acquis ces biens? ce sera par l'épuisement des finances & des troupes. Le plus foible des princes de la Grece pourra insulter alors impunément à nos lauriers, & nous les ravir sans nous craindre. Mais s'il arrive que nous soyons obligés de fuir devant Hyperion, quel sort devons-nous attendre de ce tyran? le moindre de tous les maux sera la dévasta-

tion de nos campagnes. Nous perdrons notre roi ; il faudra recevoir le joug d'Hyperion. Ah ! falloit-il se laisser surprendre ainsi par un prince errant & ambitieux qui ne tenant à rien, doit indifferemment adopter pour sa patrie tout climat qui lui offrira plus d'avantages & plus de gloire ?

Ce n'étoit pas assez de fatiguer le roi par ces réflexions inquiétantes. Dans combien d'autres encore plus tristes n'engageoit-on pas son esprit ? L'ambassade d'Athenes étoit rappellée, & en la rappellant on assuroit qu'un roi tel qu'Erectée n'avoit pas conçu des soupçons au hazard, n'auroit pas accusé Periphas sans preuves. A présent, ajoutoit-on, quelle cause peut retenir si long-tems votre ambassadeur à Athenes ? il n'en est d'autre sans doute que les vûes de ses

interêts propres. Sa négociation n'étoit pas susceptible de détails épineux. Il s'est mal justifié sans doute, ou peut-être a-t-il offensé de nouveau. Moins occupé de son ambassade, que du soin de plaire aux Atheniens; plus attentif à assister à leurs fêtes, à célebrer leurs cerémonies, à disputer dans leurs jeux, qu'à cultiver la cour, qu'à menager les ressorts qu'il devroit y faire mouvoir pour accélerer votre objet; il s'applique à gagner le peuple d'Athenes, pour s'en faire à lui-même un parti : il est peu inquiet si l'ennemi qu'on vous a suscité, augmente tous les jours en force pour vous détruire.

A la suite de ces réflexions, Cheron & ses amis rapportoient la conduite de Periphas. Par leurs discours méchans ses plus hauts faits se trouvoient flétris. On dépouilloit ses plus belles

actions de leur candeur, & ce larcin facrilége fervoit à groffir le trophée monftrueux des crimes qu'on lui prêtoit.

Quelques précautions que prît le roi contre les difcours perfides de ces traîtres, il s'accoutumoit à en concevoir une bien meilleure idée. Infenfiblement il conferoit avec eux fur leurs obfervations, il finiffoit par en adopter quelqu'une. Les courtifans éloignés de leur maître ont un bien foible appui, s'ils n'ont que des vertus, & des fervices. Phocus étoit au moment de rappeller Periphas de fon ambaffade, de l'abandonner lui, & la reine, de faire affurer Erectée qu'il étoit prêt à foufcrire aux conditions propofées par l'envoyé d'Athenes.

Difparoiffés complots ténébreux! raffermiffez votre ame, ô Phocus! dans les deffeins les plus dignes d'un

grand roi. Periphas arrive. La joye brille dans ses yeux, non cette joye orgueilleuse & emportée dont les signes s'étendent bien au-delà des succès; mais la joye douce & noble, qu'un certain embarras accompagne, qui s'apprête à jetter un voile modeste sur l'éclat du triomphe.

A l'abord de Periphas, Phocus ne se méprit point. Il crut sortir d'une nuit profonde. Tel un continent privé de la lumiere avant même que le soleil ait fourni la moitié de sa course, semble abymé dans les ténébres, gémit des horreurs qui l'entourent, est effrayé par l'image de la nuit éternelle, quand tout-à-coup la fuite du corps opaque qui éclipsoit l'astre du jour, rappelle ce continent à la vie, lui rend toutes les douceurs de son premier état. Phocus éprouvoit une impression égale. Tout ce qu'il pré-

vit, tout ce qu'il ressentit fut heureusement confirmé par le récit de Periphas. Ce prince rendit un compte fidele de son ambassade, il motiva toutes ses démarches à Athenes, il rapporta les obstacles qu'il avoit eu à surmonter, il publia l'équité de l'Aréopage qui les avoit dissipés. Phocus étoit pénétré de joye. Combien l'eût-il goûtée plus parfaite, s'il n'eût eu à rougir en lui-même de l'injustice où l'avoient entraîné des courtisans malins & trompeurs! Il remercia les Dieux d'avoir détourné les progrès de cette iniquité. En redoublant de confiance envers Periphas, il le vengea des noirceurs de ses ennemis. Ce fut avec ce prince seul qu'il se consulta sur la marche de l'armée. Ils furent d'avis tous les deux qu'elle décampât aussi-tôt, & de la faire avancer jusqu'à la fin du jour, afin qu'elle arrivât à

peu près en présence des Locriens. Periphas précéda avec sa troupe, & fut à la découverte de l'ennemi.

Cependant le roi d'Athenes étoit déjà replongé dans ses premieres allarmes. La nuit qui succédoit au départ de l'ambassadeur Phocéen, renouvella dans le cœur d'Erectée les inquiétudes les plus ameres. Trois fois un songe affreux s'offrit à lui: trois fois il crut entendre une voix lugubre lui adresser ces paroles: l'Aréopage t'abuse par des prestiges. Roi infortuné! tu touches à ta fin. Cette voix se tut à peine, que Periphas parut à ses yeux descendre du haut d'une colline la lance tournée contre lui. Un moment après il vit Alconius son fils honteusement repoussé du trône où il vouloit remplacer son pere. Lui-même se sentit frappé d'un trident tout-à-fait sem-

blable à celui de Neptune. Abattu par ce trident, son cadavre devenoit la proye des monstres marins. Periphas montoit sur le trône d'Athenes.

Au premier sentiment réfléchi de cette vision, Erectée se persuada qu'elle étoit l'effet des soupçons qui l'avoient tant agité. Frappé de la même une seconde fois, il ne put l'envisager qu'en frissonnant. Lorsqu'elle reparut pour la troisiéme, l'horreur s'empara de son ame, il s'élança précipitamment hors de son lit, il voulut fuir le palais même où lui étoient retracés tant de désastres.

Des mouvemens encore plus imperieux transportans Erectée, il se rendit à Rhamnus, bourg de l'Attique, dans un château qui n'avoit été élevé par les rois ses prédécesseurs que pour exercer le châtiment & la vengeance. Aussi n'y adoroit-on d'autre

divinité que Rhamnusie. C'est la même que les uns ont appellée Némesis, & que d'autres ont connu sous le nom d'Adrastée. Dans le lieu le plus éminent du château lui étoit élevé un autel qui sembloit menacer tout l'univers. Herissé de dards à triple tranchant, de glaives de la trempe la plus dure, cet autel étoit couvert de coupes empoisonnées, jettoit au-dehors des chaînes dont les contours effrayans entrelassoient un trône de carreaux & de foudres; représentation fidelle de celui que Jupiter a désigné dans l'Olympe à cette divinité terrible. Sur ce trône paroissoit sa statue colossale. Quel mortel l'envisagea sans fremir? des yeux plus multipliés que ceux du gardien de la fille d'Inachus; des bras terminés en torches ardentes, & en viperes courroucées; une tête réhaussée d'un bois

épais, plus ſemblable aux pins ſauvages, qu'à la parure des animaux legers que Diane ſe plaiſoit à pourſuivre à la chaſſe : un cœur moins flexible que les boucliers divins, forgés aux iſles de Lemnos & de Lipare ; des pieds armés d'aîles plus étendues que les voiles des navires, plus fortes que celles de l'oiſeau de Jupiter : Telle eſt la monſtrueuſe forme de la ſtatue, image naturelle de la divinité de Rhamnus. Erectée ſe proſterne à ſes pieds. Impitoyable Rhamnuſie ! s'écria-t-il, terrible déité à qui Jupiter donna le jour pour exercer ſur les méchans les deſſeins de ſa juſtice ! viens, reine de la vengeance ! vole à moi entourée de tes flambeaux ſiniſtres, de tes ſermens implacables. Viens livrer à ma fureur l'audacieux qui au mépris des droits de l'autorité ſuprême m'a bravé ſur

mon trône. Viens armer mon bras contre le séditieux qui a soulevé mon sénat; qui lui a fait méconnoître mes volontés, mes interêts & mes ordres. Viens me venger toi-même du sacrilége qui conspire contre mon sang, & contre mon trône. O Dieux! juges séveres du bien & du mal, protégés ma juste colere! c'est vous protecteurs divins de ma couronne qui m'avez cette nuit inspiré en songe. Ah! détournés-en les horribles effets. Livrés en mes mains le parjure dont j'avois si bien démêlé les desseins & les voyes. Comment ai-je souffert qu'il s'échappât de mon empire? par quelle foiblesse me suis-je rendu contre mes propres pressentimens à la séduction de l'Aréopage? un oracle m'a décidé: mais, quel est-il cet oracle? qu'a-t-il prononcé? que Periphas avoit désiré la couronne des jeux Gymniques,

& qu'il l'avoit remportée ; que je ne perdrois celle de mon empire qu'avec la vie. Oracle obſcur ! tu m'as abuſé. Pourquoi dans l'inſtant même n'en ai-je pas peſé tous les mots ? pourquoi n'ai-je pas ſongé à m'éclaircir s'il n'étoit point ſuppoſé ? ô divinités du Styx ! puiſſé-je une ſeconde fois être le jouet des preſtiges & des parjures, ſi je permets pendant un ſeul moment à la lâche pitié de ſuſpendre ma vengeance. O Rhamnuſie ! que tardes-tu de m'exaucer ! quoi ? ſe pourroit-il que tu fûs inſenſible à mes plaintes ? mourrai-je par l'excès de ma douleur avant que mes yeux ſe ſoient raſſaſiés du ſpectacle d'un rival immolé a mon courroux ! oui, prince audacieux ! tu periras avant moi. Je trancherai ta tête orgueilleuſe. Semblable au faucheur qui moiſſonne impitoyablement les tendres fleurs à peine épa-

nouies, mon bras implacable remplira lui-même le ministere que les Parques tarderoient trop long-tems d'exercer. Rhamnusie! ô Rhamnusie! divinité puissante qui renverses à ton gré les rois & les empires! je ne differe de me venger, que pour concerter avec plus de soin un châtiment égal aux crimes. Je n'hésite à porter des coups qu'afin que les dirigeant toi-même, le succès en soit plus éclatant, la force plus invincible.

Évoquée par cette conjuration, Rhamnusie parut en personne. Elle étoit précédée de la Haine & de l'Hypocrisie. Le Soupçon & la Jalousie marchoient à ses côtés. La Fureur la suivoit un poignard à la main. A l'aspect des ces furies, Erecthée regretta de les avoir invoquées. Un tremblement violent, des mouve-

mens convulsifs agiterent ses membres. Il faillit perdre la lumiere. Pour dissiper l'effroi de ce spectacle, Rhamnusie & ses compagnes se dépouillerent des corps qu'elles avoient emprunté, & s'emparerent de l'ame d'Erectée. Possédé de ces esprits malins, le roi sentoit redoubler en lui l'agitation & le trouble, le désordre & le courroux. Mais en même tems que ces passions tumultueuses croissoient au-dedans, son exterieur se modéroit, il devenoit plus habile à les dissimuler au-dehors. La vengeance n'est jamais si terrible que lorsqu'elle sait voiler ses complots, dérober l'appareil de ses coups. Déjà par la puissance de Rhamnusie, Erectée étoit consommé dans cet art infernal. Rassemblons mon sénat, dit-il, persuadons-lui que je veux protéger les armes de la Phocide. Il approuvera ce

projet. Aussi-tôt je marcherai avec mes troupes. Dans le fort du combat, je ferai tourner leurs coups contre les Phocéens. Periphas n'échappera pas à mes traits. Il subira la peine de son audace. Les cruels présages ne déchireront plus mon cœur.

Erectée vole à Athenes pour remplir ce dessein. Sa harangue à l'Aréopage, la plus artificieuse qui jamais fut prononcée, charme les sénateurs. De leur aveu il part avec ses meilleures troupes. Il dépêche un envoyé au camp des Phocéens. Cet envoyé s'y rend pour donner avis qu'Erectée jaloux de réparer l'injustice des soupçons qu'il avoit conçu, vient appuyer de toutes ses forces les armes Phocéennes.



LIVRE ONZIÉME.

O DIEU qui protégeas l'enfance de Periphas ! toi, dont l'œil tendre & paternel le conduisit avec tant d'interêt dans les isles soumises à ta domination ! toi, qui daignas lui dresser le théâtre de sa gloire ! toi, qui dans l'assemblée des Dieux osas te charger de sa défense contre Vénus, malgré la crainte qu'eurent toujours les immortels d'offenser cette déesse ! ô toi, qui le ravis à l'empire tyrannique de l'Amour ! divin Apollon ! je t'implore pour mon heros. Réchauffe ton amour, redouble tes soins bienfaisans : l'enfer a déchaîné ses furies contre Periphas. L'Envie, la Trahison, la Vengeance le menacent ; elles appellent la mort à leur suite, se chargent d'aiguiser sa faulx

tranchante, de guider ses coups. Sous leurs pas s'éleve une poussiere plus infectée que les exhalaisons du Cocyte. Attristées d'éclairer leur marche, les étoiles les plus brillantes pâlissent à la vûe de cette troupe infernale. La nature elle-même n'aura-t-elle pas horreur de renfermer tant de monstres? Les élemens ne vont-ils pas se confondre? ô Apollon! la foi de tes oracles m'abandonne : avec des vertus éclatantes & inébranlables, on ne regne point sur la terre. Le cruel destin en a abandonné l'empire aux méchans. Que deviendra le heros formé par tes mains divines? que pourrois-je augurer de consolant? ou plutôt que ne dois-je pas appréhender?

Mais, quel mouvement me saisit? quelle inspiration me réveille de mon abattement? Mortels qui raisonnons

ſur les conſeils des Dieux ! que nos diſcours ſont frivoles ! que nos combinaiſons ſont fauſſes ! Hyperion réunit en vain tous les foudres de la guerre. En vain dans le ſecret de ſon ame, Erectée prépare-t-il des traits mortels, en apparence inévitables. Le pouvoir des furies eſt borné ; le doigt divin a preſcrit leurs limites. La vertu qui ſait ſe raffermir dans le danger, ſurmonter ſes écueils, trouve même ici-bas ſa récompenſe. Quoi ? je tremble pour le deſcendant de Cécrops ; je gémis ſur ſon ſort. Eh ! tandis que la douleur & l'effroi aveuglent mes yeux d'un nuage groſſier, je n'apperçois point le bras glorieux de la victoire qui déjà ceint de lauriers le prince dont je croyois devoir pleurer la ruine. Paroiſſez déſormais, Erectée ! renfermez la rage dans votre cœur. Vos complots ſont

vains : méditez-en de nouveaux ; ils tourneront peut-être contre vous ſeul. Oui, qu'il arrive ce roi déchiré de ſerpens ! ſans doute il court lui-même au-devant de ſa fatale deſtinée. Sans doute ſa propre main va creuſer l'abyme qui doit l'anéantir. Sans doute il vient hâter le dernier triomphe du prince, en s'acharnant à le perdre. Qu'on eſt peu ſage, quand on prévoit de trop loin ! Qu'on eſt éloigné des ſuccès, quand on ne marche à ſon but que par les conſeils de la paſſion !

Periphas avoit été reconnoître la poſition de l'ennemi. Il avoit vû le camp d'Hyperion étendu dans une vaſte plaine, adoſſé à une haute montagne qui de l'autre côté dominoit ſur la mer dont elle étoit battue. En face, & tout autour des aîles du camp regnoit un foſſé large & profond, revétu d'un mur épais au mi-

lieu duquel étoient pratiquées à très-peu de diſtances de petites ouvertures, d'où les Locriens pouvoient lancer des traits sûrs, ſans avoir à craindre ceux de l'ennemi. Sur le ſommet de la montagne, taillée en plate-forme, étoit établi un corps de mille frondeurs. Vis-à-vis du centre du camp s'élevoit à quelques cent pas une forêt ſpacieuſe. Là Hyperion avoit placé en embuſcade un corps de troupes armées de piques. A l'extrémité la plus reculée de la forêt, étoit un château des mieux fortifiés, défendu par une garniſon nombreuſe.

Après avoir obſervé toutes ces diſpoſitions, Periphas étoit revenu en rendre compte aux chefs aſſemblés dans la tente de Phocus. On délibera ſur les moyens de former l'attaque. De toutes parts elle ſembloit perilleuſe, on ne pouvoit rien conclurre

sans donner beaucoup au hazard. Il sembloit plus certain d'employer des ruses pour attirer Hyperion hors de son camp. On vouloit tenter de corrompre le commandant du château disposé au-delà de la forêt, expulser de celle-ci les troupes de piquiers, investir ensuite le camp; après quoi on auroit pu s'étendre en Locrie, & s'en rendre maître insensiblement. Cet avis prévaloit, il parut déterminant, lorsque l'envoyé d'Athenes s'étant présenté à cette assemblée eut appris la jonction prochaine des troupes d'Erectée.

Periphas ne se méfioit pas des dangers que cachoit cette marche. Une ame noble ne permet point au génie de prévoir une trahison monstrueuse de la part des rois, ou des personnes qui les représentent. Lorsqu'ils marchent sur la foi de l'amitié, leur rang

exige la confiance. Quiconque appréhende la surprise en pareil cas annonce bien moins de merite que celui qui l'éprouve. Sans rien soupçonner, sans rien craindre des Atheniens, Periphas n'en fut pas moins actif à prévenir leur arrivée. Il proposa son plan en ces termes : O roi ! dit-il, ô chefs assemblés ! l'opinion que j'ai de vos armes, celle de votre sagesse & de votre valeur ne peuvent admettre ici la nécessité d'un secours étranger. Les réflexions que vous fournit la position de l'ennemi sont dictées par la prudence. Chez vous se marque à l'envi l'art consommé de la guerre. Peut-être ce grand art, en éloignant la témérité toujours compagne de l'ignorance, vous indiquera-t-il que la célerité doit agir dans cette guerre. D'abord vous voulez vous rendre maîtres de la forêt à force ouverte.

Il vous en coûtera bien des hommes, mais vous réussirez. Après ce succès vous vous proposez de séduire le commandant du château dont il est indispensable de s'emparer avant de se répandre en Locrie. Personne n'est plus susceptible de corruption qu'un scélerat commandé par son semblable. Le prix que vous mettrez à la trahison vous en est d'avance le garant certain. Nous bloquerons ensuite le camp, sans doute pour le réduire par famine, car les frondeurs qui le protégent du haut de la montagne, nous rendent les retranchemens presque inaccessibles. Ce dernier plan ne doit-il pas dégoûter par les longueurs qu'il nous fera essuyer ? Hyperion est fourni de provisions abondantes. Dans sa montagne sont pratiqués grand nombre d'antres spacieux, remplis d'une prodigieuse quantité

de vivres de toutes les ſortes. Les Locriens ne ſeront donc pas ſitôt gagnés par la famine. Dans cet intervalle Hyperion peut faire des ſorties à propos, nous attaquer en détail, ſe procurer par la mer des reſſources nouvelles, nous ſurprendre dans la nuit. Du moins faudra-t-il toujours finir par une affaire déciſive dont nous n'aurons pas prévu le jour. Au moment le moins attendu une armée fondra ſur nous. Animée par le déſeſpoir & par la rage, elle vendra cher ſa deſtruction. Ce ſera un maſſacre horrible. Le chef de cette armée ne pouvant eſperer ni paix ni grace, courra comme un Lion rugiſſant, égorgera ſans pitié, fera égorger juſqu'au dernier des ſiens, & combattra encore ſeul, juſqu'à ce qu'épuiſé de ſang & de bleſſures, le dernier ſoupir emporte ſon ame aux

enfers. Nos dispositions qui seroient excellentes, pour engager un prince possesseur légitime d'états considerables à nous demander la paix, changeons-les envers un tyran qui n'a d'alternative à appercevoir que son supplice, ou notre ruine. Demain dès le matin, que notre armée se range en ordre de bataille. Que l'avant-garde aille gagner la forêt par les derrieres. Chacun des soldats de ce corps portera une torche ardente à la main. On répandra dans la forêt les matieres les plus combustibles, & on y portera le feu pour en chasser les troupes ennemies. Notre aîle droite s'avancera pour protéger l'avant-garde, au cas que les embusqués fissent mine de vouloir tomber sur elle. Le corps de Locriens étant expulsé, on employera le reste du jour à faire un abattis des bois de la forêt, & ces bois nous

serviront à combler les fossés, & à nous frayer des passages vers les retranchemens. Cette operation faite, on distribuera sur la fin du jour des alimens, & des vins aux soldats, on leur fera passer la nuit sur leurs armes. Durant cette nuit je me détacherai avec ma troupe, pour aller gagner un endroit par où j'ai remarqué que je pourrois me rendre maître de la montagne. Afin que ce dernier projet, le plus important de tous, & le seul décisif puisse me réussir, il faudra qu'au moment où l'étoile avantcourriere de l'aurore paroîtra dans le firmament, tous vos instrumens de guerre sonnent l'attaque, qu'on fasse avancer vers les fossés de l'ennemi nos abattis de bois, que votre armée les investisse, qu'elle s'en approche à grand bruit. En détournant ainsi sur vous toute l'attention des Locriens,

je ſurprendrai les frondeurs ſur le ſommet de leur montagne, & je m'en rendrai maître. Alors la victoire nous ſera aſſurée : il n'échappera à nos armes que ce que nous voudrons épargner.

Ainſi parla Periphas, ſon plan fut approuvé. Le lendemain lorſque l'aurore vint annoncer la naiſſance du jour, les ſoldats abandonnans leurs tentes ſe rallierent. Ils forment leurs bataillons, ſerrent leurs rangs : chacun s'empreſſe : l'air de confiance, l'air terrible, la joye même s'expriment ſur leur viſage. Perſonne ne craint l'évenement, perſonne ne doute qu'il ne marche à une victoire certaine. Déjà Periphas & les ſiens voltigoient dans la campagne ſur des courſiers accoutumés aux combats. A la tête de l'avant-garde le centaure Chiron tient la route qui lui eſt indiquée

quée ; dans cette route il fait distribuer des torches à chacun de ses soldats. A pas plus moderés marche l'aîle droite sous les ordres d'Iphicus. Cette troupe est armée de lances & d'épées. On voit aussi flotter sur leurs épaules leur arc & leur carquois. Le roi à la tête du centre est monté sur un char attelé de chevaux de la race de ceux du soleil. Son corps d'infanterie est armé de piques & de boucliers. Sa cavalerie distribuée à la droite & à la gauche marche l'épée à la main. Les troupes les plus habiles à lancer le javelot forment l'aîle gauche. Elles sont commandées par Attamar, ce capitaine fier & intrépide, dont le seul regard inspire l'ardeur martiale. Mais quel est cet autre capitaine couvert de fer, qui laisse Attamar à sa gauche, que j'apperçois monté sur une des plus belles jumens

de l'Epire. O reine, l'honneur de votre sexe! vous ne voulez donc pas devoir au seul bras de vos soldats le recouvrement de votre couronne. La mollesse des cours, des membres délicats n'affoiblissent donc point une ame passionnée pour la gloire! Ainsi, ô Ociroé! verra-t-on à votre exemple dans la Cappadoce sur les bords du fleuve Termodoon, des femmes guerrieres élever un empire qu'elles sauront disputer long-tems, contre les princes les plus formidables, contre les heros les plus braves. Ainsi dans des siécles encore plus reculés, la grandeur d'ame, & la force éclateront-elles dans votre même sexe. Les unes au faîte des grandeurs soumettront à l'obéissance des peuples séditieux, dissiperont les orages, rappelleront la concorde, feront regner la paix : ou bien tandis que dans de

vaſtes états, leur ſageſſe fera fleurir les lettres, les ſciences & les arts; leur politique habile affoiblira adroitement les voiſins dont elles auroient à redouter la puiſſance. D'autres s'élevant avec cette hardieſſe qui annonce le merite, & joignant les reſſorts de l'eſprit aux dons les plus ſéduiſans, ſe feront reſpecter dans les cours par leurs conſeils, éterniſeront leur mémoire par des monumens majeſtueux. Heureuſes, ſi l'horreur de ſacrifier à des vûes perſonnelles les interêts ſacrés de la patrie, les applique entierement à faire jouir de leurs lumieres & de leurs vertus des citoyens dont elles pourront meriter les vœux!

O Ociroé! je vous vois, tel qu'un ſoldat familier au bruit des armes, & au tumulte des batailles. Votre préſence encourage les troupes, vous les animez par le diſcours.

Tous leurs ſignes, tous leurs cris vous annoncent leur zele. Que ces cris redoublent. Déjà la flâme vole, le feu ſe répand en tourbillons dans la forêt. L'ennemi épouvanté s'enfuit à travers les nuages d'une noire fumée. Periphas marche à la pourſuite des Locriens chaſſés de leur embuſcade. Ceux-ci doublent le pas. La cavalerie Phocéenne va les atteindre. Tous les bras allongés au-deſſus de la tête des courſiers, font briller un glaive menaçant. Mais, déjà à la portée des frondeurs, les Phocéens ſont aſſaillis d'une grêle de cailloux qui fond du haut de la montagne. A ces cailloux s'entre-mêlent mille & mille traits lancés des retranchemens de l'ennemi. Periphas eſt borné dans ſa courſe, il ſe voit avec douleur forcé de reculer; il ſe retire dans la partie de la forêt que les flâmes n'avoient point en-

core atteint, il fait arrêter les progrès de l'incendie; les bois qui restoient sont coupés à pied. Tous ces chênes, tous ces pins antiques respectés par les tems tombent sous le tranchant de la coignée. Au fracas de leur chûte, on eût dit qu'ils ressentoient l'horreur de la destruction. Ces bois, on les entasse, on en forme une ligne devant les fossés de l'ennemi. Derriere cette ligne l'armée Phocéenne se range en ordre de bataille. La nuit arrive: chacun garde son poste: Periphas seul se détache avec ses braves compagnons. A bride abattue leurs coursiers foulans le sable, les conduisent jusqu'au rivage de la mer. Là laissant ces coursiers, ils montent un navire préparé pour aller en course. Les ondes s'entr'ouvent au gré des rames; le vaisseau fuit sans s'écarter de la côte, il arrive sous les derrieres de

cette montagne formidable qui portoit sur sa cime la terreur des Phocéens, & le plus fort appui d'Hyperion. On jette l'ancre, Periphas dit aux siens : Mes amis, dépouillons-nous de nos cuirasses, laissons ici nos arcs & nos carquois. Toutes ces armes ne seroient qu'importunes dans l'expédition que nous avons à faire. Notre épée, notre bouclier suffiront. Il s'agit d'aller nous rendre maître du sommet de cette montagne, d'y exterminer les frondeurs qui l'occupent. La route est escarpée, notre courage nous soutiendra, le danger rendra nos corps agiles. Munissons-nous tout-au-plus d'un pieu de fer, il pourra nous servir dans les endroits où le pied ne trouveroit point d'assiéte.

Aussi-tôt parut dans les cieux l'étoile désirée. Les cris les plus perçans partoient de l'armée des Phocéens. Le

rempart qu'ils s'étoient fait des abattis de la forêt, étoit lancé dans les fossés du camp des Locriens. A chaque instant les capitaines ordonnoient des évolutions nouvelles pour fixer l'attention de l'ennemi. Ils évitoient néanmoins d'avancer encore à la portée des traits. A ce mouvement des Phocéens le son des frondes commença de retentir dans les airs. Tout étoit en action sur la montagne. Dans son camp, Hyperion courant de rang en rang animoit ses troupes au combat, les flattoit de l'espoir des dépouilles Phocéennes, leur rappelloit les maux qu'ils avoient ressenti sous le regne d'Ociroé. Ensuite il monta sur les retranchemens pour observer la marche de l'ennemi. De-là il s'écria en s'adressant aux siens : Laissons approcher ces téméraires. Ces fossés seront leur tombeau. Il eut dit à

peine, & dans chaque ligne du camp les inſtrumens réſonnoient avec un éclat terrible. Cet éclat échauffoit les cœurs, faiſoit oublier le danger, troubloit la réflexion, étourdiſſoit les têtes, prêtoit à tous les bras une vigueur étonnante.

Au premier bruit qu'avoit entendu Periphas, il s'étoit élancé hors du vaiſſeau, & ſerrant une pointe de rocher : Amis, avoit-il dit, ſuivez-moi ; le ſignal eſt donné, marchons en ſilence ; c'eſt de nous que dépend la victoire. Avec la même intrépidité s'élancerent tous ces braves compagnons. S'entr'aidant l'un & l'autre ils s'avançoient dans cette carriere penible. Comme ſi une main divine leur eût prêté ſon appui, ils eſcaladoient précipitamment ce roc qui ne ſembloit acceſſible qu'aux habitans de l'air. Les voilà arrivés ſur le bord de

la platte-forme, ſans qu'aucun des frondeurs ſe ſoit encore méfié de leur approche. L'Aurore charmée de favoriſer tant de courage, ſe hâta de faire reluire le vermeil de ſon char. Déjà Periphas & les ſiens s'étoient étendus ſur deux lignes. Ils reprenoient haleine. Ils virent l'ennemi lançant à force de bras les cailloux que ſupportoient les frondes. A cet aſpect animés d'un feu nouveau, ils ſe ſerrent : auſſi rapides que l'éclair qui fend les nues, ils fondent ſur les Locriens, leur pouſſant l'épée dans les reins. Les cris, la ſurpriſe, la confuſion & l'effroi ſe mêlent parmi les frondeurs. A peine ont-ils le loiſir de détourner la tête, qu'un glaive vengeur les renverſe ; çà & là ils tombent ſans pouvoir faire la moindre défenſe. Le petit nombre qui s'échappe ſe précipite dans le camp d'Hype-

rion pour y porter la frayeur. D'autres ſurpris au moment qu'ils gagnoient les bords ſont repouſſés impétueuſement, entraînent dans leur chûte des rochers qui roulent pour déſoler le camp.. L'ennemi perit par ſes propres défenſes. A ce vacarme Hyperion fremit. Il ne ſait plus où il en eſt : les ſiens l'ignorent encore davantage. Les uns croyent que la main des Dieux renverſe ſur eux la montage ; ceux-là s'imaginent que le chef des frondeurs dans l'eſpoir de regner trahit Hyperion. Cependant mille & mille ſont tombés ſous l'épée ,. où écraſés ſous les rochers. Dans cette déſolation, le déſeſpoir ranime les Locriens. La ferocité, l'ardeur brutale les tranſportent. Ils ſont réſolus à perir, mais ils ne veulent abandonner la vie qu'après avoir prouvé tout l'excès de leur rage.

Il ne reſtoit plus ſur la montagne aucun frondeur Locrien. Periphas en étoit reſté le ſeul maître. L'armée Phocéenne l'apperçut. L'Aigle au bec menaçant qui ſortoit de ſon caſque le fit reconnoître. Tout-à-coup on ſentit la terre trembler ſous le poids des lourdes machines préparées pour la ruine des retranchemens. Des poutres monſtrueuſes armées de pointes de fer précédoient les troupes de Phocide. Ces poutres pouſſées avec effort par des bras vigoureux, ſe heurtoient impétueuſement contre les barricades pour y former des breches. De ſon côté Periphas qui avoit conduit à ſa ſuite quelques compagnies de ſoldats habiles à tirer de la fronde, les faiſoit agir ſans ceſſe contre les Locriens. Hyperion, comme s'il eût reçu de l'enfer la faculté de tout prévoir, ſe portoit dans tous les lieux,

oppofoit les plus grandes forces là où le danger étoit le plus preffant. Il fit faire face à Periphas par un corps d'Arquebufiers. Coup-fur-coup ceux-ci lançoient fur la montagne des nuées de fleches dont l'air étoit obf-curci. A leur aide, Alcion, Porphi-rion, Arctophilax & Antée, Géans, chefs de l'armée Locrienne venoient regagner le pofte des frondeurs, montoient avec audace à la tête des plus agiles & des plus déterminés fol-dats. Les Géans marchoient de front, leurs corps immenfes couvroient les files de troupes dont ils étoient fui-vis. Ils font arrivés à mi-côte, mé-prifans la grêle de cailloux, qui fur leurs membres plus endurcis que le fer ne peuvent pas même imprimer le moindre veftige. Egalement intrepi-des à la vûe des rochers énormes qui roulent fur eux, tout au plus font-ils

forcés de reculer d'un pas. Ils n'en ont plus que deux à faire, & ils atteignent au sommet. Déjà du fer de sa lance incomparable en hauteur, Porphirion menaçoit la poitrine de Periphas. Déjà il avoit atteint le bouclier de ce prince, par la violence du coup, il l'avoit rejetté trois fois en arriere. Periphas relevé dans un instant visoit le Géant, il lui lance un pieu de fer, le trait vole avec tant d'adresse & de force, qu'il perce de part-en-part le front de Porphirion. La cervelle en sort au milieu d'un sang noir qui jaillit comme un torrent. Atteint de ce coup mortel, le Géant pousse un cri dont tout frémit aux environs, tombe à la renverse, le poids de son cadavre écrase la compagnie de soldats à qui jusqu'alors il avoit servi de bouclier. Rugissant de fureur Alcion son frere n'observe

plus le pas de ses compagnons ; il ne songe plus à la défense de sa troupe. Il s'élance sur la platte-forme. Les gardes d'Hercule lui font face, s'efforcent de lui résister. D'un seul tour de bras Alcion renverse la premiere ligne. Douze de ces gardes tombent à droite, un pareil nombre frappé de son cimetere expire à sa gauche. Il en est aux mains avec Hercule. Tous les deux s'observent, se visent & sont en garde. Jupiter avoit orné le front de ce jeune heros de certains traits divins qui sembloient se rendre sensibles à Alcion. Aussi ne rougissoit-il pas d'un combat singulier avec Hercule. Au lieu d'épée, le fils de Jupiter combattoit avec cette massue redoutable si connue par ses exploits. Sont-ce donc-là, lui dit Alcion d'un ton railleur, sont-ce-là les armes avec lesquelles tu oses me résister ? sans

doute tu as combattu dans les plaines contre les Taureaux ; & tu portes ici ta massue comme un fier trophée de tes victoires. Jeune audacieux ! que ne fuis-tu devant moi ! peut-être aurai-je pitié de la foiblesse de ton âge, & de ta frayeur. A ce vain propos Hercule ne répondit qu'en portant à Alcion un rude coup de massue dans le flanc. Toutes les entrailles du Géant en furent émues. Il fronça le sourcil, poussa sa lance contre Hercule ; le coup en fut écarté par la massue. Ils alloient l'un & l'autre se charger de nouveau, quand dans le même instant les gardes qui restoient à Hercule percerént Alcion de leur fer. Affoibli par les blessures de trente épées qui le déchirent, son bras est sans force, son sang sort à gros bouillons, ses pieds chancellent : on le perce de nouveau, il tombe en reculant du

haut de la montagne dans le camp, où ſon corps s'enfonça dans la pointe d'un rocher encore teint & dégoûtant du ſang de ſon frere.

Hercule délivré d'Alcion, avoit volé au fort du combat. Arctophilax & Antée étoient parvenus avec partie des leurs au ſommet. Toute l'adreſſe, toute la vigueur, toute la préſence d'eſprit de Periphas n'avoient pu réuſſir encore qu'à diviſer les Géans de leurs ſoldats. Ceux-ci quoique inveſtis défendoient brutalement leur vie contre la troupe des Corinthiens commandée par Chalcodoon fils de Mars, & contre celle de Medus le Béotien. Periphas & Ariſthous avoient pouſſé plus loin les deux Géans. O Ariſthous! ô brave Athenien! le Dieu du jour ton pere n'a donc pas daigné te conſerver contre les efforts d'Antée. Ton caſque eſt ſéparé de ta tête. Tes

cheveux aussi dorés que ceux du blond Phébus sont souillés du sang de ton crâne entr'ouvert. Qui sera ton vengeur? les plus braves de ta troupe sont expirés à tes côtés en s'occupant de ta défense. Periphas lui-même sans le bouclier divin qui l'a garenti des coups les plus mortels, ne verroit plus la lumiere. Deux fois il a pu renverser le monstrueux Antée; mais la terre qui donna le jour à ce Géant, lui a prêté à chaque fois de nouvelles forces. Periphas, il est vrai, n'en est pas découragé. Pour la troisiéme fois il ébranle Antée, le couche sur le sable. Le Géant croit se relever avec encore plus de vigueur. Vain espoir! Hercule est arrivé. Aussi furieux que le serpent affamé qui poursuit un voyageur égaré, il se jette sur ce fils monstrueux de la terre, l'entortille au tour de son corps; de ses bras

nerveux lui ferrant la poitrine, il lui fait vomir le sang qui l'anime, il ne le laisse retomber qu'après l'avoir privé de la respiration & de la vie.

Arctophilax restoit à vaincre, il faisoit un carnage horrible. Plus de cent Phocéens venoient de perir sous ses coups. Il s'attendoit à punir la témerité de ceux qui continuoient à le combattre. La vûe d'Antée mis à mort trouble tout-à-coup le courage d'Arctophilax. Le regard terrible de Periphas & d'Hercule qui viennent à lui, jette la frayeur dans son ame. Il ne songe plus à lutter, il n'est occupé que de sa fuite. La mer lui offre un asyle plus sûr que la montagne. Il s'y précipite inconsiderément, & va raconter à Neptune les prodiges des heros armés pour la défense d'Ociroé. Ainsi finit le combat sur la montagne, car Medus & Chalcodoon s'é-

toient défaits des soldats qui avoient suivi les Géans.

Tous ces chefs victorieux s'étant rassemblés obsserverent le combat qui se donnoit dans la plaine. Ils virent la Mort avec sa faulx tranchante moissonner impitoyablement les troupes Phocéennes. Ils virent les Furies voltiger dans les airs, en sécouant l'horrible flambeau de la discorde. Ils virent le tyran plus furieux qu'un Lion blessé d'un trait empoisonné dans les eaux de l'Acheron, s'exposer aux plus grands dangers, faire voler sur les assiégeans des colonnes de feu qui consumoient leurs machines, les ponts qu'ils s'étoient formés; qui les mettoient eux-mêmes en fuite. A peine ceux-ci avoient-ils fait quelque breche qu'elle étoit réparée à l'instant par les assiégés. A peine avoit-on gagné quelques pieds de

terrein, qu'on étoit contraint de reculer en désordre. Rien encore n'annonçoit un succès certain. C'étoit à Periphas qu'il étoit réservé de décider la victoire.

Allons, dit-il, en s'adressant à Achille & à Hercule : allons, braves princes ! secourir nos amis. Chalcodoon & Medus garderont ce poste avec leurs troupes, tandis que nous irons nous répandre dans le camp. Hercule marchera vers le centre à la tête des Atheniens. Il faut leur donner un chef qui les console de la perte du vaillant Aristhous. Et vous, ô Achille ! allez vous faire jour vers l'angle que le géneral Iphicus attaque avec tant de vigueur : je joindrai à votre troupe une partie de la mienne. Pour moi j'irai frayer un passage à la reine, & à Attamar. Il donna cet ordre, & l'on

partit. Les vents qui briſent leurs barrieres s'échappent avec moins de véhémence des antres de l'Eolie.

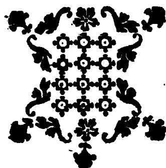
Guidés par Mars lui-même, ces princes arrivent dans le camp, ſe ſont jours à travers les bataillons les plus épais, diviſent les colomnes ennemies, & portant à chaque pas la terreur & la mort, ils arrivent juſqu'aux retranchemens, s'en rendent maîtres, en écartent les Locriens, font entendre leur voix à leurs amis. A cette voix les capitaines Phocéens redoublent l'attaque, ils font faire à leurs machines les derniers efforts. Attamar le premier renverſe l'angle dont il avoit été tant de fois repouſſé. La breche eſt ouverte. Déjà vingt ſoldats entrent de front, les autres montent à l'aſſaut. Le combat ne ceſſe point encore. Hyperion court vers la breche : Il rencontre la reine :

Elle ne pâlit point à sa vûe : elle se prépare à lui enfoncer dans la gorge un glaive qui n'avoit point encore répandu de sang. Dieux! pourquoi votre justice ne protége-t-elle pas tant de valeur? Le tyran prévient le glaive d'Ociroé, lui-même lui pousse sa lance dans la poitrine avec tant de force, que la pointe en fut brisée. La reine avoit été garentie par sa cuirasse, mais la violence du coup la fit tomber. Tandis qu'on s'empressoit de l'emporter hors du camp pour lui donner du secours, Hyperion joint Attamar : leurs épées se croisent, s'entre-choquent, la même intrépidité s'annonce sur leur front : Periphas décida le combat. Depuis long-tems il cherchoit Hyperion dans la foule. Dès qu'il l'apperçoit, du revers de son épée il renvoya le casque du tyran dans les

airs, & de sa main assurée l'ayant saisi par la chevelure, il le fait pirouetter trois fois, & lui fit mordre aussi-tôt la poussiere. Cent bras s'avançoient pour donner la mort à ce scélerat. Periphas les écarta tous. Non, non, dit-il, il lui faut une fin qui lui rappelle le souvenir de ses crimes. Qu'il soit étouffé sous un monceau de cadavres. Vas ! ajouta-t-il, en portant la parole à Hyperion, vas monstre avide de sang ! vas perir sans souiller nos épées.

A l'instant une troupe de soldats se saisit d'Hyperion, on lui fait subir le genre de mort ordonné par Periphas. De leur côté Achille & Hercule avoient facilité la breche. Les troupes Phocéennes entroient de toutes parts, elles ne cessoient d'égorger les Locriens qui dans leur désordre se battoient encore avec fureur. Pour

terminer cette journée sanglante on apporta la tête d'Hyperion au bout d'une lance. Phocus la vit. Alors par ses ordres, des cris de clémence retentirent. Les Locriens rendirent les armes. La victoire remit son olivier dans les mains des Phocéens, en place de leur épée.



LIVRE DOUZIÉME.

TANDIS que les deux armées en présence adoucissant leur regards attendoient de nouveaux ordres, Chiron instruit du malheur de la reine accouroit auprès d'elle. On n'avoit pas trouvé sur son corps la plus légere blessure. La frayeur bien plus que la violence de la chûte avoit arrêté dans ses veines la circulation du sang. Si elle eût été moins éloignée de Chiron, il eût put lui prolonger la vie. Le Centaure consommé dans la connoissance de la nature, & dont Esculape tint le grand art de guerir, déméloit les divers genres de maladie, avec autant de justesse, qu'il étoit habile à y porter du reméde. Les traitemens & les formalités des médecins d'Ociroé venoient de la priver de la

vie que ne lui avoit point ôtée la lance d'Hyperion. Dans l'état désespéré où elle étoit réduite, Chiron fit ouvrir les flancs de la jument qui l'avoit portée au combat, & des entrailles palpitantes de cet animal ayant entouré la reine, il réussit à lui faire donner quelque signe de vie. Le secours arrivoit trop tard. Ociroé ouvrit les yeux, reconnut son pere, le nomma, elle n'eut que la consolation de rendre le dernier soupir à celui dont elle avoit tenu le jour.

Dans le moment de la premiere douleur de Chiron, les deux princes ses disciples, l'aborderent avec Periphas. Tout ce que peut la reconnoissance sur les grands cœurs; tout ce que produit l'amitié dans une ame généreuse, se fit bien sentir alors. On ne reconnut plus cet Achille nourri de la moëlle des Lions & des Tygres. Her-

cule encore plein de la fureur des Géans qu'il venoit de combattre, fit ſuccéder tout-à-coup la tendreſſe à la ferocité. Tous les deux mêlans leurs larmes avec celles de leur gouverneur, ils sembloient regretter des lauriers qui leur coûtoient une tête ſi chere. O Chiron! diſoient-ils, la perte de la reine votre fille merite bien vos regrets. S'il vous ſuffiſoit pour les adoucir de trouver dans d'autres enfans l'attachement tendre, l'amour le plus pur, ne doutez pas que ces ſentimens ſoient à jamais gravés dans nos cœurs; regardez-nous comme vos fils. Hé! ne le ſommes-nous pas bien réellement? nous vous devons plus qu'à notre pere.

Trop conſterné pour répandre des larmes, Periphas pouvoit tout au plus laiſſer échapper par intervalle les mouvemens de ſon cœur. Ah! diſoit-il, c'eſt moi qui ai avancé

la fin de ses jours.... Pourquoi m'a-t-on écouté?.... pourquoi mon conseil a-t-il prévalu?..... comment n'ai-je pas prévû le danger de décider dans un seul jour le succès de la guerre? que ne suis-je resté à Athenes! ou plutôt que n'ai-je fui vers les extrémités du monde.... Du moins si je n'eusse point abandonné la reine, j'aurois peri cent fois avant qu'un seul trait eût pu l'atteindre... C'étoit à moi de veiller à la garde de sa personne... C'étoit le soin essentiel dont je devois m'occuper.... Je ne l'ai point fait.... Falloit-il donc conduire avec tant d'éclat une armée formidable, pour voir Ociroé frappée de la main de l'usurpateur de sa couronne?.... Quoi? la reine des Locriens victime d'Hyperion..... O douleur! ô regrets éternels! ciel!.... c'étoit donc là le prix réservé à mes travaux & à mon zele....

Periphas cessa de se parler à lui-même, & s'adressant à Chiron dont le maître des cerémonies venoit prendre les ordres pour la pompe funebre de la reine : du moins, s'écria-t-il, ô pere infortuné ! n'adoptez pas ici cet usage barbare des Locriens qui enterrent leurs morts parmi les divertissemens & les festins. Plutôt que de le souffrir, j'irois briser les instrumens, renverser les tables des banquets. Il n'est rien dans ce jour qui ne doive exprimer la tristesse & les sanglots. Tout doit respirer la douleur. Tout doit annoncer l'excès du malheur dont les Dieux nous affligent. Que chacun suive mon exemple. Arrachons les lauriers qui ceignent nos têtes. Couronnons-nous de cyprès lugubres. Ne nous montrons que sous des robes de deuil. Qu'on me laisse à moi le soin de cette pompe. Que qui-

conque ne m'imitera pas ſoit dévoué aux enfers.

Il ſe leva en parlant ainſi, ſortit de la tente de Chiron, & ſe rendit au milieu du camp. Là il ordonna l'appareil funebre, & fit dreſſer un bucher qu'on entoura des trophées les plus lamentables. Enſuite à la tête d'un nombreux cortége, il fut prendre le corps de la reine, & retourné ſur ſes pas, il le fit expoſer au haut du bucher, où elle fut inondée de parfums & de liqueurs odoriférantes. Phocus s'en approchoit avec ſes officiers. Lui-même il voulut rendre les derniers honneurs à la reine. Il étoit encore ſuivi des principaux citoyens de Locrie. Ceux-ci s'étoient rendus aux ordres du roi qui les avoit fait ſommer d'apporter les clefs de leurs villes, & de venir ratifier les articles de ſon traité avec Ociroé. Aprés

avoir donné mille regrets à la mort de la reine, & les plus beaux éloges à sa mémoire, Phocus porta la flâme au bucher. Bien-tôt à l'aide des vents qui la poussoient, elle parvint au sommet. Des tourbillons de soufre brûlant enveloppent le corps d'Ociroé, le derobent aux yeux des spectateurs, le divisent. La voix plaintive de ses amis lui adressoit les adieux éternels.

Il restoit un dernier soin à lui rendre : Periphas s'en chargea. Il receuillit les cendres d'Ociroé, les renferma dans une urne d'or, prit dans ses mains ce vase précieux, & du lieu éminent où il fut se placer, s'étant tourné vers les Locriens : Peuples infideles ! dit-il, sujets parjures ! vous voyez les fruits de votre rebellion. Vous voyez le sang de vos enfans & de vos freres dont rougissent ces

plaines : & ce ciel enflâmé ! cette verge des Furies chassées à peine de cette enceinte, & qui semble quoiqu'en s'éloignant vous ménacer encore ! A des signes si frappans du courroux des Dieux, connoissez-vous quels ont été vos crimes? plaise à leur clémence que ce courroux soit appaisé ! mais cette urne qui vous accuse de nouveau, ces cendres qui sont au tribunal souverain la preuve de votre sacrilége, quel fléau les vengera ? le fer, la famine, la peste, tous les maux ensemble ne vont-ils pas de concert vous ravager ? & à quelles malédictions ne doit-on pas s'attendre, quand on a osé attenter à l'image des Dieux ! plus coupables, plus monstrueux que le tyran que j'ai fait perir dans l'ignominie, puisque c'est de vous qu'il a tenu ses forces & son audace, quel arrêt terrible les immor-

tels ont-ils à décerner contre vous ; vous dont le feu des enfers auroit déjà dû purger la terre ? ô meres infortunées qui avez conçu dans ces jours d'horreur & d'iniquité, quel ſang impur allez-vons tranſmettre à la poſtérité ? ô urne que j'ai tant arroſée de mes larmes ! cendres cheres & précieuſes ! mânes de la reine des Locriens ! dans quelles mains aſſez dignes de vous pourrai-je vous confier ? les miennes voudroient bien ſe réſerver un dépôt ſi cher : elles prendroient ſoin de l'orner d'inſcriptions éclatantes qui rappelleroient à nos derniers neveux, vos vertus & vos malheurs. Je vous dois à des mains plus illuſtres. C'eſt au roi ſucceſſeur de vos états qu'il appartient de vous placer dans l'endroit le plus magnifique de ſon palais, ou dans un des temples le plus fameux de Locrie. En paſſant dans

ces mains augustes, ô mânes immortels! attendrissez-vous sur les maux & sur les égaremens de vos peuples. Tous les jours par des tributs de vénération les principaux d'entr'eux iront vous appaiser. Dès-à-présent en faveur de ce roi, votre seul appui dans l'infortune, pardonnez à des sujets qui sont devenus les siens! que votre propre clémence sollicite celle du ciel! vous seuls pouvez le calmer. O Locriens! adorez les Dieux protecteurs. Le maître qu'ils vous donnent est le gage de leur misericorde. Allez aux pieds de ce maître porter les plus humbles & plus tendres hommages. Allez lui remettre vous-mêmes les rênes de la Locrie. Allez par vos sermens vous soumettre à ses loix. Puissent les malheurs qu'ont entraîné vos révoltes vous persuader du prix de la fidélité inalterable! puissent les dou-

ceurs de ce prix vous être plus ſenſibles encore par la juſtice du ſceptre qui va vous gouverner !

Periphas ſe tut : les Locriens fléchirent le genouil devant Phocus, prononcerent leurs ſermens, il fut proclamé leur roi ſur le champ de bataille.

Heureux l'état dont le prince ſe plait à montrer une ame où préſide l'humanité ſacrée ! tel étoit le caractere de Phocus. Par cette route la plus sûre, la plus glorieuſe de toutes, il marchoit à l'immortalité. Qu'il vive ! que les Dieux prolongent ſon regne ! s'il a ſur la terre l'image de leur puiſſance, il leur reſſemble auſſi par le plus précieux de leurs attributs. Qu'il vive donc, qu'il vive pendant un ſiécle & au-delà. Lequel de ſes ſucceſſeurs l'égalera en bonté ? non, aucun prince dans ſes états n'enchaî-

nera les cœurs avec des liens ſi doux. Peuple de Phocide! avant qu'un ſecond Phocus regne ſur vos neveux, il faudra qu'exilés de leur patrie, ils aillent ſe tranſplanter ſur le rivage d'une autre mer, qu'ils y élevent une ville floriſſante & fameuſe. Tout à la fois la ſource des lettres, des ſciences, des arts & de l'opulence, cette Athenes des Gaules émule de la capitale après l'avoir formée, délicieuſe par ſon climat, toujours brillante par les génies qu'elle produira, encore plus reſpectable par l'étendue de ſon amour tendre, de ſon attachement invariable pour ſes maîtres, Marſeille, dis-je, car ce ſera le nom de cette ville, verra dans la ſucceſſion des tems regner ſur elle le roi ſuperieur à Phocus dans l'attribut qui rapproche le plus des divinités de l'Olympe. Génies utelaires! écartés alors de ce roi la

trahiſon & le menſonge: cette ſeule grace ſuffit, & toutes ſes provinces nageront dans le bonheur & dans la joye. Que la princeſſe qui partagera ſon trône, auſſi pieuſe que l'épouſe de Deucalion ſoit toujours entre les Dieux & le peuple une médiatrice puiſſante. Qu'elle brille aux yeux des immortels par tant de vertus, que leur éclat l'emporte ſur les crimes innombrables de la foule des ſujets. Qu'une heureuſe fécondité, ſigne des bénédictions divines, rempliſſe leurs jours de conſolation. Qu'à l'ombre du trône & des autels croiſſe le prince heritier de la couronne? qu'il s'annonce avec les qualités de la piété douce, de la réflexion profonde, de la politique impénétrable. Protecteur de la religion, des loix & des talens, qu'il leur faſſe eſperer que le ſucceſſeur de leur pompe, le ſera

aussi de leur magnanimité. Qu'ils voyent les enfans de leurs enfans élevés par des maîtres choisis entre mille & mille, & dignes du choix qu'on en aura fait, donner les mêmes présages qui auront distingué le Prince surnommé sage par excellence, faire rechercher leur alliance par les cours les plus superbes, soutenir tout l'éclat de leur destinée.

Monarque de la Phocide! en vous offrant au milieu de vos conquêtes ce tableau magnifique, dont m'est garant le divin Apollon qui m'inspire, je ne fais qu'augmenter votre zele à rendre vos peuples heureux. Mais comment remédier à tous les maux où sont en proye vos nouvelles provinces? celui qui vous les a soumises saura bien les gouverner. Le roi le jugea ainsi. Periphas fut nommé vice-roi de la Locrie. Mille applaudis-

ſemens confirment ce choix. Les Locriens le reçoivent comme un pere qui va réparer tous leurs maux. Son nom porté ſur les aîles de la Renommée court de ville en ville, de province en province. Il leur eſt comme l'aurore du jour le plus ſerein. Déjà chacun croit appercevoir l'heureuſe fille de Thémis & de Júpiter, occupée à répandre ſes biens les plus doux. Déjà il ſemble que d'une corne auſſi inépuiſable que celle d'Amalthée, l'abondance va découler avec tous ſes tréſors. Le fer ſi fatal au genre humain ne leur paroît plus qu'un préſent du ciel pour enrichir leurs guerets. Ils n'appréhendent plus pour leurs troupeaux l'inſolence du ſoldat raviſſeur. Ils craignent encore moins que la diſcorde née des miſeres publiques vienne allumer dans leur ſein des guerres plus cruelles

que celles du dehors. L'eſperance naiſſoit dans tous les cœurs avec des charmes égaux à ceux qu'auroit produit la poſſeſſion réelle. Tant il importe qu'un ſujet placé à la tête des peuples, entraîne par des qualités éminentes leur reſpect & leur confiance.

Periphas alloit prendre le commandement des provinces Locriennes. O grandeurs! ô dignités! le doux ſouffle de la divine Aſtrée ne rafraîchit point l'ombrage de vos faiſceaux. S'ils ſont diſtribués par la ſeule main de la fortune, le courtiſan ſe venge de leur autorité par ſon mépris pour le grand qu'ils décorent. Si la ſeule vertu les a merité; l'aſyle qu'ils offrent eſt encore moins ſûr. En butte à tous les vents peſtiferés, leur bruit orageux, leur ſouffle brûlant s'y porte ſans ceſſe. O Periphas! tu la ſens déjà leur haleine affreuſe. Im-

placable Erectée ! c'est ta bouche qui l'exhale. O Minerve ! est-ce donc là le roi que tu as élevé sur l'empire dont tu fais tes délices ? Mais, que peuvent les inspirations de la sagesse sur un cœur ouvert à la tyrannie des furies de l'enfer ?

L'armée d'Athenes après des marches forcées, joignit le camp des Phocéens. Elle s'attendoit à combattre. Quand elle vit que les Locriens étoient domptés ; lorsqu'elle sut que la valeur & le génie de Periphas avoient tout soumis dans un jour ; chacun demanda l'histoire de cette journée mémorable ; chacun voulut être instruit des causes de ces progrès rapides ; chacun en les apprenant fut pénétré de surprise. Tous eussent désiré de pouvoir dans le moment voler vers ce heros, lui offrir de nouvelles palmes, les joindre à celles qu'il

avoit reçu des mains de la victoire.

Témoin de l'étonnement & de l'admiration de ses troupes, Erectée se sentit obligé de dissimuler encore plus profondement les passions de son ame. Ce n'est pas qu'il ne fût aussi l'admirateur de Periphas. L'empire suprême de l'amour a moins de puissance sur les cœurs tendres, que les grandes actions en ont sur l'estime, même des plus méchans & des plus corrompus. S'il est glorieux de savoir la soumettre, malheur à qui l'impose avec trop d'éclat. Ainsi l'Ostracisme ne fut point établi à Athenes contre le citoyen méprisable. Le plus sage d'entr'eux fut banni, parce qu'il avoit merité le surnom de juste. Ainsi les magistrats de Lacédémone condamnerent un de leurs citoyens, parce que seul il possédoit tous les cœurs. Ainsi le vainqueur d'Annibal s'exile

de Rome pour prévenir la haine publique. Comment ne l'auroit-il pas encourue? mille vertus, mille ſervices l'avoient rendu ſi illuſtre que nul autre dans cet empire n'eût oſé s'égaler à lui.

Maxime déteſtable! étoit-ce pour en tracer le modele qu'Erectée conſultoit les furies maîtreſſes de ſon cœur. Hélas! il ne ſongeoit qu'à leur offrir pour aliment les qualités auguſtes de Periphas, les triomphes, l'élevation de ce prince. Objets frappans! l'envie & la vengeance ne leur ont jamais pardonné.

Te voilà donc bien en peine, dit à ce roi la divinité de Rhamnus, quelle ſtupide extaſe rallentit l'eſſor que tu dois prendre? ſi les hauts faits de ton rival peuvent inſpirer le reſpect & la crainte, eſt-ce à toi qui as la puiſſance en main, qui ne dois reſſentir que

la haine, qui dois frapper avant qu'on ait prévu l'appareil de tes coups? peut-être dans ce projet appréhendes-tu le blâme de ton ſénat, la déſobéiſſance de tes ſoldats, la trahiſon de tes capitaines. Qu'il eſt aiſé de les gagner par un prétexte ſpécieux! la Locrie réunie ſous le ſceptre de la Phocide détruit l'égalité de puiſſance que chaque ſouverain de la Grece a interêt de maintenir. Déclare toi le protecteur de cette égalité. Exige qu'on tire au ſort en faveur des princes Grecs le partage des provinces Locriennes; ou qu'on donne un maître à ces provinces du gré de tous les rois intereſſés au maintien du bon ordre. A la cour de Phocus, il eſt des gens qui démêleront le motif de ton mécontentement. On voudra t'appaiſer par le ſacrifice de ton rival, on n'héſitera pas même beaucoup a s'y déter-

miner. Vas, les hommes les plus importans, les ſujets les plus fideles, les amis les plus ſignalés n'eurent jamais aux yeux des rois le prix de la moindre province.

Il n'en coûta rien à Erectée de ſe livrer à la malice du conſeil. Phocus avoit eſperé de le recevoir comme ſon allié. Lorſqu'il ne lui fut plus permis de méconnoître dans le roi d'Athenes, ſon ennemi le plus décidé, la noire mélancolie s'empara de ſon ame. Un poignard qui l'eût frappé, eût fait une bleſſure moins cuiſante. Cheron s'étoit chargé d'annoncer les deſſeins d'Erectée. Qu'il ſembloit doux à ce miniſtre de voir naître de nouveaux troubles !

Je ne ſais, dit-il à Phocus, ſi quelque génie protecteur de la Phocide a pris ſoin de m'inſpirer. Mais dès le jour qu'il s'eſt agi d'un traité d'allian-

ce avec Ociroé, les plus tristes présages ont occupé mes esprits. Vous vous rappellez peut-être, par combien de motifs je me suis opposé au traité. Ce n'est pas que le succès de vos armes sur celles d'Hyperion m'ait jamais paru douteux. Vos avantages, vos conquêtes, voilà ce qui fondoit ma crainte. Ah! que ne vous a-t-on mieux imprimé, quel danger il y avoit de porter ombrage aux princes qui nous entourent? Erectée se déclare contre la réunion de la Locrie à vos états. Je n'oserois décider s'il est injuste. Ce que nous savons tous, c'est qu'il n'est point à mépriser. Quelque problématique que puisse être le droit de la guerre dont il vous menace; que ce soit la politique ou la jalousie qui lui mette les armes à la main; croyez qu'il n'y aura point de souverain dans la Grece qui ne soit

son approbateur & son appui.

Cependant Grantor se rendit auprès du roi. Cheron continuoit d'insinuer à son maître de recevoir la loi d'Erectée. Il n'en fallut pas davantage pour persuader à Grantor la perfidie qu'il démêloit assez depuis longtems. Fronder le conseil de ce traître, repousser hautement l'audace, lever sans ménagement l'étendard contre Erectée, ç'eussent été des moyens dignes du zele de Grantor. Trop habile pour éclater dans des circonstances où la modération étoit nécessaire, il lui parut plus à propos d'opposer la politique à la fraude; s'attendant bien à démasquer son collégue, à dévoiler les intelligences de ce ministre avec le roi d'Athenes. Erectée, dit-il, se dispose à rompre avec nous. Faut-il s'en étonner? nous donnons lieu à ses soupçons. Après les

inquiétudes qu'il a marquées sur le prince, à qui il ne manque que des forces pour le détrôner, avons-nous dû croire qu'il fût entierement rassuré sur ses allarmes? ce prince son rival, vous le comblez, ô roi! d'honneurs & de puissance. N'en est-ce pas assez pour manquer de fidélité aux Atheniens? d'abord il étoit de votre dignité d'accorder à Periphas certaines graces. Nous ignorions encore à quel degré il possedoit l'art suprême de se concilier tous les cœurs. Craignons qu'enflé de ses succès, il ne connoisse trop aussi son crédit sur les troupes. Je ne sais qu'un moyen de raffermir notre alliance avec Erectée, c'est de lui sacrifier Periphas. Que Cheron en sente la nécessité. Il est trop ingénieux, pour ne pas nous garentir la paix, dès que nous aurons écarté l'objet de discorde. Ce seul objet est le

descendant

descendant de Cécrops. Tous les autres motifs allégués par Erectée sont des prétextes pour couvrir sa frayeur. Le sacrifice est à la verité penible. Periphas est on ne peut pas plus digne de votre estime & de votre amitié. Mais aux raisons d'état tout doit céder. La perte du sujet le plus excellent dut-elle jamais balancer le repos & la splendeur d'un royaume ? d'ailleurs Periphas n'est point sans récompense, puisqu'il a fait de grandes actions. La gloire qui leur est attachée en fut toujours le prix le plus magnifique.

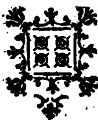
Cheron s'étoit attendu à un discours bien contraire. Dans son étonnement, il augura qu'il s'étoit rendu redoutable, & que Grantor commençoit à fléchir devant lui. Il avoua qu'on pourroit tirer auprès d'Erectée le meilleur parti du sacrifice de Peri-

phas. A cette condition, il ſe chargea de conſerver à ſon maître les provinces Locriennes. Le roi plein de douleur ſe laiſſa arracher les ordres de l'exil du prince qu'il venoit d'élever à la premiere charge de l'état.

Ces ordres furent confiés à Phakar, le même qui avoit été le premier ſemer l'allarme à Athenes, & la ſoulever contre la Phocide. Il courut à la tente de Periphas, lui annonça fierement qu'il eût à ſe retirer des états de Phocus, & s'avança pour l'arrêter. A ce mouvement, Periphas portant la main ſur ſon épée: Garde-toi, lui dit-il, de me propoſer des fers. Je vais obéir; ne crains rien de moi. Si les ſoldats vouloient ſe mutiner, je me charge de les faire rentrer dans le devoir. Va dire à ton maître que le ſoleil couchant ne me retrouvera pas dans ces terres. Dis-lui ſur-tout que

des mains à qui il doit le salut de son armée, & les plus riches provinces, ne sont pas faites pour recevoir des chaînes.

A ces mots il partit, & quittant avec mépris des terres ingrates, il repassoit en lui-même les caprices des cours, plus inconsiderés que ceux de la fortune. Dans sa route un officier dépêché par Grantor, lui remit des tablettes dont la lecture modera l'indignation de son cœur.



LIVRE TREIZIÉME.

IL n'eſt pour les Grands d'autres reſſources dans leurs malheurs, que le commerce des Muſes. Auſſi Periphas dirigeoit-il ſa marche vers le Parnaſſe. Il y arrivoit à peine qu'il ſentit ſe répandre autour de lui une vapeur de parfums exquis, ſemblable au nuage odoriferant dans lequel s'enveloppe la ſenſuelle Cypris. Le ſommet de ce mont ſacré eſt une vaſte plaine variée par mille objets également intereſſans. Un air ſubtil y éleve les eſprits bien au-deſſus des idées rampantes des mortels. Les divers vents y regnent, mais leur ſouffle eſt meſuré de maniere que jamais il ne produit du déſordre. Ces lieux ſont peuplés d'Aigles, qui dans leur vol rapide terraſſent les oiſons im-

portuns, de Cygnes & de Colombes bien plus pures que celles de Cythere. Le doux Rossignol, la tendre Fauvette, le brillant Chardonneret sont aussi les habitans de ce séjour, & le font également retentir de leurs accens flatteurs. Le fleuve Permesse y prend sa source. Ses eaux inspirent le don de la poësie. On y remarque deux fontaines d'une onde dont le crystal semble rouler les rayons même du soleil : celle d'Hypocréne dont Pégase fit pour la premiere fois jaillir les eaux en frappant du pied la terre, & celle de Castalie qui rappelle la métamorphose de la nymphe de ce nom qu'Apollon avoit aimé. Des palissades de jasmin & de roses s'élevent au-dessus de la timide violette qui se cache sous ses feuilles. Le pampre verdoyant parmi le pourpre du beau fruit qui ranime la verve des

poëtes, & qui bannit le ſouci des cœurs affligés, étend au loin ſes branches ſpacieuſes, & les unit étroitement au tronc du jeune ormeau. Les differens fruits y naiſſent avec les fleurs les plus odoriferantes. A la vûe de l'émail varié de ces fleurs, on croit appercevoir les couleurs éblouiſſantes du ſoleil, lorſqu'il touche à ſon couchant. Un terrein pierreux produit les arbres conſacrés à Minerve déeſſe des talens & des arts. Le peuplier ſe mariant avec un autre peuplier pour former l'ombre hoſpitaliere, y prépare ces grottes ténébreuſes, où l'eſprit ſe plaît à rêver. Le haut palmier, le noble laurier s'approchent en demi-cercle d'un baſſin d'où jailliſſent juſqu'au-delà des nues les flots de la liqueur des Dieux. Des allées d'orangers au jus aſtringent, de citronniers dont le ſuc amer

chasse le poison rongeur, aboutissent au même bassin où coule le nectar. Sur le double tapis de gazon qui l'entoure, étoient rassemblées les savantes filles de Jupiter. Leur maintien noble, leur taille avantageuse, leurs traits délicats, la pudeur pleine de charmes, des yeux étincellans de feu où se peignoit la plus vive lumiere du jour frapperent Periphas d'admiration. Oui, s'écria-t-il, le fastueux appareil des grandeurs offre un spectacle bien moins touchant. Les attraits de Vénus elle-même n'égalent pas les graces des Muses. Encore plus entraîné par leur concert, il voloit vers leur cercle.

Une des Muses l'apperçut : son front étoit orné d'une couronne de perles, symbole de la pureté de son style & de l'enchaînement agréable de ses idées. Sa robe plus blanche que la

neige, image de la verité, montroit qu'elle n'empruntoit aucun ornement des vaines teintures. Dans ſa gauche étoit un ſceptre, figure de la puiſſance qu'elle exerce ſur les eſprits. L'action de ſa droite annonçoit à Periphas qu'elle alloit lui porter la parole. C'étoit la muſe Polimnie.

Approche, lui dit-elle, jeune mortel ! viens t'enrichir des dons qu'a répandu ſur nous l'aſtre bienfaiſant qui nous vit naître. Heureux qui peut les avoir en partage. Des biens réels que la rigueur de la fortune ne ſauroit diſſiper, des conſolations puiſſantes au milieu des revers les plus orageux, un charme ſouverain contre les divers dégoûts de chaque état : tels ſont les avantages ineſtimables qu'aſſure la faveur des muſes. Loin du tumulte des affaires, loin des brigues des cours, loin des embarras des richeſſes, nous

chantons les Dieux, la nature, & les vertus. Des jours ſatisfaiſans pour nos cœurs, ſont remplis par des travaux utiles à l'univers. Jamais leur cours n'eſt troublé par l'ennui. Jamais le doux ſommeil qui leur ſuccéde n'eſt interrompu par l'image de la trahiſon errante le poignard à la main. Nourries du feu d'Apollon lui-même, nous joignons à la richeſſe de l'invention la ſolidité des maximes, le coloris du pinceau, l'harmonie du diſcours. Souveraines du monde, nous ſavons, quand il le faut, porter dans les cœurs le plaiſir ou la triſteſſe, la terreur ou la joye. Après avoir appris à nous connoître nous-mêmes nous portons le flambeau juſques dans le ſecret des ames. Si nous peignons les vices dans des ſujets fabuleux, c'eſt afin que les Grands trop ennemis de la verité trouvent ſous leurs yeux leur

propre image, ſans avoir à ſe plaindre de l'injure faite à leur rang, ſans pouvoir méconnoître ni l'amour que nous leur portons, ni notre zele pour leur gloire. Si les hommes illuſtres ſont l'objet de nos éloges, c'eſt le prix de la vertu, & non le goût de l'adulation qui nous applique. Nous la recherchons cette vertu dans la pureté de ſes motifs, dans la nobleſſe de ſes détails, dans le bonheur de ſes effets. Aucun de ſes traits ne nous échappe; nous la parons de tous ſes attributs, nous la préſentons au grand jour ſi belle, ſi bien ornée, ſi rayonnante, qu'il n'eſt aucun cœur qu'elle n'intereſſe, aucun qui ne s'enflâme, aucun qui ne vole au-devant d'elle pour ſe l'unir intimement, pour la perſonnifier en ſoi, ou pour ſe perſonnifier en elle. Employés de la ſorte, nos talens font évanouir les défauts créés par le

caprice & par la vanité. On nous doit sans doute les biens précieux qui font fleurir les empires. Malheur à quiconque doué de ces talens entreprend d'en faire un usage contraire. Tel qu'un coursier fougueux qui se cabre à chaque pas, qui croit pouvoir tout franchir à la faveur de sa légereté, il trouve enfin l'abyme qui l'engloutit dans l'opprobre. Toujours les plus grands maux du gouvernement dûrent leur origine à des hommes fertiles en talens, mais effrénés dans leurs passions. C'est l'audace de leur maximes qui ravit la paix aux provinces les plus soumises, qui souleve les peuples contre leur souverain, qui fait méconnoître à la créature la toute-puissance des immortels. Tels que des torrens impétueux ils renversent toutes les digues. Par-tout on découvre les traces de leur violence, par-tout

leur phrénésie fait sentir ses excès. Sans être à la tête des affaires, ils n'en désolent pas avec moins d'éclat les peuples. Crains donc, ô Periphas! crains sur-tout d'ouvrir ton cœur à de pareils désordres. Hélas ! combien n'avons-nous pas eu à rougir des crimes de quelques-uns de nos disciples, de ceux qui sembloient néanmoins nous égaler par la sublimité du génie, & par la beauté du langage.

Cet acceuil de Polimnie fut à Periphas une nouvelle preuve de la protection d'Apollon. Il s'assit dans le cercle des Muses sur les bords du bassin. Là ses regards s'arrêterent à observer Erato. Ah ! qu'elle lui parut belle ! la vivacité de son esprit brille dans ses yeux, & sur son front couronné de myrtes & de roses. Ses traits sans être exactement réguliers offrent la figure la plus interessante. La ten-

dre fraîcheur, le feu de la jeunesse, un enjouement séducteur, toutes les graces accompagnent Erato. Au moindre de ses mouvemens, on les voit sortir en foule. Ses cheveux noirs noués négligemment au-dessous de l'épaule donnent un nouveau lustre aux lys éblouissans qui naissent sur sa peau. Son port majestueux n'a rien de la langueur de ces beautés molles, toujours occupées à exprimer les passions dévorantes qui tourmentent leur cœur. Auprès d'elle est un enfant armé d'un arc d'or. Sur les épaules aîlées de cet enfant flotte un carquois d'yvoire. La blessure de ses fleches n'est point semblable à celle des traits du Dieu malin de Cythere. Jamais elles ne furent employées qu'à la défaite de l'audacieux Adonis, qui tenta de corrompre les Muses en voulant leur inspirer de l'amour. Les yeux

toujours fixés ſur Erato, Periphas ſembloit ſe nourrir avec une ſorte d'avidité de la reſpiration même qui s'échappoit des levres vermeilles de la Muſe. S'en étant apperçue, elle lui dit en ſouriant : Jeune témeraire! brave-t-on impunément les graces & la beauté? Quoique la modeſtie les accompagne, les feux qu'elles allument n'en ſont point rallentis. Elle ne ſert qu'à redoubler la paſſion. Apollon lui-même, toutes les fois qu'il voulut badiner avec l'enfant qui n'aime que les jeux, Apollon porta la peine de ſa témerité. Cet enfant l'accabla de ſes liens; & quelques douces, quelques dorées que ſoient les chaînes, l'avantage d'être libre, eſt ſans doute préferable. O toi qui prétends à une couronne! n'oublie jamais que le ſoin de ta gloire, celui du bonheur de tes peuples, doivent ſeuls

partager ton ame. Les rois ont trop de devoirs, ceux que l'amour impose sont trop multipliés pour qu'il soit possible de se livrer aux uns sans renoncer aux autres. Ce n'est pas que la magnificence, ou la noble galanterie ne permettent quelquefois aux princes les jeux & les fêtes. Quoiqu'ils doivent fuir tout ce qui ne peut servir de matiere à l'éloge du sage, au respect du peuple, aux récompenses du ciel, il leur faut néanmoins des plaisirs puisqu'ils sont hommes. Mais que la décence y préside, que le goût les assaisonne, que la sagesse les termine.

Erato s'exprimoit ainsi : le doux son de sa voix mêlé du ris le plus gracieux s'insinuoit comme la vapeur des parfums. Periphas lui répondit : Par vos dernieres paroles, vous m'apprenez, divine Muse ! ce que je dois penser de l'amour. Oui, & je n'en puis

douter, il eſt le plus grand des maux pour le cœur ſéduit par des qualités frivoles ou trompeuſes. Un mauvais choix conduit aux plus fâcheux égaremens. Un feu pur, un feu noble éleve l'ame, la polit, orne l'eſprit, forme les mœurs, mêle la dignité dans toutes les actions, donne toujours l'eſſor à la grandeur. Les devoirs d'état, & ceux de l'amour ne ſont plus alors oppoſés. On ceſſeroit même de plaire, ſi on n'étoit point ce qu'on doit être par ſon rang.

Il dit : & l'heroïque Calliope couronnée de lauriers embellis de guirlandes, l'avertit qu'elle alloit chanter la grandeur & l'origine des Dieux, ſeuls modeles des rois. Dans ſon récit pompeux tout répondit à la dignité des ſujets: O Periphas! chaque image s'offrit à tes yeux ſous des traits vifs & frappans : tout fut animé d'une cha-

leur heureuſe qui tint à la fois tous tes ſens en ſuſpens. Elle chanta l'âge d'or amené dans l'Heſperie par l'arrivée de Saturne; elle fit paſſer ainſi dans ton ame les idées de l'innocence. Elle chanta l'exaltation de Jupiter; ton ame fut pénétrée de la toute-puiſſance du roi des Dieux. L'autorité avec laquelle il diſtribua à ſes freres la domination ſouveraine ſur les eaux & ſur les enfers, ſon alliance avec Junon ſa ſœur, ſes amours avec Mnemoſine, le char du Soleil confié à Apollon ſon fils, le ſoin d'éclairer la terre pendant la nuit commis à Diane; Minerve ſortant toute armée du cerveau de Jupiter; le Dieu de la guerre merveilleuſement conçu par Junon ſelon l'avis de Flore; Bacchus arraché du ſein de la témeraire Semelé, renfermé dans la cuiſſe de ſon pere, confié enſuite ſécrettement à Ino qui de concert

avec les Hyades, & les Heures prit soin de son éducation; Vulcain relegué à cause de sa laideur sur le mont Ethna pour y forger les foudres redoutables; Vénus née des amours de Jupiter & de la nymphe Dioné; la légereté, l'éloquence, l'adresse du fils aîlé de Maïa: les attributs distinctifs de chacun de ces Dieux, en redoublant le respect de Periphas lui inspiroient une plus vive ardeur de les imiter.

Calliope modera l'éclat de son chant: la sagesse des législateurs, les récompenses des bons rois, la valeur des heros morts pour la défense de la patrie, la gloire des poëtes amis des rois & de l'humanité, les prêtres chastes, la bienfaisance des ames génereuses: tels fûrent les sujets des derniers chants de Calliope.

Le son de sa trompette heroïque

remplissoit encore les oreilles & les sens de Periphas; & déjà Melpomene chaussée du Cothurne, dont la gauche est toujours ornée de sceptres & de couronnes, élevoit le poignard dont sa droite est armée. Un ton grave & fier accompagnant ce geste, elle rapporta sur la scène le combat des Titans contre Jupiter. Elle les représenta dans le conseil qu'ils tinrent pour exposer leurs droits sur l'empire du ciel. Fiers de leur naissance, de leur taille gigantesque & de leurs forces, ils décident de deraciner les montagnes, de les entasser les unes sur les autres, & de remonter ainsi jusqu'à l'Olympe. Jupiter se rit de leurs projets. Le tonnerre dont il est le maître le rassure contre l'entreprise des Géans. Il leur donne le loisir de disposer tout leur appareil de guerre. Les Titans arrachent les montages.

par leur ſommet chevelu, ils les élevent les unes ſur les autres, ils marchent en avant dans un ordre formidable, avec une précipitation furieuſe. Ils s'encouragent par l'eſpoir du triomphe. Du ſon de ſa voix Jupiter ébranle les montagnes. Leur ſecouſſe diviſe l'ordre des Titans, mais ils n'en ſont que plus animés de fureur. Ils maudiſſent le nom du roi des Dieux, ils jurent de nouveau de le chaſſer de ſon trône. Ils replacent leurs montagnes, les raffermiſſent, ſe rallient en bon ordre. Ils arrivent à la hauteur de l'Olympe. Jupiter indigné de leur audace, du mépris qu'ils viennent de faire de ſa clémence, pouſſe ſon char plus terrible que toutes les forces de l'enfer. Il prend ſes armes des mains de la vengeance. Une gerbe de tonnerres eſt lancée par ſon bras invincible contre ſes rivaux impies. Des

playes mortelles les consument. Ils sont accablés sous le poids monstrueux des montagnes qui s'écroulent.

Après avoir chanté la défaite des Titans, Melpomene exposa l'excès des crimes du genre humain avant le déluge; elle peignit la misericorde du pere immortel, suspendant sa vengeance, épuisant les moyens de rappeller à la vertu les mortels effrenés; la patience irritée, se changeant en fureur; le vent du midi déployant ses aîles noires, les nuages épaissis, la pluye impétueuse, la terre submergée, la mer couvrant la mer, les monstres marins établissans leur demeure au-dessus des plus hautes montagnes, les hommes suffoqués dans l'abyme aquatique, la terre dépeuplée. Au milieu de la terreur & de la pitié dont Melpomene avoit pénétré le cœur de ses sœurs & celui de Peri-

phas, Thalie couronnée de lierres, & chaussée de brodequins tissus d'or & d'argent se présenta pour chanter le ridicule & la honte des vices. Ixion embrassant une nue à qui Jupiter avoit donné la figure de Junon: Hersé métamorphosée en hirondelle pour avoir ouvert une corbeille malgré la défense de Pallas: Vertumne déguisé en jeune homme pour plaire à Pomone, qui jusqu'alors l'avoit dédaigné: Narcisse séchant de langueur par l'excès de son amour pour lui-même: Vénus surprise avec Mars, par son époux & par les autres Dieux: dans la description de ces sujets tout-à-fait propres au genre de la piquante & naïve Thalie, elle représenta la témérité de l'Amour, la peine de la curiosité, les ruses des amans, la chûte de l'amour propre désordonné, l'ignominie qui suit toujours le crime.

Pour varier le ſerieux des chants que Periphas venoit d'entendre, Euterpé emboucha la douce flutte dont elle étoit l'inventrice. Terpſicore au front ceint de guirlandes l'accompagna en touchant de ſes doigts legers ſa divine harpe. Cette derniere Muſe préſidoit auſſi à la danſe. Le maintien, le port, la démarche, le ton de la voix, le geſte, l'action du corps, la décence dans tous ces mouvemens ; c'étoit ce qu'exprimoit autrefois le mot de danſe. Après avoir joué ſur leurs inſtrumens les airs les plus vifs & les plus gais, elles chanterent enſemble la joye que produit l'amant fidele de Pomone, lorſqu'il vient ranimer la nature. Elles chanterent les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, les innocentes amours des tendres bergers. Enſuite ayant élevé leur voix avec plus de majeſté, elles

célébrerent le differend de Minerve & de Neptune pour changer le nom de la ville de Cécropie; comment Neptune du premier coup de son trident fit naître un cheval aîlé; comment Minerve avec sa lance fit sortir de la terre un olivier tout fleuri; le nom d'Athenes donné par Minerve à la ville de Cécropie, autorisé par le jugement des Dieux qui avoient décidé en faveur de l'olivier, symbole de la paix. Enfin elles chanterent les cerémonies des Panathenées, fêtes instituées à Athenes en l'honneur de Minerve. La mélodie de leur concert étoit si parfaite qu'on n'entendoit quelquefois qu'un seul & même son. Dans leurs éclats on se sentoit comme élevé à la hauteur des tons. Les roulemens tantôt plus précipités que le gasouillement des oiseaux à la vûe du jour renaissant, égaloient la vîtesse

de

des vents. Tantôt plus lents que le cours des eaux ſacrées que promene majeſtueuſement le fleuve Permeſſe dans la belle vallée qui ſépare les differentes montagnes conſacrées aux muſes, ils ſembloient pénétrer inſenſiblement & s'inſinuer comme la roſée du matin dans l'herbe tendre.

Periphas ne ceſſa d'admirer Terpſicore & Euterpé que pour prêter l'oreille à Clio. Toujours couronnée de lauriers elle porte dans ſa droite une trompette, & l'hiſtoire de l'univers dans ſa gauche. Depuis le débrouillement du cahos juſqu'au moment où elle parloit, Clio rapporta chaque fait mémorable qui s'étoit paſſé ſur la terre. La fondation des empires, la tranſmigration des peuples, la variété des mœurs, la diverſité des loix, les guerres inteſtines & étrangeres, les traités de paix,

la naiſſance & la vie des grands hommes, les guerres de religion, tous ces traits ſavans furent dans leur ordre, & dans la plus noble ſimplicité, rapportés à Periphas. Quelle joye n'eut-il pas de voir dans la bouche d'une muſe l'hiſtoire de Cécrops? Durant le récit de cette hiſtoire, Cécrops ſembloit être préſent; on croyoit l'appercevoir dans le navire qui l'amena d'Egypte, on s'imaginoit être témoin des ſoins qu'il ſe donna à former les mœurs des Atheniens, à lier leur ſociété, à orner leur eſprit, à enrichir leurs terres. On ſe le figuroit dans le moment même de la métamorphoſe qui le ravit à ſes peuples pour le placer dans le centre de la divinité. Ces mouvemens de tendreſſe vive qu'on n'éprouve point pour un homme qui a vécu dans des tems éloignés, l'art

divin de Clio les fit ressentir à Periphas. Soit amour, soit impression de joye, soit le talent de la muse, ou plutôt ces trois choses ensemble arracherent des larmes au descendant de Cécrops.

Il étoit dans cet état d'attendrissement, quand Uranie l'appellant par son nom, le retira de l'extase qui occupoit ses esprits. Il se rendit auprès d'elle, remarqua sa robe de couleur d'azur le plus pur, & sa couronne d'étoiles qui le disputoit en éclat au feu du soleil. Uranie dans ses mains plus blanches que l'yvoire soutenoit un globe majestueux, où paroissoient le cours des astres, les constellations célestes, & les diverses planettes. En considerant ce globe, Periphas apprit à connoître l'ame physique de tout ce qui fut & sera jamais créé. C'est ce principe qui

donne à chaque ſujet ſa détermination fixe, qui nourrit la vie, qui produit l'accroiſſement dans chaque partie de la nature. Après le créateur, il eſt le Dieu de tout ce qui exiſte: rien n'eſt plus noble, rien n'eſt plus puiſſant, rien n'eſt plus parfait que lui, ſi ce n'eſt le ſouffle de la divinité dans les êtres deſtinés au bonheur & aux peines d'une autre vie. Contre l'action de ce principe lutte ſans ceſſe Prothée ſon ennemi. Celui-ci par ſon operation maligne diviſe les corps, les tranſmue, les métamorphoſe ſucceſſivement en mille & mille formes differentes. Quelques faux ſages s'étoient efforcés de perſuader à Periphas que l'influence des aſtres ſur la terre n'étoit qu'une fable inventée par la folie des hommes. Le globe d'Uranie lui prouva le contraire. Il y reconnut la pui-

ſance des conſtellations. Il ne put plus douter que tout dans la nature ne fût lié par la ſympathie, ou oppoſé par l'antipathie. Les ſyſtêmes qui font tourner le ſoleil autour de la terre, ou la terre autour du ſoleil lui parurent également erronés. L'univers n'eſt qu'une ſeule machine. Chaque partie a reçu le mouvement ; tout y concourt à l'harmonie, tout s'y meut enſemble par une relation néceſſaire. Quelle extravagance encore d'avoir regardé le ſoleil comme le pere de la nature ! Pourquoi donc n'a-t-on pas imaginé auſſi que le feu qui cuit nos alimens eſt le principe de notre nourriture ? En continuant de parcourir le globe divin, Periphas aidé des leçons d'Uranie fut gueri de mille erreurs qui donnoient dans ſon ſiécle la réputation de ſavans, à ceux qui ſavoient le mieux abuſer le public.

Charmé de tant de merveilles, Periphas ſe livroit avec tranſport à la méditation de la nature. Dans cette étude il goûtoit cette ſatisfaction douce que n'ont jamais procuré les diamans des couronnes, les faux reſpects des courtiſans, ni les lauriers teints du ſang humain. Il étoit prêt à renoncer pour jamais à la pompe des honneurs. S'il n'eût conſulté que ſon penchant, Erectée fût mort paiſible ſur ſon trône; les enfans de ce roi lui euſſent ſuccédé ſans avoir à craindre les droits du ſang de Cécrops.

Uranie toujours attentive à conſulter le deſtin, vit approcher le moment de la gloire de Periphas. D'un ton d'autorité elle lui adreſſa ce diſcours : D'autres ſoins t'appellent, ô Periphas ! les devoirs de ton rang te demandent ailleurs. C'eſt la voix de

Dieux qui m'ordonne de t'éloigner de nous. Adieu! cher disciple des muses! vole aux champs de gloire. Les oracles prononcés en ta faveur vont s'accomplir.

A cet ordre du ciel Periphas n'hésita point. Par mille vœux pleins de respect & de tendresse il exprima sa reconnoissance aux filles de Jupiter; & s'éloignant de leur cercle il partit pour se rendre à Lycorea.



LIVRE QUATORZIÉME.

SUR la côte du Parnaſſe, oppoſée à celle où la ville de Delphes étoit bâtie s'étendoit la principauté de Lycorea, fondée par Lychoris, nymphe autrefois l'objet des plus tendres amours d'Apollon. Egerie fruit de ſes amours, incomparable par ſa beauté, étoit encore plus touchante par les charmes de la pudeur qu'elle avoit rapportée de la cour de Diane, où les premieres années de ſa vie s'étoient écoulées. Dès la métamorphoſe de Lychoris qui venoit d'être changée en fontaine, ſa fille prit les rênes du gouvernement. Aſſez ſage pour maintenir en vigueur les loix établies par Lychoris, d'après l'inſpiration d'Apollon, elle ne faiſoit éprouver aucun des inconvénien-

qu'on auroit pu craindre du regne d'une jeune princeſſe. Aſſez éclairée pour ſe former un bon conſeil, elle y prépoſa Elmedor ancien gouverneur de Periphas : tout le loiſir que laiſſoient à ce grand-prêtre ſes fonctions au temple de Delphes, il venoit l'employer à la cour d'Egerie. L'exemple des bonnes mœurs, cette princeſſe avoit le plaiſir de ſavoir celles de ſon peuple ſimples & ſéveres. La brigue n'approchoit point de ſon trône. Toutes les fois qu'il s'agiſſoit de remplir une place qui donnoit de l'autorité, celui-là étoit sûr de l'obtenir, qui pouvoit la meriter dans le concours de la diſpute. Auſſi les talens ſeuls regloient la diſtinction des rangs. Après l'agriculture & l'art militaire, il n'y avoit preſque d'autre art en vigueur. Tout ſe portoit à ces deux objets. Pour accoutumer les Ly-

coréens avec les armes, pour endurcir leur corps, pour familiariser leur ame au danger, on les envoyoit dès l'enfance dans les lieux les plus escarpés, à la poursuite des Lions, des Ours, des Tygres & des Sangliers. Des récompenses attendoient dans la place publique tous ceux de ces enfans qui avoient percé de leurs fleches quelque bête fauve. Ainsi, la princesse n'avoit aucun sujet mâle qui ne lui offrît au besoin le soldat le plus intrépide & le plus leste. Les troupes entretenues pour sa garde & pour celle de sa principauté étoient de six mille hommes de pied, & de trois mille chevaux. Iphianax fils de Neptune les commandoit. D'ailleurs l'approche de Lycorea étoit défendue par deux tours formidables. Sa position, les défilés & les forêts qui y conduisoient, la fortifioient encore davantage.

Dieux! étoient-ce vous qui par une impression inconnue à Periphas dirigiez ses pas à la cour d'Egerie? étoient-ce les charmes & les vertus de la princesse qui l'y conduisoient? y étoit-il entraîné par le plaisir d'y revoir son cher maître Elmedor? ou bien ne choisissoit-il cette retraite que par l'avis de Grantor qui lui avoit conseillé de s'y rendre? tous ces motifs ensemble concouroient sans doute à guider la marche de Periphas. Déjà sa gloire & ses malheurs avoient pénétré la princesse. Elle étoit capable d'apprécier les vertus de ce heros, parce qu'elle les avoit toutes dans son cœur. Avec quelle noblesse accorda-t-elle l'asyle qu'il vint lui demander? si la décence de son sexe, si son âge encore trop jeune n'eussent moderé ses mouvemens interieurs, elle se fût empressée de les faire éclater. Vous

êtes vertueux, lui dit-elle, vous êtes infortuné, votre naiſſance eſt illuſtre. Un prince tel que vous, s'il eût douté de mes bontés eût fait injure à mon rang & à mon ame : elle ſe tut, elle rougit ſans rien perdre de ſa majeſté ; & détournant la vûe vers ſes officiers, elle ordonna qu'on rendît au prince les honneurs deſtinés aux rois.

Elmedor arriva dans ce moment. La dignité du lieu ne put empêcher Periphas de ſauter au col de ce tendre ami. Leurs embraſſemens, leurs regards, leurs larmes furent pour Egerie un ſpectacle dont elle partagea les douceurs. Elle permit qu'ils ſe retiraſſent quelques momens à l'écart pour donner un cours plus libre à l'effuſion de leur ame.

O Elmedor ! dit Periphas, ô vous que tant de fois j'ai traité d'inhumain

& de barbare à mon égard ; rappellez-vous le jour où ſans pitié pour ma déſolation , vous avez fui mes larmes & mes prieres. Quel étoit donc le deſſein des Dieux de vous ravir à moi , dans le tems où votre préſence & vos conſeils me devenoient les plus néceſſaires ? Puiſqu'ils daignoient ces Dieux puiſſans ouvrir le théâtre de ma gloire , pourquoi ne vous laiſſoient - ils pas auprès de moi pour regler toutes mes démarches ? hélas ! depuis la foibleſſe qui m'a fait languir ſur le mont de Pſyché ; combien n'ai-je pas eu à regretter votre abſence ? ſous vos yeux , aurois-je cédé au charme qui m'a livré à l'amour ? charme fatal ! malheureux principe de la honte que j'éprouve aujourd'hui ! ſi dédaignant les fêtes , j'eus donné moins de loiſir aux complots d'Erectée , aux préparatifs d'Hyperion : ſi

méprisant la voix trompeuse de Vénus, j'eus volé au combat ; sans doute j'aurois prévenu les troubles suscités par Erectée, ou du moins leur effet ; j'aurois surpris l'usurpateur de la Locrie avant qu'il se fût mis en état d'une vigoureuse défense : Ociroé vivroit encore, elle regneroit sur son trône ; sa reconnoissance, la nécessité dont lui auroient été mes services, seroient mon appui contre mes ennemis. La Phocide elle-même auroit le plus grand interêt de me menager. Par mes égaremens Erectée triomphe, Ociroé n'est plus, l'empire dont j'ai étendu les limites ne peut conserver cet accroissement de puissance qu'en me sacrifiant à la jalousie du roi d'Athenes. L'interêt de la Phocide n'est autre que de me persécuter par tout. J'avois cru m'ouvrir un chemin vers le trône de mes peres, &

je n'ai fait que m'en éloigner davantage. Pour comble d'opprobre, ceux que mon bras a couronné de biens & de gloire me chassent honteusement de leur païs. Heureux d'être échappé à l'esclavage ! O Elmedor ! vous m'avez abandonné, & j'éprouve tous ces malheurs.

Le grand-prêtre répondit à Periphas : Eh ! depuis quand les hommes malheureux savent-ils imputer leur infortune à leurs égaremens ? l'exemple que vous en donnez est bien noble. Plus pénétré de vos fautes, que fier de vos lauriers, vous n'avez rien perdu dans mon absence, puisque vous avez acquis le degré de merite le plus rare. N'interrogeons pas les Dieux sur leurs desseins. Soit qu'ils ayent jugé nécessaire que vous fussiez plus parfaitement instruit par vos propres erreurs ; soit que les évene-

mens par lesquels ils vous ont conduit, doivent vous frayer une route plus prompte vers le trône d'Athenes.....

Le trône d'Athenes! dit Periphas en interrompant Elmedor, jamais le vis-je à une plus grande distance de moi. Qui ne conspire pas à m'en écarter? le ciel détachera-t-il ses légions pour faire valoir mes droits? à moins de cette faveur, sur quoi fonderois-je mon espoir? ce n'est pas que cet objet ne me touche aujourd'hui bien vivement. Les basses manœuvres d'Erectée, la perfidie de la Phocide, tout aigrit mon cœur, tout y grave le ressentiment. Pour la premiere fois j'envie aux immortels le pouvoir de la vengeance. S'il convenoit à Periphas de s'abaisser à des brigues sourdes, si la magnanimité ne s'opposoit pas chez moi à armer les uns contre les

autres les citoyens d'un même état ; bien-tôt je me ferois fait des foldats dans Athenes même ; & dût l'enfer entier protéger Erectée, ce prince ne jouiroit pas un feul jour de la couronne qu'il appartient à moi feul de porter.

Quoi, repartit Elmedor, votre ame paffe donc ainfi dans un inftant du calme à la fureur ? les affurances d'amitié que Grantor vous a renouvellées le jour même de votre départ, n'ont-elles à vos yeux aucun prix ? ignorez-vous tout-à-fait ce qui fe paffe en Phocide ?

Eh ! que m'importe, répliqua Periphas, les projets qu'on y forme ? Les Phocéens efperent-ils encore de me faire fervir felon leur gré à leurs divers interêts ? non, non, ô mon cher maître ! les tablettes de Grantor ne m'ont abufé qu'un inftant. Que le

front de certains courtisans est familier avec l'audace ! autant ils sont vils sous les yeux du prince, autant ils osent loin du trône. Mon exil, me mandoit Grantor, étoit l'effet de son zele pour mes interêts. Ce mystere devoit bien-tôt m'être éclairci. Afin d'en éprouver l'avantage, il falloit, ajoutoit-il, me rendre à Lycorea. A la premiete lecture de ces tablettes (je vous en fais l'aveu, Elmedor !) mon ame ne put se défendre d'un mouvement de crédulité. En observant avec plus de soin cette enigme grossiere, je rougis de n'en avoir pas démêlé du premier coup la fourberie & la hardiesse. Indigné de moi-même, devenu le jouet des rois & de leurs ministres, je me retirai sur le Parnasse. L'accueil des muses, la sûreté de leur commerce, les trésors de leur séjour, la paix inalterable; tout

m'engageoit à fixer ma demeure dans ces lieux fortunés ; tout y redoubloit chez moi le dégoût des cours & des grandeurs. Les ordres d'Uranie contraires à mon repos m'ont exilé du Parnasse. Ne pouvant vous revoir à Delphes, je suis venu vous rejoindre à Lycorea. Puisque mes vertus & mes travaux ne m'ont point ailleurs assuré d'appui solide, il n'est plus pour moi de ressources, ô Elmedor ! que dans l'étendue de votre amitié.

Periphas parloit ainsi, quand la princesse marcha pour se rendre au salon de Thémis. Là elle jugeoit elle-même en public la cause des foibles contre les puissans. Dès qu'elle se fut chargée de cet emploi, on entendit cesser les plaintes d'injustice qui si souvent avoient retenti jusqu'alors. Sévere à maintenir la subordination des rangs, elle punissoit avec rigueur

tout ce qui s'en écartoit. Lorſqu'on avoit abuſé du rang pour commettre des injuſtices, la peine étoit encore plus exemplaire.

Ce jour-là comparurent Autolic grand ſeigneur de la cour, & Arion officier ſubalterne. Arion naviguant dans un vaiſſeau monté par des matelots aux gages d'Autolic, avoit été au moment d'être égorgé par ceux-ci en diſputant ſa dépouille qu'ils venoient de lui ravir. Ses efforts, le ſecours qu'il reçut à propos ayant ſauvé ſes biens & ſa vie, il pardonna l'injure, il promit d'oublier le crime. Tant de clémence parut aux matelots trop ſignalée pour oſer s'y confier. Ils ſongerent à prévenir les meſures qu'ils croyent avoir à craindre du reſſentiment d'Arion. A peine arrivoient-ils à bord que connoiſſant l'humeur hautaine de leur maître,

ils courent à ſes pieds, intereſſent ſon orgueil à tirer ſatisfaction des maltraitemens d'Arion, à qui ils imputent à-peu-près leurs propres crimes. Sur la délation de ces ſcélerats, Autolic prononce en inſenſé les ménaces les plus graves contre Arion, s'apprête à lui en faire ſubir l'effet. Arion ſe préſente pour ſe juſtifier. Tout ce que la moderation, tout ce que la douceur, tout ce que les penchans les plus génereux peuvent inſpirer aux ames capables de ſe poſſéder, il l'épuiſa envers Autolic. Plus Arion fit de démarches reſpectueuſes, plus il offrit de preuves, plus il propoſa de conſeils ſages; plus Autolic éludoit la juſtification, plus il marquoit de hauteur & de dureté, il en vint même au point de corrompre un officier de la juſtice, pour perdre plus ſûrement Arion. La vanité du grand

seigneur s'étendoit jusqu'à vouloir assurer l'impunité à tout ce qui lui appartenoit. Au moment d'être la victime de la puissance d'Autolic, Arion le cita aux pieds du trône. Là il exposa simplement les hazards qu'il avoit couru, il conduisit en témoignage quelques-uns des citoyens avec qui il avoit navigué, il rendit compte de tous ses procédés, il rapporta l'injustice & la dureté du grand seiseigneur. Autolic plein d'audace la portoit jusqu'au tribunal d'Egerie, il y parla fierement, par des subtilités étonnantes il sollicitoit la ruine d'Arion. La princesse indignée fit d'un regard cesser l'orgueil d'Autolic. Elle le déclara infâme, confisqua ses biens, le chassa de ses états, livra les matelots dans les fers, les fit punir ensuite en place publique, & ordonna la publication de l'arrêt dans toute la souveraineté.

Elmedor & le prince avoient ſuivi Egerie ; ils furent témoins du jugement. Quand on punit, dit Periphas, avec tant de juſtice l'iniquité des grands, le bon ordre doit regner ſans doute dans les divers états.

Après avoir prononcé ces paroles, il retira une ſeconde fois le grand-prêtre à l'écart, & lui parla ainſi : Avant que de nourrir le feu que je ſens naître, je dois, ô Elmedor ! vous en faire le premier aveu. L'Amour vient de nouveau me ſoumettre à ſon empire. Ne vous allarmez pas pour mon cœur : c'eſt la princeſſe que j'aime. Les amans s'appliquent à peindre leur paſſion. Un ſentiment tel que le mien ne fut jamais tracé par le pinceau. Peut-être penſez-vous qu'une flâme ſi ſubite n'eſt allumée que par la beauté ? je l'adore ſans doute cette beauté : elle ſeroit

un ornement, même dans Minerve. Mais c'eſt le degré de mon eſtime qui fait celui de mon amour. O Elmedor ! avez-vous remarqué tout ce que la princeſſe nous a fait admirer dans le ſalon de Thémis. Ah ! ſi quelque choſe vous étoit échappé, que je vous en ſaurois mauvais gré ! Repréſentez-vous la majeſté qui s'eſt aſſiſe avec elle ſur le trône. De-là quand ſes yeux ſe ſont promenés ſur l'aſſemblée, ne ſembloit-il pas que c'étoit la douceur elle-même, qui venoit parler aux cœurs ? Lorſqu'Autolic & Arion ſe ſont approchés, on eût dit que ſur leur exterieur ſeul elle démêloit l'innocent du coupable. Par combien de ſignes de bonté, par combien de paroles pleines d'eſprit, n'a-t-elle pas encouragé le timide Arion dont la voix tremblante ſe faiſoit à peine entendre ? La compaſſion

paſſion & l'intérêt qu'inſpire aux grandes ames l'innocence opprimée, ſe ſont retracés ſur le viſage d'Egerie avec leurs traits les plus doux. Quelle fierté n'oppoſoit-elle pas à l'audace d'Autolic ? quels éclairs terribles ſont partis de ſes yeux lorſque le grand-ſeigneur parloit ? & ce regard dont elle l'a confondu pourroit-il être plus expreſſif dans Jupiter lorſqu'il lance le tonnerre ? ô Grantor ! pardonne des ſoupçons échappés à une ame aigrie par les injuſtices de la cour de ton maître. Non, tu n'es point mon ennemi puiſque tu m'as indiqué pour retraite les contrées où regne Egerie.

Vous ne connoiſſez point aſſez, répondit Elmedor, l'imprudence de ces ſoupçons. Apprenez-la de moi, & déſormais moderez cette impétuoſité que je pardonnois à votre premiere jeuneſſe, mais que l'exercice des em-

plois importans que vous avez rempli, auroit dû réprimer : Grantor a disposé la princesse à partager avec vous son trône.

Grantor, s'écria Periphas, a prévenu mon amour ? son amitié se porte jusqu'à vouloir être l'arbitre de mon sort.... Ah ! je reconnois bien à ces traits les qualités sublimes de ce ministre. Comment ai-je pu imaginer de le confondre avec le vulgaire des courtisans !

Le courrier, ajouta Elmedor, que nous attendons dans le jour, doit nous apporter de Phocide les nouvelles les plus interessantes. Ne m'en demandez pas davantage. La princesse m'attend. Je vais m'y rendre & servir votre amour. Vous ! differez de quelques momens à paroître chez elle.

Le courrier de Phocide ne tarda pas de joindre Elmedor dans l'appar-

tement d'Egerie. On ouvrit ses dépêches, on y répondit, Periphas fut appellé.

Prince! lui dit Elmedor, la paix est signée entre Athenes & la Phocide. Demain les deux rois doivent se rendre au temple de Delphes pour y offrir des sacrifices, & pour y confirmer leur alliance. Vous-même êtes invité d'y assister par les ordres de Phocus. Que penserez-vous de ces ordres, lorsque vous saurez que Cheron en a donné le conseil? du moins l'a-t-il proposé sous les prétextes les plus séduisans pour une ame aussi juste que celle du roi de Phocide. Afin d'abuser encore mieux ce roi, Erectée publie vos louanges, il semble partager l'admiration & l'estime de Phocus envers vous. Vous courriez à la mort, ô Periphas! si la vigilance de Grantor n'avoit pénetré les com-

plots de Cheron & d'Erectée. La trame en est ancienne. Elle opposa d'abord Athenes à la guerre que Cheron vouloit faire échouer. Depuis lors les intelligences n'ont point cessé. Si le roi d'Athenes s'est mis en campagne, paroissant venir à l'appui des armes Phocéennes, son projet n'étoit autre que de vous surprendre dans la mêlée. S'il s'est déclaré contre la réunion de la Locrie à la Phocide; votre autorité sur les provinces conquises aigrissoit seule son cœur. C'est à ce dernier trait que Grantor frémissant des attentats dont la trahison vous menaçoit, a dicté votre exil. Feignant dès ce jour de vous abandonner entierement, de vouloir vous laisser dans un profond oubli; votre salut néanmoins, vos interêts & votre gloire l'ont sans cesse occupé. Ses sollicitations auprès de la princesse ne sont pas le moindre

gage de sa tendre amitié. Recevez-en d'autres preuves, & jugez du zele qui l'anime : une conspiration étoit formée dans le plus grand secret contre votre vie. Grantor a su la découvrir. Il nous fait savoir que dans la nuit prochaine une troupe à la solde du roi d'Athenes, commandée par le confident de Cheron, doit s'embusquer dans la forêt que vous aurez à traverser pour vous rendre à Delphes. Dès que vous y serez avancé, le chef de la troupe a ordre de vous faire envelopper, & de vous donner la mort.

Au récit de ces complots, Periphas loin de frémir, se livra au contraire à un transport de joye : Princesse, dit-il, tout sembloit s'opposer à l'aveu d'un amour, que les plus hautes vertus ont fait naître. Sans emplois, sans appui, sans patrie, comment aurois-je permis à ma flâme de

brûler ſous vos yeux ? mais le moment qui ſemble devoir combler ma ruine, j'oſe l'enviſager comme celui de mon bonheur & de ma gloire. Daignez, ô Egerie ! confier à mes ordres une partie de vos troupes. Mes droits pour les mener au combat ſont aſſez légitimes. Demain avec leur ſecours, j'irai vous meriter. Demain j'apporte à vos pieds la couronne d'Athenes. Recevez-y dès à préſent mon cœur en otage.

Votre naiſſance, répondit Egerie, votre ame heroïque, ô Periphas ! ont à mes yeux le prix d'une couronne. Allez avec mes troupes remporter celle de vos peres. Allez ſoutenir les droits de votre ſang, la gloire de votre épée. L'inquiétude de vos ſuccès ne tiendra pas mon cœur en ſuſpens. Je ne craindrai que pour vos jours.

Auſſi-tôt on raſſembla les troupes. La princeſſe donna même ordre à tous ſes ſujets de prendre les armes, de ſe trouver le lendemain avant l'aurore aux portes de la ville. A l'heure indiquée chacun fut à ſon poſte. Le géneral Iphianax parcourant les rangs leur cachoit encore leur deſtination. Cette incertitude occupoit tous les eſprits, quand Periphas ayant paru porta la parole aux troupes : ô Lycoréens! dit-il, peut-être vous êtes-vous diſpoſé à quelque grande fête ; peut-être vous attendez-vous à célebrer des jeux. Des ſoins plus importans vous raſſemblent. L'ennemi eſt à vos portes, le ſalut de la patrie vous appelle.

A ce mot de patrie tout fut en mouvement. Chacun demanda d'être le premier au combat. De toutes parts les cris de guerre appelloient Bellone.

Cependant Periphas s'étant consulté avec Iphianax, ce géneral envoya quelques troupes s'emparer des défilés, & distribuant le reste de l'infanterie en pelotons qui devoient se succéder les uns aux autres, il mit Periphas à la tête de la cavalerie détachée de la garde de la princesse.

Dans le même tems Grantor rendoit compte au roi son maître de la conspiration formée contre Periphas, lui dévoiloit l'origine & la cause des troubles qu'on avoit essuyé. Frémissant de courroux Phocus envoya des soldats s'assurer de la personne de Cheron, fit apporter ses armes, & répandant ses troupes dans les campagnes, il leur ordonna de faire main-basse sur tous les Atheniens qui voudroient s'avancer du Parnasse dont Erectée avoit pris la route.

Mais déjà Periphas avoit par un

détachement de cent Lycoréens en-gagé le combat. Ceux-ci s'enfonçoient à peine dans la forêt, qu'un corps de soldats sortant de leur embuscade, vint les envelopper. C'étoient les soldats chargés de l'assassinat de Periphas. Semblables aux sangliers affamés d'Etolie qui se précipitent du haut des collines avec un bruit effroyable, pour ravager les richesses du vigneron ; tels les assassins croyans fondre sur leur proye, arriverent le glaive à la main sur les cent Lycoréens. Au bruit de leurs armes Periphas doubla le pas, délivra ses soldats, dissipa les assassins avec autant de vîtesse que le vent d'Aquilon dissipe les nuées. Ceux des Satellites qui échapperent à la mort coururent chercher leur asyle sous les armes d'Erectée. Lui-même, il étoit avec les troupes de sa garde un peu au-delà de la forêt.

Tout-à-coup il apperçut les troupes légeres qu'il avoit embusquées, fuyans en désordre, il vit Periphas les poussant avec vigueur. Erectée ne perd pas un moment. Il s'avance contre les Lycoréens : il ne s'attendoit à combattre que les mille chevaux dont Periphas étoit entouré. Cette petite troupe eût cédé sans doute à la garde nombreuse qui suivoit Erectée. Mais aussi-tôt les pelotons d'infanterie Lycoréenne sortans de toutes parts de la forêt, ainsi que les abeilles sortent en essains de leurs ruches pour voler sur les fleurs nouvellement écloses ; le roi d'Athenes s'avança inconsiderement dans le dessein de s'opposer à la jonction des corps qui arrivoient par des routes differentes. Au milieu de la mêlée, tu peris, brave Iphianax! par la main d'Erectée ! Que ta mort va lui coûter cher ! La perte du géne-

ral cause souvent celle de l'armée entiere. La présence de Periphas, la fermeté des Lycoréens ne laissoient point un pareil malheur à appréhender. A la vûe du cadavre de leur capitaine, les soldats d'Egerie pénétrés de fureur, sentent redoubler la passion du carnage. D'abord lançans leurs fleches sur les chevaux du char d'Erectée, ces coursiers fougueux deviennent indociles au mords, écartent le roi des rangs qui veilloient à sa défense, l'entraînent au hazard au milieu de l'ennemi. Déjà il étoit saisi à la gorge par un Lycoréen, le soldat levant son glaive alloit séparer sa tête de son corps. Periphas étoit tout auprès, il arrête le bras du soldat: téméraire, lui dit-il, tu ne respecte pas les rois. Erectée profite de ce moment, pour s'élancer de son char sur un coursier dont le maître venoit de

perdre la vie. A la faveur de ce coursier plus leste que ceux d'Arabie, il se débarrasse de la mêlée, prend la fuite vers la mer dans l'espoir d'y rejoindre le gros de son armée campée sur le rivage. Neptune l'apperçut, il étoit encore dans la premiere douleur de la mort d'Iphianax son fils, il jura d'en venger le meurtrier. La mer frappée du trident redoutable éleve des vagues plus énormes que les hautes montagnes; ces vagues étendues bien au-delà du rivage submergent le roi fugitif, retournent tout-à-coup dans le profond abyme y engloutir avec elles Erectée. A ce spectacle le combat cesse. D'une voix unanime Periphas fut couronné roi d'Athenes.

Fin de la derniere partie.

